UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (Saale)

BARERE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717942-17

CAHIERS
DE
LECTURE.

Second volume.

1794.

CAHIERS

DE

LECTURE.

Second volume.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
Bibliothek

Lg. 4516

1794.

Table

des matieres du second volume.

Estampe. Portrait

V. Cahier.

I. *Manuscrits.* Pag.
Le vrai bonheur, par Madame**. 3

II. *Fragmens, ou extraits de livres.*
1. Réflexions philosophiques sur le moment de la mort. 7
2. Fragmens trouvés parmi les papiers d'un Suicide. 41
3. Qu'il est difficile d'être heureux! 18
4. Voyage littéraire au Mont-Blanc, 24
5. Le vrai courage, 52
6. Le célèbre Mengs: par le comte Gorani. 62
7. L'industrie Romaine: par le même. 69
8. Le siége de Zurich. 75
9. La royauté; apologue Oriental. 82
10. Le 4me No du vieux Cordelier qui a fait guillotiner Camille Desmoulins.
11. Poésies. 101

VI. & VII. Cahier.

I. *Manuscrits.*
Vers sur madame Elisabeth, soeur de Louis XVI. 108

II. *Fragmens, ou extraits de livres*
12. Voyage de M. Thiéry à Guaxaca, en Mexique. 111
13. Des mœurs. 198
14. De la liberté de penser. 212
15. La piété maternelle. 222
16. Portrait de mademoiselle de Montpensier, fait par elle-même. 240

17. La bienfaisance. 248
18. Proverbes anglois. 255
19. Lettres écrites avant la révolution, sur un voyage dans les provinces méridionales de la France: par M. Crignon d'Ouzoner. 257
20. Poésies. 305

VIII. Cahier.

I. Manuscrits.
Mémoire sur l'intérêt des Genevois dans les rentes viagères de la France.

II. Fragmens, ou extraits de livres.
21. Précis historique de la vie d'une princesse de Bourbon 323
22. L'oncle. 334
23. Sermon prononcé dans l'église Wallonne, à la Haye, par le pasteur M. de la Saussaye. 362
24. Mélanges. 393
25. Poésies. 403

I.

MANUSCRITS.

I.

MANUSCRITS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-16856648571794 2-17

*Le vrai bonheur, par Madame**.*

Le bonheur fuit les soucis, l'embarras;
Il ne recherche point les titres de noblesse,
L'esprit, les plaisirs, la jeunesse;
Brillantes fleurs, mais qui ne durent pas;
Un souffle, un rien les endommage;
Tout ici bas n'est qu'un passage.
Comment donc trouver le bonheur?
L'amour, ses chaînes & ses flammes,
Troublent notre raison en captivant nos ames;
L'amour, hélas! n'est qu'une douce erreur. —

„Si vous aviez une ame pure,
Un esprit doux orné par la lecture,
Un cœur sensible & sans ambition,
Des amis surs, une amie discrette,
Jamais procès, haine ni dette,
L'ordre & la paix dans la maison;
L'on n'est pas malheureux avec telle recette".

II.

FRAGMENS
OU
EXTRAITS DE LIVRES.

I.

Réflexions Philoſophiques ſur le moment de la mort.

La mort, ce changement d'état ſi marqué, ſi redouté, n'eſt dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent; la ſucceſſion néceſſaire du dépériſſement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé; la vie commence à s'éteindre long-tems avant qu'elle s'éteigne entiérement; & dans le réel, il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeuneſſe, que de la décrépitude à la mort; car on ne doit pas ici conſidérer la vie comme une choſe abſolue, mais comme une quantité ſuſceptible d'augmentation & de diminution. Dans l'inſtant de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'eſt encore rien, ou preſque rien; peu-à-peu elle augmente, elle acquiert de la conſiſtan-

ce à mesure que le corps croît, se développe & se fortifie; dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin lorsqu'il se courbe, se dessèche & s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien; nous commençons de vivre par degrés, & nous finissons de mourir, comme nous commençons de vivre.

Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu, pour n'en pas craindre les suites? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, & que l'une & l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en appercevoir? Combien n'a-t-on pas vu de malades qui, après avoir été à la dernière extrémité, n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, non plus que de ce qu'ils avoient senti! Ils avoient réellement cessé d'être pour eux pendant ce tems, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir, & dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connoissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui

ne conserve en même-tems de l'espérance, & qui ne se flatte d'un retour vers la vie; la nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquens & familiers, qui en est averti par les mouvemens inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la constance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi, on n'en croit pas les jugemens des autres, on les regarde comme des allarmes peu fondées; tant qu'on se sent & qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, & tout est mort, que l'espérance vit encore.

Jettez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsqu'on vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir; il a seulement quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins

qu'il n'eſpère, & ſi l'on ne réveilloit pas ſes frayeurs par ces triſtes ſoins, & cet appareil lugubre qui devance la mort, il ne la verroit point arriver.

La mort n'eſt donc pas une choſe auſſi terrible que nous l'imaginons, nous la jugeons mal de loin; c'eſt un ſpectre qui nous épouvante à une certaine diſtance, & qui diſparoit lorsqu'on vient à en approcher. Nous n'en avons donc que des notions fauſſes; nous la regardons non-ſeulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un malheur accompagné de la plus vive douleur & des plus pénibles angoiſſes; nous avons même cherché à groſſir dans notre imagination ces funeſtes images, & à augmenter nos craintes en raiſonnant ſur la nature de la douleur.....

Lorsque l'ame vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaiſir exceſſif, une joie vive & prompte, qui nous tranſporte & nous raviſſe? Non, cette union ſe fait ſans que nous nous en appercevions; la déſunion doit s'en faire de même ſans exciter aucun ſentiment. Quelle raiſon a-t-on pour croire que la ſéparation de l'ame & du corps ne puiſſe ſe faire ſans une douleur extrême? Quelle cauſe peut produire cette douleur ou l'occaſionner? La fera-t-on réſider

dans l'ame ou dans le corps? La douleur de l'ame ne peut être produite que par la penſée, celle du corps eſt toujours proportionnée à ſa force & à ſa foibleſſe; dans l'inſtant de la mort naturelle, le corps eſt plus foible que jamais, il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, ſi même il en éprouve aucune.

Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouiſſement ou à la mort; nos organes n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent réſiſter que pendant un certain tems, à un certain degré de douleur; ſi elle devient exceſſive, elle ceſſe, parce qu'elle eſt plus forte que le corps qui ne pouvant la ſupporter, peut encore moins la tranſmettre à l'ame avec laquelle il ne peut correſpondre que quand les organes agiſſent; ici l'action des organes ceſſe, le ſentiment intérieur qu'ils communiquent à l'ame doit donc ceſſer auſſi.

Ce qu'on vient de dire eſt peut-être plus que ſuffiſant pour prouver que l'inſtant de la mort, n'eſt point accompagné d'une douleur extrême, ni de longue durée; mais pour raſſurer les gens les moins courageux, on ajoutera encore un mot. Une douleur exceſſive ne permet aucune réflexion; cependant on a vu ſouvent des ſignes de reflexion dans le moment même d'une mort

violente. Lorsque *Charles XII* reçut le coup qui termina dans un instant ses exploits & sa vie, il porta la main sur son épée; cette douleur mortelle n'étoit donc pas excessive, puisqu'elle n'excluoit pas la réflexion; il se sentit attaqué, il réfléchit qu'il falloit se défendre; il ne souffrit donc qu'autant que l'on souffre par un coup ordinaire. On ne peut pas dire que cette action ne fut que le résultat d'un mouvement mécanique; car les mouvemens, mêmes les plus prompts dépendent toujours de la réflexion, & ne sont que des effets d'une volonté habituelle de l'ame.

Rien ne prouve mieux combien un certain état de vie ressemble à l'état de la mort; rien aussi ne seroit plus raisonnable & plus juste, selon l'humanité, que de se presser moins qu'on ne fait d'abandonner, d'ensévelir & d'enterrer les corps; pourquoi n'attendre que dix, vingt ou vingt quatre heures, puisque ce tems ne suffit pas pour distinguer une mort vraie d'une mort apparente, & qu'on a des exemples de personnes qui sont sorties de leur tombeau au bout de deux ou trois jours? Pourquoi laisser avec indifférence précipiter les funérailles des personnes mêmes dont nous aurions ardemment desiré de prolonger la vie? Pourquoi cet usage au changement duquel tous les hommes sont éga-

lement intéreſſés, ſubſiſte-t-il? Ne ſuffit-il pas qu'il y ait eu quelquefois de l'abus par les enterremens précipités, pour nous engager à les différer & à ſuivre les avis des ſages médecins, qui nous diſent qu'il eſt inconteſtable que le corps eſt quelquefois réellement privé de toute fonction vitale, & que le ſouffle de vie y eſt quelquefois tellement caché, qu'il ne paroît en rien différent à celui d'un mort; que la charité & la religion veulent qu'on détermine un tems ſuffiſant pour attendre que la vie puiſſe, ſi elle ſubſiſte encore, ſe manifeſter par des ſignes, qu'autrement on s'expoſe à devenir homicide, en enterrant des perrſonnes vivantes. Or, diſent-ils, c'eſt ce qui peut arriver, ſi l'on en croit la plus grande partie des auteurs, dans l'eſpace de trois jours naturels, ou de ſoixante & douze heures; mais ſi pendant ce temps-là il ne paroît aucun ſigne de vie, & qu'au contraire les corps exhalent une odeur cadavéreuſe, on a une preuve infaillible de la mort, & on peut les enterrer ſans ſcrupule.

2.

Fragmens trouvés parmi les papiers d'un Suicide.

En vain voudrais-je me débattre..... le coup fatal eſt porté.....

Depuis long-tems, je gémiſſais ſous le poids de mon exiſtence.... elle eût pu faire mon bonheur..... elle a été tiſſue de crimes!

La nature m'avait accordé des talens; le haſard m'avait donné l'opulence: En ménageant ces dons, j'aurais pu vivre heureux!... J'en ai abuſé, & je meurs dévoré par le remords!

Mon cœur était neuf encore, lorsque je fus lancé dans le monde.....; de bons conſeils l'euſ-

sent porté vers le bien.....; seul, il s'est égaré, il a pris les travers du vice.

J'aurais pu réfléchir.....; mais le torrent de l'habitude entraînait au loin la pensée..... le cri de la raison était bien vite étouffé.

Jamais je ne me couchai que mécontent....; jamais je ne me réveillai qu'agité..... Ah! c'était bien le moment d'essayer, si la destinée a placé dans nos mains le bonheur!

Insensé! le vuide de mon ame a souvent excité son murmure..... Et j'ai pu voir l'infortuné, sans soulager mon ame, sans soulager ses maux!

J'ai pu demeurer dans le vice, lorsqu'une santé débile m'a souvent exhorté à le fuir!

J'ai pu murmurer de ma ruine totale....; & j'avais, quatre jours auparavant, placé sur une carte plus d'or que je n'en possédais!

J'ai pu dissiper ma fortune entiere..... & de mon superflu, je pouvais empêcher plusieurs malheureux d'avoir faim!

Je regrette peu le monde..... il a fécondé mes erreurs..... Je n'y laisse pas un ami.....

ils ont ceſſé de me ſourire, lorsqu'ils m'ont vu malheureux.

Oh! ſi, du moins, je me rappellais un indigent ſecouru, j'effacerais de mon cœur.....; s'il n'était pas ingrat, je partagerais ſes haillons..... ſa miſere.....; mais mon cœur fut impénétrable....., froid égoïſte, je n'ai jamais ſenti que mes propres beſoins.

Si j'avais à recommencer ma carriere.....: O douleur! je n'ai plus qu'à la finir. — O vous! qui me lirez, & qui avez encore la vôtre à parcourir, préſervez-la du vice, & vous attendrez la mort, ſans la craindre, & ſans la déſirer.

L'oiſiveté m'a perdu..... elle entraînerait également votre perte..... J'étais riche, mais ſans état..... & je meurs abimé de dettes.

Ah! plutôt que l'opulence.... déſirez une charrue.... & vous vivrez plus heureux..... vous mourrez plus regretté que moi.

Je n'eſpére, en mourant, ni larmes, ni ſoupirs.... Ah! ſi j'euſſe vécu ſeul; ſi, du moins, j'euſſe vécu ſage, je mourrais moins iſolé!

Mais les regrets retardent trop ma délivrance..... il faut mourir.... Mourir!... Ah! j'éprouve

prouve un poids énorme qui m'oppresse..... une agitation affreuse dans mon ame; un effroi terrible la saisit.... *Où vais-je?* Ou vais-je? Idée terrible!..... Mais le coup est déjà porté.....

3.

Qu'il est difficile d'être heureux!

Hélas monsieur, qu'il est difficile d'être heureux! que la sagesse est voisine de la folie! que le goût des choses utiles est voisin de l'habitude & de la manie! & combien de gens disent comme cette catin d'une vieille chanson:

Desormais je serai sage,
Encor celui-là!

J'ai une femme bonne, honnête, aimant son mari, son ménage, sa famille, voulant le bien de tous; mais qui, d'abord économe, cherchant à n'acquérir qu'à bon marché, est devenue insensiblement une espece de maniaque; elle est toujours en action, toujours affairée, & elle ne s'apperçoit pas que, pour son bien, que pour le mien & celui de tous ses amis, elle ferait beau-

coup mieux de ne s'occuper qu'à ne rien faire; &, ce qui ſerait plus avantageux pour notre fortune, d'être moins bonne économe.

Mes plaintes vous paraîtront ſingulieres, peut-être folles; mais attendez, s'il vous plait, que je vous ai peint ma femme, & que vous connaiſſiez ſa manie, & vous reconnaîtrez que ce n'eſt point ſans de fortes raiſons que je me recrie ſur une qualité eſtimable, ſans doute, mais qui doit avoir ſes bornes, & ſurtout être bien entendue.

Ma femme a ouï dire à ſa grand' tante qu'une bonne ménagere ne doit avoir rien à acheter, qu'elle doit avoir tout ce qui lui eſt néceſſaire ſous la main, & qu'elle doit profiter de toutes les occaſions de ſe fournir de tout ce qui eſt utile, au moindre prix poſſible. Ces maximes ſont entrées dans les canaux de ſon entendement & les ont obſtruées; elles regnent ſeules dans ſa tête, &, avec un peu d'intelligence, on peut déja en prévoir l'effet. Elle ne ſe borne pas à les enſeigner, à les commander, elle les pratique. Elle n'eſt pas du nombre de ces babillardes philoſophiques qui ſe bornent à la théorie, & qui n'apprennent des ſentences que pour les répéter. Chaque jour elle ſe ſouvient de ſes maximes & en fait uſage; ſi elle ſort, elle fait

des additions continuelles à ſes magaſins de meubles & d'uſtenſiles de réſerve; elle ne regarde pas une boutique ſans y appercevoir quelque choſe dont elle a beſoin, ou dont un jour il eſt poſſible qu'elle ait beſoin, & il lui eſt abſolument impoſſible de paſſer devant une maiſon dont on vend les meubles à l'enchere, ſans y pénétrer & ſans y aſſiſter à l'encan juſqu'au bout, pour s'aſſurer ſi elle n'y trouvera pas qui lui convienne, ou qui puiſſe un jour lui convenir.

Dès qu'une choſe lui paraît à bon marché, elle croit que ſon devoir lui impoſe de l'acheter. Et, par une ſuite néceſſaire de cette maxime, nous ſommes accablés d'une multitude de meubles inutiles. Les domeſtiques peuvent à peine arriver à leurs lits, à travers l'entaſſement des coffres & des boëtes qui les entourent. Le menuiſier eſt employé un jour par ſemaine à former des cloiſons & à placer des tablettes, qui donnent à ma maiſon l'apparence d'un vaiſſeau deſtiné pour les colonies.

J'ai remarqué que les annonces & les avis mettaient ſon imagination en activité; &, pour égaler ſon économie, j'ordonnai de ne plus recevoir les papiers publics; mais ma prudente précaution a été déjouée. Je ne ſais quelle fatalité lui procure tous les catalogues de ventes

& toutes les annonces de nouveaux magasins qui s'ouvrent; elle sait toujours, & même avant ses voisines, quand le fonds d'un marchand qui se retire est vendu à bon marché & comptant.

Cette information est pour ma chere économe le chant mélodieux de la Sirene. Il n'y a point d'après-dinés ni de soirées, il n'y a ni bals, ni concerts, ni devoirs, ni intérêt qui puisse la détourner d'assister à une vente, & je l'en vois toujours revenir avec de nouveaux effets, & se glorifiant de son adresse à conclure un marché. Le porte-faix dépose son fardeau dans ma salle; & sa premiere occupation, son plus grand plaisir est d'étaler ses acquisitions nouvelles autour d'elle, & de leur chercher une place: des jours entiers sont employés à cette délicieuse recherche. Comme elle ne supporte pas l'idée de posséder quelque chose d'incomplet, une acquisition en nécessite toujours une autre. Elle a quinze lits de plus qu'elle ne peut employer; mais dans une des dernieres ventes, elle acheta une piece de toile considérable, propre à faire des draps, & cinq courtes pointes, parce que le marchand lui dit qu'il les céderait à bon marché, si l'on prenait le tout; & vous pensez bien qu'il a fallu s'assortir pour le reste.

Par ces achats multipliés, ma maison devient chaque jour plus étroite. La salle à manger est si remplie de tables, qu'on peut à peine

y servir le diner. Celle du plain-pied est si décoréede porcelaine qu'on n'y entre qu'en tremblant d'en mettre une en pieces; il y a une pendule à chaque coin des escaliers, & la moitié des fenêtres du second étage ont été bouchées, afin de pouvoir y placer des tablettes. Libre dans ses goûts, je voudrais au moins l'être dans les miens. J'agis peu, je suis délicat, & elle me condamne à vivre de viande salée. Elle fait ou croit qu'on perd d'acheter en détail; elle veut des quartiers de bœuf, ou des cochons tout entiers; il faut les saler pour les conserver; souvent une partie se gâte avant d'être mangée.

Elle néglige point ce qu'elle possède, & c'est un nouveau malheur pour moi. Elle veut que les pieces de bœuf soient employées dans l'ordre où elles ont été achetées; que le second sac de légumes secs ne soit entamé que lorsqu'il ne reste plus rien du premier; que chaque lit de plume serve à son tour; qu'on tire chaque mois les tapis de leur armoire pour les battre; qu'on étende, de tems en tems, les pieces de toiles devant le feu; elle s'informe chaque jour, si l'on n'a point inventé quelque nouvelle souricière d'un usage plus sûr; sans cesse elle fait faire des fumigations dans les chambres pour détruire les vers. Elle employe, de tems en

tems, des ouvriers pour remettre en bon état six horloges qui ne vont jamais, pour nettoyer des tourne-broches, qu'on renvoye ensuite se rouiller dans les greniers; une femme du voisinage est entretenue pour écurer la batterie de cuisine, qui est replacée ensuite pour se ternir de nouveau; & chaque jour je vois, au travers d'un nuage, une armée de gens occupés à épousseter, à déplacer, à réplacer les meubles & les porcelaines.

Elles voit toujours le moment où telle chose lui sera utile, & toujours elle accumule. Elle a quatre grandes glaces qui ne peuvent être placées dans la maison; mais il est possible que nous ayons un jour des appartemens plus élevés; elle a loué une chambre basse pour placer une cuve, parce que si nous allons un jour à la campagne, elle pourra nous être nécessaire.

Ce genre de vie me déplait, & je n'y vois pas de remede: je prends patience; mais enfin cette patience aura un terme, & je crois que je finirai par mettre en vente ma maison, devenue un amas de magasins. Peut-être serait-ce un plaisir pour elle que d'y assister.

4.

Voyage littéraire au Mont-Blanc, & dans quelques lieux pittoresques de la Savoie.

C'étoit encore le regne des modes & des syſtêmes, les ballons avoient ſuccédé aux baquets de Meſmer; mais bientôt un nouvel objet de curioſité ſe préſenta à l'attention des ſavans. Il s'éleve, entre la Suiſſe, la Savoie & l'Italie, une montagne remarquable par les brouillards & les glaces qui la couvrent dans toutes les ſaiſons de l'année, depuis ſon ſommet, qui ſe perd dans les airs, juſqu'à la plaine arroſée par les rivieres qui découlent de ſon ſein; c'eſt le Mont-Blanc. Un grand nombre de ſavans, & un plus grand nombre encore de ceux qui prétendent à l'être, y arrivoit de toutes parts; je ſuivis la

foule, la patrie n'étoit point en danger alors, on pouvoit la quitter sans être compté parmi ses ennemis. Je n'étois, il est vrai, ni métallurgiste, ni botaniste; mais lorsqu'on a une ame neuve, qui s'ouvre aux impressions de la nature, les sensations qu'on éprouve valent bien le froid orgueil du philosophe qui cherche à l'approfondir. J'arrivai bientôt à Chamouni; c'est un village situé au pied du Mont-Blanc, dans une vallée agréable & fertile; la petite riviere de l'Arveyron y roule son onde fraîche, à travers les bois & les prairies; les habitans de cette contrée sont tous vifs & spirituels; quelques-uns même ont profité des lumieres des voyageurs, & sont instruits dans l'histoire-naturelle de leur pays; par-tout ailleurs les hommes, éloignés de la simplicité & de l'ignorance primitive, ont exilé la nature de leurs habitations, comme on éloigne un ami vertueux dont la présence nous reproche nos défauts; mais ici elle a conservé toute la beauté qu'elle avoit au premier âge de l'univers. Les hommes y sont encore plus séparés du monde par leurs vertus que par les montagnes; en arrivant dans ce village, je fus tout surpris d'y trouver cette candeur, cette aménité patriarchale & hospitaliere, dont l'histoire ancienne, & sur-tout la Genese, avoient si souvent offert le tableau à mon enfance.

On n'y voit point de pauvres, parce qu'on n'y voit point de vices, & c'eſt là que les hommes ſont véritablement égaux & libres. Qu'elle fut douce la nuit que je paſſai dans ce ſéjour enchanté! Je ſavois que les hommes qui étoient autour de moi n'étoient point tourmentés par les intrigues de l'ambition; je ſavois que perſonne ne méditoit la perte de ſon voiſin; j'étois ſûr que la calomnie n'y répandoit pas ſon noir poiſon, & que l'innocence y repoſoit doucement à l'abri des pieges inſidieux du vice & de la ſéduction.

Que dans les bras de la molleſſe,
Nos Midas cherchent le ſommeil;
L'ennui, le remord, la triſteſſe,
Viennent préparer leur réveil.
Mais ſur ce paiſible rivage
On dort ſans trouble & ſans chagrin;
Toutes les nuits ſont ſans nuage,
Chaque jour eſt un jour ſerein.
Peuples heureux de ces campagnes,
Que votre ſort me rend jaloux!
L'or que récelent vos montagnes,
Ne vous ſéduit pas comme nous;
Ni la diſcorde ni la guerre
Ne troublent point un ſort ſi doux.
Si le bonheur eſt ſur la terre,
Il doit habiter parmi vous.

Le lendemain de mon arrivée à Chamouni, je pris des guides, & j'allois visiter le Mont-Anvert, qui avoisine le Mont-Blanc. Cette montagne est élevée de neuf cents toises au-dessus du niveau de la mer; elle est couverte, jusqu'à son sommet, de bois & de verdure qui paroissent défier la rigueur des hivers; on est étonné de voir les fleurs croître & se confondre avec les glaces: de larges fougeres qui pendent des rochers comme une chevelure, une multitude d'arbustes & de végétaux de toute espece, montant, croissant ensemble, nourrissant, soutenant des milliers de tiges, pompent les aux des torrens qui se roulent parmi des tas de cailloux & des glaçons amoncelés. Toutes les saisons de l'année, tous les climats de la terre sont rassemblés sur ces montagnes.

Les vents s'y déclarent la guerre,
Les éclats de la foudre & le bruit des torrens
Semblent annoncer à la terre
Le désordre des élémens.
Les troupeaux alarmés, quittent leurs pâturages;
L'ours en fureur rugit dans ses antres profonds;
Et de nombreux sapins, battus par les orages,
Roulent avec fracas dans le fond des vallons.
Non loin de ce spectacle horrible,
Un jour pur luit sur les côteaux;
Et le zéphyr porte, à l'écho paisible,

Le doux murmure des ruiſſeaux;
Le laboureur ſur ce rivage,
Contemplant l'or de ſes moiſſons,
Voit ſans crainte éclater l'orage,
Et trace de nouveaux ſillons.
Le berger aſſis ſous l'ombrage,
Fait retentir de ſes chanſons
Les montagnes du voiſinage.
L'étourneau bruyant & ſauvage
Semble paître avec les troupeaux,
Et s'élevant comme un nuage,
Il revole vers les ormeaux,
Dont il agite le feuillage.
Près des frimats & des glaçons,
La terre étale ſa parure,
Le ſoleil darde ſes rayons;
Et par ſa clarté vive & pure,
Sur ces côteaux qu'il rend féconds,
Il éterniſe la verdure
Et la plus belle des ſaiſons.

Au nord du Mont-Anvert, l'œil ſe promene avec ſurpriſe ſur une vaſte mer de glace: elle a ſix lieues de long & une lieue de large. Imaginez les flots en courroux qui ſont entrés dans une congélation ſubite, tandis que la tempête agitoit leur ſurface, & vous en aurez une juſte idée. Je me mis à parcourir cette nouvelle Sibérie, & je deſcendis vers la ſource de l'Arvey-

ron. Il est deux époques qui ne sortiront jamais de ma mémoire: celle où je vis, pour la premiere fois, le spectacle majestueux des Alpes, & celle où je découvris la source de l'Arveyron; sous une voûte assurée de glace, à chaque pas que je faisois, en approchant de cette source, je découvrois une beauté de la nature, & chaque beauté rappelloit à l'ame un sentiment & une vertu.

A travers les glaçons, l'eau s'échappe & bouillonne;
Et parcourant à-la-fois cent climats différens,
Dans les vallons que l'hiver environne,
Elle fait refleurir les roses du printems.

Les petites-maîtresses qui nous avoient suivis dans ce lieu, l'appelloient le boudoir de la nature. Homere auroit cru y voir le palais d'Amphithrite, ou tout au moins des nymphes des forêts voisines; & si je n'avois pas eu des amis sur la terre, j'aurois été aussi fou qu'Empédoclès.

Je revins passer la nuit à Chamouni; je voulois voir les bonnes gens du village; mais je me trouvai environné d'un petit-maître & d'une petite-maîtresse de Paris, & d'un gros prieur flamand. Il n'est pas besoin de dire qu'il n'y

a ni chanteurs ni danseurs à Chamouni, & qu'on n'y voit de spectacle que celui de la nature; aussi je n'ai jamais vu d'homme plus profondément ennuyé que le petit-maître françois; il ne faisoit que d'arriver, & déjà il trouvoit les glaciers du Mont-Blanc bien au-dessous de ceux de Grindelvald, qu'il n'avoit jamais vus, & il se proposoit de partir le lendemain pour St.-Gothard. Le prieur étoit un de ces hommes qui n'admirent pas l'être-suprême, parce qu'il a créé la nature, mais qui cependant admirent la nature, parce qu'elle a été créée par l'être suprême; pour le faire fuir, je lui dis que j'étois protestant, & je ne l'ai pas revu depuis.

J'entamai la conversation avec nos Parisiens, & je ne tardai pas à m'appercevoir qu'ils étoient encore plus ennuyés l'un de l'autre que de tout ce qui les environnoit; ils n'étoient époux que depuis trois mois, & selon l'usage de ce tems-là, ils soupiroient après le moment de se quitter; voici une épigramme que j'écrivis sur les murs de leur appartement.

Je vous aimai, belle Lucile;
Je voulois, pour calmer mes feux,
Prendre des glaces en ces lieux;
Mais ce projet est inutile,
Je suis devenu votre époux,
Et j'en trouverai près de vous.

Ainsi je me débarrassai à jamais de leurs sottes questions; d'un autre côté, je venois de mettre en fuite un moine, en lui disant que je ne pensois pas comme lui. Je restai donc seul avec les rêveries que m'inspiroit le spectacle des Alpes, & mon imagination erra toute la nuit sur les montagnes que j'avois parcourrues la veille.

Le lendemain, je résolus de gravir le sommet du Mont-Blanc; le soleil se levoit sur les Alpes, ses rayons étoient divisés par les prismes énormes des glaciers, & l'horizon se peignoit de points rouges, bleus, jaunes, verts. Accompagné de deux guides, je me mis en marche; j'étois armé d'un gros bâton ferré; mon visage étoit couvert d'un crêpe noir, qui me défendoit de l'éclat foudroyant du soleil; à mesure que je m'élevai, les dangers se multiplioient autour de moi.

Le tonnere grondoit & tomboit en éclats;
Des abîmes profonds s'entrouvroient sous nos pas;
Tout inspiroit l'horreur & l'épouvante;
Mon sang couloit avec rapidité;
Et par une fievre brûlante
Tout mon corps étoit agité.

Nous avions une hache, avec laquelle nous nous formions un passage à travers les glaces;

nous portions aussi une échelle, des cordes & des provisions, de sorte qu'on nous eût pris pour des soldats montant à l'assaut.

Nous marchâmes ainsi pendant un jour entier; à l'approche de la nuit, nous nous arrêtâmes près d'un rocher de granit, & là nous creusâmes la glace à la profondeur de quatre à cinq pieds. Mes compagnons de voyage, en entrant dans la grotte, tremblerent plus encore de peur que de froid; je crois que leur crainte étoit fondée: pour peu qu'on fût attaché à la vie, on avoit mille raisons de trembler; les vents soufloient avec violence, & nous menaçoient à chaque instant de nous ensevelir sous des tourbillons de neige; des rochers se détachoient, & rouloient avec fracas du haut de la montagne; la nuit étoit obscure, les étoiles paroissoient comme des points blancs sur un fond d'un noir lugubre, & les éclairs déchiroient ce voile sombre avec un bruit horrible:

Dans ce combat des élémens,
Une masure inhabitée,
Qui nous mit à l'abri des vents,
Nous fit plus souffrir de tourmens
Que la roche de Prométhée
Et tous ses vautours dévorans.

Le calme revint avec le jour, & la premiere chose qui frappa mes regards, fut le sommet du

du Mont-Blanc, qui s'élevoit en pointe au-dessus de nous. Le tems étoit sérein, & les nuages, qui nous avoient jusqu'alors enveloppés dans les ténébres, flottoient au gré des vents dans les vallées & dans les plaines voisines.

Je suis assis à côté du tonnerre,
Je vois comme un point sous mes yeux,
Les vastes plaines de la terre
Qui semblent s'éloigner de la voûte des cieux.
O nature, ô grand être, ô transport, ô délire;
Mon œil veut embrasser l'air, la terre & les mers;
Mes sens sont oppressés, à peine je respire;
Et je suis accablé du poids de l'univers.

Je vois devant moi le vieux Léman se peindre au loin des couleurs de la nue, & rouler ses flots agités vers les montagnes d'Helvétie; d'un autre côté, je suivois de l'œil le cours du Pô; ma vue planoit sur le Piémont, le Milanois, la Toscane, le territoire de Venise; mes regards se plongeoient dans le golfe de Gênes; je découvrois au nord les rives du Rhin & les nombreux états germaniques; les plaines de la France jusqu'aux portes de Toulon, faisoient aussi partie de l'immense tableau qui se déroulait devant moi.

Augustes sieges des hivers,
Du tems qui détruit tout vous bravez les ouvrages;

Vous voyez comme un point tous les êtres divers,
Se perdre pour jamais dans l'abîme des âges;
Cent fois vous avez vu, dans ce vaſte univers,
Les peuples policés & les peuples ſauvages;
Cent fois vous avez vu les mers
Reprendre & quitter leurs rivages;
Et depuis ſix mille ans vous portez dans les airs
Un front inébranlable à l'effort des orages.
Sur ces ſommets majeſtueux
Qui dominent ſur la nature,
Tout inſpire mes chants, tout éblouit mes yeux;
Mon ame s'agrandit, s'électriſe, s'épure,
En voyant près de moi le ſpectacle des cieux.
Grand Dieu! frappé des traits de ta magnificence,
J'invoque ta bonté, j'admire ta puiſſance.
Ah! puiſſe le tableau de tes bienfaits nombreux,
Entraîner l'homme à la reconnoiſſance,
Et le rendre ſenſible aux pleurs des malheureux,
En imitant ta bienfaiſance.

Je reſtois plus de deux heures aſſis ſur une pointe de rocher; après avoir joui d'un ſi beau ſpectacle, je fus peu jaloux de la gloire des Annibal & des Sauſſures; je jettai un dernier regard ſur le ſommet majeſtueux des glaciers, & je repris le chemin de la vallée.

C'eſt ainſi, dit-on, que Moïſe
Jetta les yeux ſur la terre promiſe,
Mais il n'atteignit pas ce climat fortuné;
Ainſi, dès l'inſtant qu'il eſt né,
L'homme abandonné ſur la terre,
Marche de projets en projets,
Erre de chimere en chimere,
Et pourſuit le bonheur ſans l'atteindre jamais.

Nous eûmes beaucoup plus de peine à deſcendre qu'à monter; mais enfin, après beaucoup de périls, nous arrivâmes au pied de la montagne; je retrouvai la plaine avec le même plaiſir qu'un pilote retrouve la terre, après avoir erré long-tems dans une mer inconnue; j'embraſſai mes amis, qui m'attendoient dans la vallée, & j'allai me délaſſer des fatigues du voyage, en leur racontant les dangers que j'avois courus. Le Mont-Blanc eſt élevé de 2500 toiſes au-deſſus du niveau de la mer, & de 1900 toiſes au-deſſus du lac de Geneve; il eſt par conſéquent une des plus hautes montagnes de l'univers.

Les rochers de granit, qui s'élévent à ſa ſurface, annoncent que c'eſt une montagne primitive.

On voit quelquefois ſortir du ſein des glaces, comme volcan, de gros arbres & d'autres

matieres hétérogenes; ce qui prouve que ces montagnes n'ont pas toujours été couvertes de glaces.

J'ai remarqué par tout dans les glaciers, les angles sortans & rentrans de M. de Buffon; ils vont du midi au nord.

On trouve, dans les rochers, de l'amiante & des cristaux qui valent mieux que ceux d'Italie.

Je quittai bientôt Chamouni; j'arrivai à Serves, où j'allai visiter la cascade si connue de tous ceux qui ont voyagé dans les Alpes; c'est un torrent qui se précipite de 300 pieds de haut.

Il sort à gros bouillons de son lit de verdure;
A travers les sapins, il frémit, il murmure;
Rien ne peut l'arrêter dans son cours orageux,
Et ses bords sont couverts de ses flots écumeux.
L'onde en tombant se brise, & vole dispersée;
Les flots disséminés en nuages épars,
Du spectateur surpris semblent fuir les regards;
Et lorsqu'autour des monts, dans les airs balancée,
Cette vapeur humide est enfin condensée;
Les brouillards entassés, & poussés par les vents,
Vont porter leur tribut aux sources des torrens.

Près de cette cascade est un lac bitumineux; une odeur sulphureuse qui s'en exhale, semble en défendre l'abord aux voyageurs; on ne remarque autour de ce petit lac aucun oiseau, ni aucun être vivant, & ses rives paroissent ombragées par les cyprès du Styx; sur tout le penchant de la montagne de Serves, on rencontre à chaque pas des torrens; il se fait fréquemment des éboulemens de terre & de rochers, qu'on appelle des *avalanches*; j'ai passé dans un chemin qui avoit été porté à huit toises au-dessous de l'endroit qu'il occupoit auparavant.

Au nord du village de Serves, on a découvert une mine d'argent; l'exploitation ne m'en a pas paru très-avantageuse; & bien loin de convertir leur sable en argent, les propriétaires, qui sont des François, ne feroient qu'y convertir leur argent en charbon.

Je côtoyai la riviere d'Arve, qui, après avoir roulé sur un sable d'ardoise pendant l'espace de dix-huit lieues, va se précipiter dans le Rhône à quelques milles de Geneve; je pénétrai dans l'intérieur de la Savoie; je vis en passant le lac & la ville d'Annecy, & je parcourus les montagnes qu'on appelle *les montagnes noires*, à cause des nombreux sapins qui en ombragent les sommets; je vis la grotte de Bange: ce qu'il y

a de plus remarquable dans le pays, ce ſont les fables merveilleuſes qu'on débite au ſujet de cette grotte; une voûte s'étend juſques au-delà d'une montagne qui a une lieue dans ſa largeur; les payſans croient qu'elle a été pratiquée par les fées, & qu'elle eſt encore habitée aujourd'hui par des ſorciers & des démons. A côté de ce ſouterrain, eſt une riviere qui roule du ſable d'or; ſur les bords de cette riviere, me diſoit mon conducteur, on éleva, il y a trente-trois ans, un autel à la ſuperſtition; peu de jours s'étoient écoulés depuis l'époque funeſte qui avoit marqué le déſaſtre de Lisbonne: quelques hommes avares & ſuperſtitieux, conçurent la folle idée de jouir des tréſors engloutis dans cette malheureuſe ville; ils invoquerent le démon; un prêtre dit la meſſe dans une forme extraordinaire, & une brebis noire fut immolée; des mulets devoient rapporter l'or de Lisbonne; mais, comme on le penſe bien, les mulets n'arriverent pas: on fut informé de cet excès de délire; un acte de folie devint, auprès des tribunaux, une action criminelle, & pluſieurs perſonnes ont été condamnées au ſupplice. En achevant ces mots, mon conducteur me montra la chapelle qui avoit été le théatre des ſcenes ſuperſtitieuſes; en effet, j'en apperçus les débris ſur les bords de la riviere; je m'aſſis un moment ſur une poutre,

qui, me disoit-on, avoit servi à l'autel des sorciers, & je me livrai aux réflexions que m'inspira le tableau des erreurs humaines.

Je voyois la superstition étouffer dans le cœur de l'homme les sentimens de la nature, & détruire sourdement parmi les peuples les principes de l'ordre social. Considérée sous ce point de vue, l'histoire du genre humain ne m'offroit plus qu'un horrible tableau de crimes & de calamités ; la terre ne se présentoit plus à mon imagination que voilée d'un crêpe funebre, plus sinistre que l'étendard arboré dans les jours de la révolte, plus lugubre & plus effrayant que le drapeau de deuil qui couvre les toits élevés d'une ville dévorée par la peste. Les habitans des montagnes, ceux même que des mœurs simples semblent rapprocher de la nature, ne sont pas exempts de la contagion funeste de la superstition.

Le peuple des campagnes, me disois-je, est presque toujours le dépositaire des erreurs qui ont pris naissance dans la corruption des villes; chez les citadins, l'erreur du lendemain efface jusqu'aux moindres traces des erreurs de la veille; mais chez les bons villageois, les mensonges, comme les vérités, semblent se combiner avec les élémens de la pensée, & se perpétuent

malgré les siecles; il y a long-tems que les illusions de la féerie, les fables des revenans & des sorciers ont disparu des cités, & ces erreurs se sont réfugiées dans les campagnes; peut-être n'est-il pas éloigné le tems où la vérité se fera entendre jusques dans les montagnes les plus sauvages; je m'arrêtai sur cette réflexion consolante; mon imagination plana sur l'avenir, comme mes regards du sommet du Mont-Blanc avoient plané sur le monde, & je ne découvris par-tout que des peuples heureux & des régions enchantées.

J'étois profondément occupé des chimeres de l'âge d'or, & je marchois sans savoir où je devois arriver; je traversai ainsi une partie du pays qu'on appelle *les Bauges;* je croyois être dans un désert inconnu à tous les hommes, lorsque j'apperçus près de moi un couvent de chartreux; quelques-uns des disciples de St. Bruno étoient à la porte du monastere, assis sur un banc de pierre; tous avoient un air triste & mélancolique, & leur vue me fit éprouver un sentiment pénible, qui m'avoit été inconnu jusqu'alors: je fus assez bien reçu par le supérieur, qui paroissoit le moins malheureux de tous les religieux, parce qu'il étoit leur tyran; je visitai avec lui les cellules; je trouvois par-tout des êtres infortunés; ils avoient l'air de me dire:

vous n'êtes point étranger dans l'univers, vous avez encore une patrie, des amis, une famille, vous avez sur-tout votre liberté; je voyois une pâleur mortelle sur tous les visages, & je croyois être arrivé dans la demeure de la mort.

Là, l'homme dévoré par la misantropie,
A juré de haïr le monde & sa patrie;
Et pour un Dieu, bienfaiteur des mortels,
Il se voue à jamais au sort des criminels.
Les bergers, les troupeaux errans sur les montagnes,
La verdure, les fleurs, les moissons des campagnes,
Les forêts, les ruisseaux, n'offrent plus à ses yeux
Qu'un théatre d'horreurs, un spectacle odieux.
En vain il fuit le monde, & se couvre de chaînes,
Son cœur cede aux efforts des passions humaines;
Au fond de sa retraite il connoit le remord,
Et dans son désespoir il préviendroit la mort,
Si toujours aveuglé par son erreur profonde,
Il ne croyoit encor sa vie utile au monde.

La plupart des religieux, lorsqu'ils ont séjourné dans cette solitude, perdent la raison, & l'endroit le plus habité du monastere est l'appartement destiné pour les moines en démence;

je visitai ce cachot, où il ne pénétra jamais de lumiere que celle d'une lampe sépulcrale, où jamais la voix de l'humanité ne vint se mêler aux plaintes des malheureux; un religieux y étoit renfermé depuis trente ans; il avoit laissé croître sa barbe; elle avoit trois pieds quatre pouces de long; ce malheureux présentoit le spectacle le plus hideux; il avoit perdu l'usage de presque tous ses sens; il n'avoit plus aucun des traits qui distinguent l'humanité, & sa mémoire ne conservoit de la langue françoise que ces mots, qu'il répétoit souvent: *Qu'on me laisse en liberté! qu'on me laisse en liberté!*

Je me hâtai de fuir de ce lieu, comme on sort d'un bois où l'on n'a rencontré que de fantômes effrayans; j'arrivai dans la ville d'Aix, fameuse par ses bains d'eau chaude; je ne m'y arrêtai pas long-tems; je n'y vis qu'un rassemblement de valétudinaires & de cacochimes, que l'espoir de la guérison y réunit de toutes les parties du monde; près de la ville d'Aix est le lac de Bourgey, qui s'étend depuis les bords du Rhône jusqu'à une lieue de Chambéry; les siecles lui ont préparé un lit majestueux & digne de lui, entre deux montagnes, du haut desquelles de nombreux torrens roulent sans cesse leur onde sablonneuse, pour remplacer l'eau qui s'écoule vers la mer & celle qui s'éleve en vapeur

vers les nuages. Je dirigeai mes pas vers ce lac; un brouillard épais couvroit sa surface; un grand nombre de barques erroit çà & là, près des roseaux qui croissent sur les rives; plusieurs hommes étoient armés de fusils, d'autres jettoient leurs filets au fond de l'eau; je fus témoin de la chasse aux canards.

Le chasseur conduit sa nacelle,
A travers l'abîme profond;
L'onde frémit, brille, étincelle,
Et fléchit sous son aviron.
Le canard dans son vol rapide,
S'élance sur la plaine humide;
Il plonge au fond de l'onde, il reprend son essor;
Il vole un peu loin, puis il revient encor;
Imprudent il se livre à l'instinct qui l'entraîne,
Et fixe la nacelle avec sécurité;
Un plomb mortel l'atteint dans sa course incertaine,
Et vers l'onde écumeuse il est précipité.
Les vents dispersent son plumage,
Son sang rougit les flots, & le lac agité,
Présente sur ses bords le tableau du carnage
Au peuple des oiseaux qui fuit épouvanté.

La vue du lac & des montagnes qui l'avoisinent, le coucher du soleil, les troupeaux & les bergers qui se retiroient dans les villages

prochains, me firent oublier que les heures s'écouloient; & lorsque je fus rendu à moi-même, je me trouvois au milieu des ténebres de la nuit, dans un déſert, environné d'eau, de bois & de précipices; je me mis à marcher du côté où j'avois vu aller les troupeaux quelques heures auparavant, & j'arrivai dans un village ſitué ſur le bord du lac; je fus conduit, par un payſan, dans la maiſon de M. Francos; mon conducteur m'avoit pris pour un déſerteur françois, & il m'annonça *comme un malheureux étranger*. (ce ſont ſes termes) Ah! s'il eſt malheureux, il n'eſt pas étranger, dit alors M. Francos, en venant à moi; il m'accueillit avec bienveillance, & m'invita à paſſer la nuit dans ſa maiſon. Depuis dix ans M. Francos habitoit cette retraite, où il ne voyoit que le lac & ſes rivages, où il ne connoiſſoit que les payſans & leurs mœurs; il avoit une épouſe & une fille qui partageoient ſes vertus, ſes goûts & ſes ſentimens.

Dans l'eſpace de vingt-quatre heures que je reſtai avec eux, ils me firent connoître combien la véritable hoſpitalité eſt douce pour celui qui la donne & pour celui qui la reçoit, & combien l'affabilité des hommes ſimples eſt au-deſſus de cette bienfaiſance tant vantée, qui n'eſt ſouvent, chez les habitans des villes, qu'un vain luxe,

plus propre à servir l'orgueil que l'humanité. Le lendemain, lorsque le soleil vint éclairer cette plaine d'eau que j'avois déjà contemplée la veille, je m'embarquai avec ma nouvelle famille, car mon cœur l'avoit adoptée, & nous dirigeâmes notre promenade vers l'abbaye de Haute-Combe, située sur un rocher qui semble sortir du lac. Cette abbaye a servi autrefois de retraite aux ducs de Savoie; mais les moines, qui se plaisent plus dans la solitude que les rois, sur-tout quand ils y sont suivis par tous les agrémens de la vie, se sont emparés de ce palais; lorsque nous fûmes éloignés du rivage, notre batelier se mit à chanter quelques air rustiques; cette musique villageoise, le spectacle varié de la nature, la présence d'une famille à qui je devois les plus heureux instans de ma vie, transportoient mon ame dans une région nouvelle; une espece d'instinct dirigeoit tous mes mouvemens, & lorsque notre conducteur cessa de chanter, je fus tout surpris de sentir couler mes larmes, & de voir l'orage agiter avec impétuosité la barque dans laquelle nous étions. Dans l'espace de quelques minutes, la tempête devint affreuse.

Tous les vents échappés de leurs grottes profondes,
Agitoient à l'envi la surface des ondes.

Nos rames en éclats voloient autour de nous,
La barque erroit au gré des vagues en courroux;
Le ciel étoit obscur, & d'affreuses ténebres
Nous couvrirent bientôt de leurs voiles funebres.
Chacun dans ces momens d'épouvante & d'effroi,
Craignoit pour l'amitié plus encor que pour soi;
La fille se jettoit sur le sein de sa mere,
Et sembloit l'embrasser pour la derniere fois;
O ciel! daigne veiller sur les jours de mon pere...
Mais le ciel irrité rejettoit sa priere,
Et l'orage étouffoit les accens de sa voix.

Nous restâmes ainsi pendant deux heures entre la vie & la mort; ce moment me rappella tous les dangers que j'avois courus sur le Mont-Blanc; mais enfin les vents cesserent de souffler avec impétuosité; les chants des bergers nous apprirent bientôt que la terre n'étoit pas éloignée; peu-à-peu les nuages se dissiperent; nous apperçûmes sur le sommet d'un rocher une masure qui avoit été autrefois une forteresse; bientôt nous distinguâmes des vignes, des prés, des chaumieres éparses sur le penchant de la montagne; nous avions perdu nos rames &

notre gouvernail, mais le vent nous pouſſoit vers le rivage; mon ame étoit calme comme l'onde après la tempête, & tandis que notre bateau s'avançoit lentement vers la rive, je me livrai à quelques réflexions que m'inſpiroit le danger auquel nous venions d'être expoſés. Je me faiſois cette queſtion: pourquoi, lorsque nous ſommes pluſieurs dans le même danger, notre crainte ſemble-t-elle s'augmenter? Et ma raiſon ne trouvoit à cette queſtion qu'une ſolution peu conſolante pour l'humanité. Notre mal s'augmente toujours du mal qu'éprouvent nos ſemblables; je vois le danger des autres *); je frémis, parce que je crains d'y ſuccomber, & mon ame eſt, pour ainſi dire, répercutée par les ſentimens qu'on éprouve autour de moi; cela eſt ſi vrai, que ſi je ſuis éloigné du danger qui menace un de mes ſemblables, ma crainte n'eſt plus la même. Par exemple, je vois un homme qui ſe tue à dix pas de moi **), je ſuis

*) Le danger qu'éprouvent deux hommes attaqués par un voleur ſeroit hors de mon hypotheſe, parce qu'en ce cas la réunion de deux hommes peut repouſſer le danger & diminuer la crainte; je parle ſeulement d'un danger qu'un nombre plus ou moins grand d'hommes réunis ne ſauroient éloigner, un naufrage, un tremblement de terre, &c.

**) Je crains dans ce cas, parce que la vue du mal fait ſubitement naître dans mon ame cette réflexion:

saisi d'effroi; je vois le même malheur arriver plus loin, ma frayeur diminue; j'entends parler d'un désastre arrivé dans le pays que j'habite, j'éprouve la sensation de la crainte & de la douleur; j'entends parler d'un désastre plus grand encore, survenu dans un pays voisin, mon intérêt diminue en raison inverse de l'éloignement; on vient me dire que la Chine, le Japon & d'autres pays très-éloignés, sont livrés à toutes les horreurs de la famine, de la peste & de la guerre; à peine ce récit peut-il réveiller mon attention *) De cette série d'idées, j'en tirai la triste conséquence que l'égoïsme est le principe de tous nos sentimens & de toutes nos actions; j'étois honteux d'avoir découvert cette vérité; à peine osois-je lever les yeux vers cette famille généreuse, qui, dans les bienfaits que j'en avois reçus, avoit tout fait pour moi, & n'avoit rien fait pour elle; je craignois qu'on ne pénétrât

---

Il peut m'en arriver autant. Il est aisé de voir, en suivant mon raisonnement, combien cette réflexion perd de sa force à mesure que le mal est plus éloigné.

*) Il existe des rapports d'attachement qui font qu'un individu s'intéresse au sort d'un autre de loin comme de près; mais ces rapports ne font que prouver plus fortement la vérité que j'avance.

pénétrât dans mon ame, & qu'on n'y lût en gros caracteres: *Cruel, tu cherches des raisons pour être ingrat.* J'étois dans cette situation pénible, lorsque nous arrivâmes sous les murs d'Haute-Combe.

Je trouvai, dans ce monastere, des moines qui paroissoient moins malheureux que les disciples de St. Bruno, que j'avois vus quelques jours auparavant. C'étoient des Bernardins.

Dans ce séjour où tout abonde,
Les plaisirs sont tous réunis;
Les moines ont quitté le monde,
Mais le monde les a suivis.
Toujours soumis à sa regle sévere,
De St. Bruno le disciple pieux,
Prosterné vers l'humble poussiere,
Jour & nuit invoque les cieux,
Dans sa demeure solitaire.
Le Bernardin, content & brillant de santé,
Près de l'autel & loin de la priere,
Par des chemins de fleurs marche à l'éternité.
Inaccessible à la tristesse,
Bercé par l'indolence & par l'oisiveté,
Il dort au sein de la molesse,
Du sommeil de la volupté.
Et plus fidele aux leçons d'Epicure
Qu'à la regle de St.-Bernard,

Il sommet ses plaisirs aux loix de la nature,
Et son salut à celles du hasard.

Ce n'étoit sûrement pas pour assister aux orgies des Bernardins que j'avois traversé le lac avec la famille de M. Francos; nous allâmes voir la fontaine intermittente, qu'on appelle *la fontaine des merveilles*; elle est à quelques milles de l'abbaye d'Haute-Combe. C'est une source qui coule & qui s'arrête à des époques déterminées; nous entrâmes dans le bassin, qui étoit à sec, & tout d'un coup nous fûmes inondés par un torrent qui sortit à gros bouillons du creux d'un rocher. Nous fûmes tous étonnés de ce phénomene, & nous cherchâmes à en découvrir la cause; M. Francos soutenoit, avec la plupart des physiciens, que l'intermittence étoit l'effet du flux & reflux de la mer; quant à moi, je croyois trouver la solution du problême dans les principes de l'hydraustatique. Quelques minutes avant que l'eau ne se jettât dans le bassin extérieur, j'avois entendu un bruit, comme celui d'un ouragan, dans le creux du rocher; d'où je jugeois que l'air étoit une des principales causes du phénomene dont j'étois le témoin. Je me figure au sein de la montagne un bassin qui reçoit l'eau des hauteurs; une colonne d'air s'oppose d'abord à l'écoulement; mais lorsque l'eau se trouve en assez grande quan-

tité pour ébranler la colonne d'air qui met obstacle à son passage, alors elle s'échappe par le canal qui la conduit au-dehors; bientôt le bassin se vuide, l'air reprend son poste, & retient de nouveau l'onde emprisonnée, jusqu'à ce qu'il soit à son tour vaincu & chassé de la cavité souterreine, & les écoulemens sont d'autant plus fréquens que les pluies ou les nuages fournissent plus abondamment au réservoir préparé au sein de la montagne.

Nous restâmes quelque tems assis sur la mousse qui borde cette fontaine; mais comme la journée s'avançoit, je pris congé de la famille de M Francos; elle retourna sur la rive opposée du lac, & moi je vins coucher sur les bords du Rhône, d'où je rentrai en France.

5.

Le vrai courage, anecdote Anglaise. *

Par-tout, dans tous les tems, lecteur, ainsi qu'au nôtre,
Un sot fut toujours sur, d'en trouver plus *d'un* autre.
D. L. P...

Sir *Arthur Trusty*, chevalier baronet, & fameux négociant de Londres **), après avoir longtems résisté aux instances de ses parens, qui désiroient, ainsi qu'il le pouvoit, choisir partout

*) Tirée d'un ancien papier Anglais.

**) On sait qu'en Angleterre la noblesse, même titrée, peut se livrer au commerce, sur tout *en gros*, sans qu'il puisse en résulter aucune espèce de dérogeance ...

une épouse; épris enfin des charmes, & sur-tout du caractère de *Miss-Blandford*, bien moins riche que lui, mais de naissance égale à la sienne, céda tout-à-coup à leurs vœux, au moment qu'ils s'y attendoient le moins.

Les deux époux, également satisfaits l'un de l'autre, jouissoient en paix depuis un an de leur félicité mutuelle, lorsque *Sir Arthur*, inopinément accablé par des revers de toute espèce, mais toujours noble au sein du malheur même, fit assembler ses créanciers, remit en leurs mains de quoi s'acquitter envers eux, refusa même de leur part toute espèce de remise, trop heureux, leur dit-il, d'avoir sauvé la dot de son épouse, ainsi que l'honneur de son propre nom!

On ne peindra point ici l'excès de la douleur de son aimable épouse; il suffit de dire qu'il n'y pouvoit encore ajouter que la lettre suivante, qui lui fut remise le lendemain de l'arrangement qu'avoit fait *Sir Arthur* avec ses créanciers.

"Le cœur me saigne, en vous quittant, & peut-être pour jamais, chère *Nelly!*.. Sans vous, & surtout n'ayant rien à me reprocher du côté de la conduite, j'aurois pu faire face au malheur.

Mais me résoudre à vous voir déchoir de l'état aussi brillant que respectable, dont ma fortune m'avoit procuré la satisfaction de vous voir jouir! Mais de me voir réduit à risquer de devenir à ce que j'aime, avec le peu de fortune dont mon désastre la laisse la maîtresse, (Extrémité, plus effrayante pour moi que la mort même!) C'est ce que mon courage, d'accord avec les sentimens que j'aimerai toujours à vous devoir, ne m'ont jamais permis d'envisager qu'avec les yeux du désespoir.

Pardonnez donc à ces mêmes sentimens, ma chère & toujours également adorée femme, la séparation, aussi nécessaire que déchirante, où me contraignent également l'amour & le devoir? Pardonnez, dis-je, si votre déplorable époux se voit forcé d'aller chercher sous une autre hémisphère, soit ou la mort, soit une nouvelle fortune, qui puisse le rendre digne du plaisir de vous revoir un jour au même état, d'où il gémira long-tems de vous avoir vue si cruellement privée!.. Pardonnez-moi, qui plus est, de vous supplier de ne tenter aucune espèce de recherches, en égard à ma personne, ou à mon sort? Vos lettres (daignez m'en croire!) ne feroient qu'ajouter encore à mes peines: car rien au monde n'est, ni ne sera capable d'ébranler la résolution que j'ai formée de ne vous revoir ja-

mais qu'au même état dont je vous ai cru si digne, dès le moment où j'ai cru vous avoir connue.

Croyez pourtant, & croyez fermement, chère *Nelly*, que la seule & chère grace que j'implore maintenant des cieux, c'est qu'ils vous donnent le courage de trouver dans un procédé tel que le mien, des motifs de consolation assez puissans, j'ajouterai même assez légitimes pour n'accorder à votre douleur, que les regrets que peut avoir droit d'obtenir un beau songe.

Tels sont les vœux que forme, & ne cessera jamais de former, pour la plus tendre, la plus digne, & la plus aimée des épouses, l'infortuné, qui renonce même à son nom, jusqu'à ce qu'il puisse le reprendre sans en rougir, avec celui de ton ci-devant trop heureux époux,"

Sir Arthur Thrusty.

Mortellement saisie, ou plutôt terrassée, par ce nouveau malheur, auquel sa tendresse n'étoit pas préparée, la sensible Lady, par les soins de sa mère & de ses tantes, dont elle étoit également chérie, ne revint à la vie que pour sentir encore plus vivement l'excès de sa douleur, & pour être enlevée par elles de la demeure d'un mari, dont elle se croyoit absolument, & pour jamais séparée.

Une longue & dangéreuse maladie qui suivit cette funeste catastrophe, & qui plus d'une fois fit trembler ses parens pour ses jours, leur fit chercher tous les moyens d'en adoucir par degrés l'amertume, ainsi que saisir tous les objets qu'ils crurent propres à seconder leur but.

Nelly, quoique au fond du cœur toujours également inconsolable, mais très-reconnoissante des attentions qu'elles ne cessoient d'avoir pour elle, paroissoit, du moins au dehors, s'y prêter avec toute la complaisance qu'elle sentoit leur devoir.

Les deux tantes, peu jeunes, mais encore aimables, après avoir vécu longtems dans les sociétés les plus honnêtes & les plus distinguées, qui se plaisoient encore, & sur-tout l'hyver, à recevoir chez elles les personnes des deux sexes qui aimoient à faire partie de la leur: l'on sent, dès-là, que l'infortune, les chagrins & la conduite de la jeune Lady, ne pouvant qu'ajouter à l'intérêt qu'elle devoit naturellement inspirer, il ne tarda pas à se présenter insensiblement (& sur-tout lorsqu'après plusieurs années furent passées sans qu'elle eût pu rien découvrir, ni de l'existence ni du sort de son époux) nombre de prétendans faits pour lui inspirer l'idée de risquer un nouveau choix, & qui s'y employèrent de leur mieux.

Aussi est-ce de là que partirent la mère & les bonnes tantes de Lady *Thrusty*, qui aimoient le monde; & qui après s'être plus d'une fois apperçu que les jeux de commerce, loin de faire diversion à ses peines secrettes, sembloient les entretenir d'autant plus qu'elle se trouvoit incapable d'en saisir l'esprit nécessaire, pour y balancer du moins la fortune; c'est de là, dis-je, qu'elles travaillèrent, avec succès, à lui inspirer le goût des jeux de hazards, mais d'abord modérés & presque sans conséquence.

Sa complaisance naturelle l'avoit engagée depuis quelque tems à condescendre à leurs desirs; lorsqu'arrivant le carnaval, & le jeu grossissant d'autant que la compagnie devenoit plus nombreuse; un soir, quatre masques, dont un d'entre eux s'étoit fait connoître, ayant en conséquence été admis dans l'assemblée, s'étant mêlés avec les autres joueurs, le jeu s'accrut & s'anima par degrés d'autant plus.

L'un d'eux, dont le déguisement avoit d'abord presque effrayé les dames, après avoir joué long-tems & très malheureusement le plus gros jeu, s'adressant tout-à-coup à *Lady Thrusty*: „Et vous, madame (lui dit-il) me refuserez-vous la grace de tenter avec vous la fortune, en ne vous proposant que dix *guinées* sur telle chance?"

Elle avoit d'abord quelque peine à y consentir: mais après avoir cédé aux encouragemens de ses parentes, & gagné la somme proposée; le masque, piqué au jeu, propose le double, perd encore, & toujours en doublant, finit par perdre, en moins de rien, cent cinquante *guinées*: sur quoi la dame, sous prétexte de ne vouloir pas le ruiner, se lève & passe dans la chambre voisine.

Tous les autres joueurs alors, dans l'espérance de *l'achever*, lui offrent avec eux sa revanche; & le masque y consent. Mais la fortune changea bientôt au point, qu'il regagna non seulement tout ce qu'il avoit perdu, mais encore tout ce qu'ils avoient sur eux d'argent comptant.

De là, s'adressant, de nouveau, à Lady *Thrusty*, qui venoit de rentrer dans le sallon. "Maintenant, madame, (lui dit-il) que vous me renvoyez en fonds, daignerez-vous, ainsi que ces messieurs me l'ont offert, m'accorder aussi ma revanche?"

La dame, qui décemment ne croyoit plus pouvoir la lui refuser, continua pourtant de jouir d'un bonheur si constamment soutenu, qu'elle finit, en se levant, par lui dire, que honteuse

de sa fortune, elle croiroit avoir à rougir en se prêtant plus long-tems à l'entêtement d'un joueur, dont elle auroit à s'imputer la ruine.

„A cet égard belle Lady, (repliqua-t-il, avec une gaieté dont l'assemblée attentive à cette singulière partie ne savoit que penser) voici de quoi rassurer votre louable délicatesse..." A ces mots, il tire de ses poches, & jette sur la table des bourses pleines d'or & de bijoux, ainsi qu'un gros porte-feuille rempli de billets de la banque... „Et dussiez-vous même (ajouta-t-il) me gagner encore tout ce-ci, apprenez que mes richesses sont inépuisables, & que mes pertes avec vous ne pourront jamais me causer l'ombre même du regret."

A ces mots, fortement prononcés, certain jeune lord, aussi sot que fat, s'écrie, en frémissant: „c'est le diable, en personne, messieurs & dames!.. Je m'en doutois déjà: ce que je viens & d'entendre & de voir, acheve de m'en convaincre; & je me sauve!"

La crainte est, dit-on, contagieuse: aussi la voyoit on peinte sur tous les visages de l'assemblée; lorsque le masque, à qui il passa par la tête de s'en amuser un moment, & qui se trouvoit à côté de *Lady Thrussy*, lui ayant dit,

tout bas, & en lui ferrant la main, de ne pas s'effrayer? "Le Lord a raison, (s'écria-t-il, d'une voix tonnante) la perſonne qui m'amène ici m'appartient; elle s'eſt donnée volontairement à moi depuis près de dix ans: ce ſont mes droits que je reclame, ſans craindre, fuſſiez-vous cent mille, aucun obſtacle de votre part.!"

Pour le coup, toute la compagnie, glacée d'effroi, prenoit, tumultueuſement, la fuite; lorsque le joueur, jettant ſur le parquet ſon maſque, ainſi que ſon formidable bonnet, & ſe précipitant aux pieds de *Lady Thruſty:* Raſſurez-vous, (s'écria-t-il) "ma digne & reſpectable épouſe, en reconnoiſſant un époux que vous dûtes croire mort, & qui ne revient à vos pieds que pour y dépoſer une fortune, plus grande encore que celle que nous avons perdue!.. Le détail de mes malheurs & des raiſons qui ne m'ont pas permis de vous donner plutôt de mes nouvelles, ſeroit trop long dans ces heureux inſtans. Sachez ſeulement, que c'eſt aux bienfaits d'un oncle mort depuis peu dans les *Indes*, que nous allons devoir enfin notre félicité. Que de retour depuis deux jours à Londres, & brûlant déſir de vous y retrouver vivante, j'ai ſu non-ſeulement que mes vœux à cet égard étoient remplis, mais tout ce que je dois d'amour & de reconnoiſſance tant aux tendres ſentimens que

vous avez daigné me conserver, ainsi qu'à tous les sacrifices que ces rares & respectables sentimens ont sans peine & constamment obtenus de vous!"

Les transports de joie de l'épouse joints à ceux du mari, secondés de ceux de l'assemblée témoin de ce spectacle aussi singulier que touchant, sont de nature à être aisément présumés par les âmes vraiment sensibles; & nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article que par les deux vers qu'il nous inspire:

Pleurons sur qui succombe au poids de la douleur;
Le courage & le tems épuisent le malheur.

6.

Le célèbre Mengs: par le comte Gorani.

L'hiſtoire d'un homme de génie eſt toujours intéreſſante, parce qu'elle eſt néceſſairement liée aux événemens ou aux mœurs de ſon pays & de ſon ſiècle. Celle de Mengs contient des particularités qui rentrent dans le plan général de cet ouvrage.

Raphaël Mengs naquit à Auſig, en Bohème. Son père étoit né en Dannemarck, & avoit été appellé à Dresde par Auguſte III. qui l'y avoit fixé. Peintre de profeſſion, ſon plus grand mérite fut d'être père de celui qui fait le ſujet de cet article.

Cet homme avoit plusieurs enfans qu'il élevoit plutôt en tyran qu'en père. Jamais ils ne paroissoient en public; & les leçons qu'ils recevoient étoient accompagnées de traitemens si durs, qu'il a fallu que la nature se soit épuisée en faveur de *Raphaël*, pour qu'il soit devenu le plus grand peintre de son siècle. L'existence de ces malheureuses victimes étoit inconnue à tout Dresde. Ils auroient probablement langui dans les chambres ou plutôt dans les cachots qui les recelaient, si le hasard n'en eût disposé autrement.

Mengs se trouva un jour dans une maison où il y avoit concert. Un célèbre musico chanta d'une manière si ravissante, que cet homme dur jusqu'à la férocité fut ému. Il s'approcha du nouvel Orphée qui observoit avec plaisir l'effet de son talent, & le pria de vouloir recommencer. *J'y consens*, dit aussi-tôt le musicien, *mais à condition que vous m'accorderez une faveur que je veux vous demander*. Mengs, éloigné de prévoir ce qui arriveroit, le promit. „C'est, lui dit l'homme humain, que quelques circonstances avoient mis à portée de se procurer des renseignemens sur la conduite privée de ce père cruel, de me permettre d'aller chez vous répéter devant votre famille assemblée le morceau que vous êtes si curieux, d'entendre. J'exige qu'il

n'y ait que cela de changé à la règle intérieure de votre maison. Je veux voir vos enfans & qu'ils participent au plaisir que vous avez éprouvé." Mengs, surpris, n'osa ni nier qu'il fût père, ni refuser de tenir sa promesse: & ce musicien, qui avoit ses desseins, mena chez lui plusieurs personnes qui trouvèrent ces jeunes enfans dans un état de crainte & d'affaissement qu'on auroit peine à décrire.

La ville, & bientôt la cour de Dresde, furent instruites de cette anecdote. Le roi de Pologne voulut voir cette famille, & la physionomie de Raphaël lui ayant plu, il lui accorda l'entrée de sa galerie de tableaux. Dès que ce jéune homme vit ces superbes modèles de l'art qu'il idolâtroit, & sur-tout le tableau du Corrège représentannt la *Nuit*, il se crut transporté dans un nouveau monde & se sentit inspiré par le génie des arts. De ce moment, ses progrès surpassèrent l'attente des connoisseurs. Pouvant, sans craindre la férule, suivre son penchant, il prit la route d'Italie, arriva à Rome où l'étude des ouvrages de Raphaël d'Urbin perfectionna son goût & guida son pinceau. Peu de temps après il se fit admirer par l'élégance de sa composition. Ayant rencontré dans les rues une jeune personne dont la beauté étoit plus qu'humaine, il la demanda à ses parens pour lui

servir

servir de modèle. Quoique pauvres, ils s'y déterminèrent avec peine, & ce ne fut qu'à condition qu'elle seroit accompagnée de sa mère dans toutes les séances. Le jeune artiste y consentit, & bientôt le feu de son imagination passa jusqu'à son cœur. L'indigence de cette fille, son attachement à la religion catholique ne rebutèrent point son amant qui n'hesita pas à lui faire le sacrifice de ses prétentions & du culte de ses pères. Il abjura, épousa, &, plus tranquille, se livra sans partage aux inspirations de son génie.

Appellé à la cour de Madrid, il y reçut des présens & des honneurs, & revint mourir dans la patrie qu'il avoit adoptée. Point de vices, peu de défauts, des vertus; tel fut le caractère de Mengs depuis son enfence jusqu'à sa mort. Il cessa de vivre à l'âge de cinquante-deux ans. Un épuisement général causé par son assiduité au travail, l'enleva à ses amis & à ses admirateurs. Quelques mois avant sa mort, de fréquentes absences de raison avoient préparé ceux qui l'entouroient à cette perte. Devenu presqu'imbécille, il versoit fréquemment des larmes & se plaignoit de n'avoir plus d'amis. *Ah!* disoit-il d'un ton pénétré au chevalier Azara qui ne l'avoit pas abandonné, *vous me délaissez! Vous étiez mon ami, vous ne l'êtes plus.* Sa manie étoit

de changer d'habitation. Ses enfans, les personnes qui le venoient voir, n'étoient occupés qu'à lui chercher des logemens nouveaux. On attribuoit l'excès de cet affoiblissement à un breuvage que lui avoit fait prendre un de ces charlatans connus sous la dénomination d'alchimistes. Ce quidam s'étoit emparé de sa confiance, l'avoit initié dans ses prétendus secrets. Mais je crois que la véritable cause de ce dépérissement fut due à l'excès d'un travail continuel, & que le mal étoit fait lorsque Raphaël donna dans la chimère de l'alchimie.

Le dernier jour de la vie de cet homme cher aux arts, fut marqué par une singularité qu'Azara n'a laissé ignorer à personne. Il étoit près de cet ami mourant, & le voyant empressé de demander à tous ceux qui entroient dans sa chambre, s'ils lui avoient trouvé un logement convenable; *mon ami*, lui dit-il, *songez à mettre vos affaires en ordre, il ne vous reste qu'un temps bien court pour cela.* Raphaël se tournant vers Azara comme un homme retiré tout-à-coup d'un sommeil profond, lui répondit: *O mon Azara! c'est maintenant que je reconnois mon ami. Oui, je sens que le terme de mon existence approche; je n'ai rien à régler. Vous connoissez mes facultés, vous fûtes toujours mon ami, mon confident, soyez le protecteur de toute ma famille.* Azara le lui

promit & tint parole. Quelques heures après Raphaël n'étoit plus.

Dès qu'il fut expiré, le cardinal Gaëtan s'empara d'un portrait qui étoit presque achevé. Azara indigné traita le cardinal avec tout le mépris que lui inspiroit cette action, & toute la hauteur d'un ministre du roi d'Espagne. Il envoya redemander ce portrait au nom de son souverain, & le duc de Sarmiento réparant autant qu'il lui fut possible la faute de son frère, fit passer cinquante louis aux héritiers. Azara obtint du pape que l'auditeur de Rote fût nommé pour surveiller la vente des effets de son ami. Il se donna beaucoup de mouvement pour que la concurrence les fit monter à un prix convenable. L'impératrice de Russie donna ordre à son résident en France d'achêter des tableaux, des dessins, des esquisses & autres objets de ce genre, jusqu'à la somme de quatorze mille écus. Le reste de la vente en produisit douze mille. Les fils de cet artiste célèbre entrérent au service d'Espagne, & les filles reçurent une dot proportionnée à la fortune de leurs frères. Azara prit soin des funérailles de Raphaël qui furent célébrées avec magnificence. On lui érigea un tombeau dans le Panthéon, & ses cendres reposérent parmi celles des hommes illustres.

Cet extrait de la vie de Raphaël Mengs sert à faire connoître les vertus du chevalier Azara, envoyé d'Espagne à la cour de Rome, & l'ascendant que ces mêmes vertus unies à la plus grande fermeté, lui ont procuré sur l'esprit des éminences. Remarquons que ce même Azara est l'artisan de sa fortune. A force de talens & de mérite il surmonta le préjugé: puisse pour le bien général cet exemple être suivi.

7.

L'industrie Romaine: par le même.

Je fus un jour introduit dans une maison par un prélat fort aimable. Le maître étoit un vieillard octogénaire, grand bavard, comme c'est l'ordinaire des personnes âgées. Son fils, homme d'environ 40 ans, étoit marié depuis peu à une femme de dix-huit ans, d'une figure fort agréable, ayant une belle voix & sachant parfaitement la musique. Cet homme avoit plus de connoissances qu'on n'en trouve ordinairement à Rome parmi les gens de son espèce. Il possédoit à fond la langue & la littérature françoise. J'étois étonné de trouver tant d'instruction dans une personne qui n'étoit pas sortie de Rome. Le vieillard dissipa ma surprise en me di-

sant, qu'avant de s'établir dans la capitale du monde chrétien il avoit visité différentes cours de l'Allemagne. Je ferai ici son histoire, parce qu'elle servira à faire connoître un genre d'industrie qui n'est guère connu qu'à Rome.

Ce vieillard se nomme Hercule Aldrovandi; on sait qu'il y a une famille illustre de ce nom en Italie Fils d'un avocat peu riche, il avoit d'abord été placé chez un antiquaire qui lui apprit à apprécier les tableaux & les statues. Son père lui avoit fait connoître le jargon nécessaire pour traiter les affaires ecclésiastiques & surtout ce qui a rapport aux dispenses, aux concessions, enfin ce que l'on appelle la *daterie* de la cour de Rome.

Aldrovandi ayant perdu son père, quitta cette profession dans laquelle il ne pouvoit espérer de se faire un nom sans consacrer à l'étude un temps assez long. Sa fortune consistoit en quelques centaines d'écus qu'il résolut de faire valoir. Il se procura des recommandations pour quelques prélats allemands, & voulant tirer parti du nom qu'il portoit & que l'histoire a consacré dans ses fastes, il quitta Rome en 1631, âgé de vingt-trois ans. L'Allemagne n'étoit pas encore devenue philosophe à cette époque; Charles VI. régnoit; avec lui les préjugés s'étoient

assis sur le trône. L'érudition & la généalogie sont la passion favorite des Allemands. L'étude de l'antiquité est cultivée par eux avec le plus grand soin, elle fait même partie du caractère national. Hercule avoit les principes de cette science où souvent la nomenclature supplée le savoir. Il connoissoit bien les chef d'œuvres qui décorent les galeries, rempliſſent les musées de Rome. Il avoit ce tact général des Romains, qui leur donne chez l'étranger une supériorité qu'ils n'ont point dans leur patrie. A ces demi-talens, il unissoit la connoissance des langues mortes, celle de l'histoire grecque & romaine, plus précieuse encore pour les amateurs de l'antiquité.

L'élocution est familière aux Romains. Aldrovandi avoit pouſſé ce talent aussi loin que possible, & sa conversation, quoique diffuse, étoit cependant fort agréable. Interrogé sur le nom qu'il portoit, il répondoit avec modestie que la naissance étant un frêle avantage, l'homme sensé ne devoit pas s'en prévaloir, & qu'il ne devoit s'attendre à être jugé que sur ses actions. Un peu plus pressé par certains tudesques, il ajoutoit que la branche dont il descendoit avoit été peu favorisée par les circonstances, & qu'il n'étoit qu'un cadet. Alors les éloges ne tarissoient pas; ils étoient accompagnés de toute

sorte de facilités, pour le commerce des tableaux, des médailles, & de tout ce qui tient à l'antiquité.

Vienne, Munich, Dresde, Brunswick, Berlin, Hambourg, Manheim, Trèves & quelques autres villes d'Allemagne possédèrent tour-à-tour l'adroit & jeune antiquaire. Par-tout il fut accueilli; par-tout il fut couvert de présens. Ses camées, ses agathes & autres pierres antiques furent échangées avec avantage; il s'en procura d'autres, & ce négoce lui valut beaucoup. La confiance de plusieurs grands personages lui donna l'idée de tirer aussi parti de ce demi-talent, qui étoit presque l'unique héritage que son père lui eût laissé. Il se chargea de solliciter plusieurs affaires à la daterie, sut abréger les longueurs affectées de cette chambre, & ménager en même temps la bourse de ses cliens.

Après avoir donné pendant quinze années tous ses soins à se faire un nom dans ce genre singulier qui n'appartient réellement qu'aux Romains, Aldrovandi se sentit atteint du *carus amor patriæ*. Cent mille écus qui avoit fait passer a Rome où ils étoient placés avantageusement, lui donnèrent l'espoir d'y former un établissement agréable. Avant de quitter l'Allemagne il offrit ses services à plusieurs personnes, non-seu-

lement pour les commissions, dont il s'étoit jusqu'alors acquitté au gré de ses commettans, mais encore pour toutes les affaires ecclésiastiques dont on voudroit le charger près du saint-siége. Quelques souverains du second ordre le décorèrent du titre de leur agent en cour de Rome, lui assignèrent des honoraires en cette qualité, & quantité de seigneurs le prirent pour correspondant dans la partie des arts.

Comblé de biens, Aldrovandi revint à Rome, où il épousa une jeune personne de condition avec laquelle il vécut parfaitement bien, & qui lui donna un héritier. Il achêta un palais, monta une maison; & sans cesser d'exercer la profession qui lui avoit procuré une fortune considérable, il s'attacha à donner à son fils une bonne éducation, & n'oublia point de l'initier dans les connoissances nécessaires à l'accroissement de cette même fortune.

Les émolumens dont le gratifioient les princes allemands, le mettoient en état de traiter les étrangers qu'on lui adressoit; & cet homme sorti de Rome avec une cargaison de six cents écus au plus, jouissoit de plus de cinquante mille livres de rente. Il recevoit bien ceux qui lui étoient adressés, se plaisoit, à leur raconter son histoire, & n'avoit qu'un seul défaut qui, peut-

être, tient au grand âge, celui d'une prolixité qui vise de bien près au bavardage. Il est assez singulier que quinze ans de séjour continuel en Allemagne, ne lui aient pas procuré la plus légère teinture de la langue que l'on y parle, & plus singulier encore que cette ignorance ne l'ait point empêché de réussir.

Le célèbre Goldoni étant à Rome fut reçu chez Aldrovandi, qui eut pour lui les égards que l'on doit au mérite, & les attentions plus flatteuses qui ne sont dues qu'à l'amitié. Le *Molière* d'Italie croyant avoir trouvé dans son hôte un sujet propre à mettre en scène, ne put résister à l'envie de l'y exposer. Mais ce qui n'est point dans l'honnête homme, & ce que n'eût pas fait Molière, il le ridiculisa en faisant de lui le principal personnage de sa pièce intitulée le *Hableur*. Reconnoissance! tu n'es pas la vertu favorite des poëtes!

8.

Le siége de Zurich.

Romance Helvétique.

Après maints combats meurtriers,
Zurich avoit, pour sa défense,
Perdu la fleur de ses guerriers,
Dont on redoutoit la vaillance.
Le reste, bravant le danger,
Etoit allé loin de la ville,
Les riches moissons protéger,
Dans leur canton fertile.

Soudain venu d'un mont voisin,
Un berger répand les alarmes:
On crie, on sonne le tocsin;
L'ennemi vient, alerte, aux armes! ...
C'étoit *Albert*, qui, bien instruit
Que *Zurich* ne peut se défendre,

Marchoit, en hâte jour & nuit,
Pour venir le ſurprendre.

Hélas! Qui peindra les terreurs
De cette ville infortunée,
Sans nul ſecours ni défenſeurs,
Aux ennemis abandonnées?
Chacun, ſans trop ſavoir pourquoi,
Sort des maiſons, cours, pleure, ou prie;
Chacun ſe dit, avec effroi:
„C'eſt fait de la patrie!"

Sous un ormeau, près des remparts,
Bientôt ſe raſſemble, en tumulte,
Le prudent ſénat des vieillards;
On délibére, on ſe conſulte.
Tous ſentent les périls preſſants;
Aucun n'y ſait porter remède:
Des femmes, de foibles enfans,
Pourroient ils être en aide? . .

Tout couvert d'un brillant acier,
La lance au poing, le caſque en tête,
Vient en hâte un jeune guerrier,
Qui fend la foule, qui l'arrête,
Pour donner avis important,
Il demande courte audience:
L'obtient ſans peine, au même inſtant;
Et chacun fait ſilence.

„Le brave *Arnold*, de coups percé,
Dans les champs que la *Sill* arrôse,
Sous vos yeux, périt l'an passé? . .
Je suis sa fille, j'ai nom *Rôse*
Mon frère *Albouin*, pour sa moisson;
Est sur les rives de la *Thure*,
Loin de moi, loin de sa maison?
Et j'ai pris son armure.

Plus que force, ruse il nous faut. . .
De l'ennemi qui nous menace,
Et croit nous prendre sans assaut,
La petite troupe est bien lasse.
Gardons nous de nous alarmer;
La tromper est facile chose:
Femmes, filles faut avancer;
C'est le conseil de *Rôse*."

Le sénat, approuvant l'avis,
De s'armer soudain leur ordonne.
Ses ordres bientôt sont suivis;
Et chaque femme est Amazône.
Plusieurs, sous le pesant acier,
En chancellant, marchent à peine:
Mais le péril fait oublier
Et meurtrissure & gêne.

L'une d'un père languissant,
Endosse le harnois antique;

L'autre de son époux absent,
Met la cuirasse, & prend la pique;
La fille dans son bouclier,
Pour mieux voir son maintien se mire;
La femme affecte un air guerrier,
Se pavane & s'admire.

Déployant le grand étendard,
Au son bruyant de la trompette,
En bel ordre, droit au rampart
La troupe marche, *Rôse* en tête.
Mais à tenir laine & fuseau,
Depuis l'enfance accoutumées,
Leur mains pour les guerriers travaux,
Ne sembloient pas formées,

Albert, sur le rempart fameux,
Que borde la troupe Amazône,
En arrivant tourne les yeux,
S'approche, les fixe, s'étonne!
— Quelle erreur (dit-il) m'a séduit?
„Qu'ai je, que la honte & la fuite? ...
Chevaliers, décampons, sans bruit,
Crainte d'une poursuite? "

Au deuil, à la sombre terreur,
Soudain, succéde l'allégresse . . .
On nomme *Rôse*, un dieu sauveur:
Autour d'elle, on court, on s'empresse!..

Vers le sénat des vieux guerriers,
S'avance la jeune Amazône:
Là, de myrthe & de laurier,
L'attend une couronne.

Rôse, fixant tous les regards,
D'un air modeste, entre & salue.
Le cercle auguste des vieillards,
Qui se lévent, à sa venue.
Conrad le chef de la cité,
Prend la couronne, aux yeux l'expôse,
Et la place avec majesté,
Sur le casque de *Rôse*.

„Quoi de plus beau te puis-je offrir,
Que les lauriers de ta couronne?
Rien ne peut jamais les ternir,
La gloire, la vertu les donne.
Honneur vaut mieux que perle & qu'or...
Au nom sacré de la patrie,
Qui, par toi seule, existe encor,
Conrad te remercie! "

Sous son grand casque à se cacher,
Malgré tout s'obstine encor *Rôse*;
A qui veut le lui détacher,
Tout doucement elle s'oppôse . . .
„Dans l'instant, vais me découvrir . . .
Mais, avant lever ma visière,

De *Conrad* je veux requérir,
Une grace dernière."

Incontinent, à deux genoux,
Devand *Conrad* elle se jette.
Chacun lui dit: „relevez-vous?
Pour supplier n'êtes plus faite . . .
Ce que je puis, jure d'accorder,
(Répond *Conrad*) dessus ma vie! . .
Celle là peut tout demander,
Qui sauva la patrie."

Rôse lui répond: „tu le peux:
Entre nos deux maisons rivales,
La discorde alluma ses feux:
Eteignons ces haines fatales . . .
Que ta fille *Emma*, dès ce jour,
Devienne ma meilleure amie;
Et que d'un mutuel amour,
Le tendre nœud nous lie?"

Au signe du père, *Emma* vient:
Emma, quelle gloire est la tienne! . . .
D'amitié *Rôse* te prévient:
Met la main droite dans la sienne?
Et puis tous les deux, vous jurez,
Qu'oubliant nos vieilles querelles,
Vos cœurs, par vos mains, figurés,
Seront unis comme elles?

— Nous

— Nous jurons (disent toutes deux.) "
Lors, *Rôse*, levant sa visière,
Paroit sans casque à tous les yeux . . .
Ce n'est plus la sœur, c'est le frère! . .
„Quoi! (se dit-on) quoi! C'est *Albouin?*
De *Rôse* il a voix & corsage:
Aux grâces d'une fille, il joint
D'un héros le courage! "

Surpris, mais nullement chagrin,
Le vieillard, qui, plus ne s'abuse,
S'approchant du couple incertain,
A l'amour pardonne sa ruse.
Puis, serrant, de ses bras tremblans,
Le jeune guerrier & sa fille,
Il dit: „j'embrasse mes enfans;
Et voila ma famille! "

Le bon vieillard, hâtant son pas,
Droit au temple, tous deux les mène. . .
Albouin, d'aise ne se sent pas;
Emma semble marcher sans peine,
Lors, le peuple répète, en chœur:
„Au sage *Conrad*, longue vie!
Aux deux époux, joie & bonheur!
Et gloire à la patrie! "

La royauté, apologue Oriental.

Un *Bramine* de *Parma*, sortant un matin de sa maison, & voyant à sa porte un petit panier d'osier, dans lequel étoit un enfant mâle, nouvellement né; touché de compassion l'emporta chez lui, l'éléva avec soin, & goûta le plaisir de voir, quand cet enfant fut arrivé à l'âge viril, que ses qualités personnelles le faisoient aimer & respecter de tous les habitans de *Parma*. Telle fut enfin l'estime qu'ils avoient conçus pour lui que sur l'abdication de leur souverain, & le royaume étant électif, des *Parmains* lui offrirent la couronne, qu'il accepta.

Un jour qu'il siégoit dans son palais, qu'il écoutoit & rendoit justice à ses nouveaux sujets,

il remarque un vieillard, dont les yeux humides de pleurs sembloient attachés sur lui avec une joie & une tendresse singulières.

Au même instant, un homme vêtu d'un costume bizarre, entra dans la salle; & le vieillard ne l'eût pas plutôt apperçu, que courant à lui avec fureur, & le saisissant à travers le corps, il le traîne jusqu'au pied du trône — „Sire? (s'écria-t-il,) en s'adressant au souverain, je vous demande justice contre ce vieil & malheureux Astrologue? Ce n'est qu'un instant avant son arrivée, qu'au signe noir que vous avez sur le front, j'ai reconnu en vous mon fils!.. Oserai-je ajouter, que j'ai été assez stupidement barbare pour vous abandonner dès votre enfance?.. Mais vous voyez l'infâme imposteur qui seul a causé mon crime!.. Ce scélérat, auquel j'avois, ainsi que bien d'autres, accordé ma confiance, s'avisa de consulter les astres, pour y voir, disoit-il, quel seroit le sort de mon fils nouveau né; & finit par me dire avant, que ton fils ait atteint sa quarantième année, tu le verras le plus malheureux des habitans de ce royaume!.. Cette cruelle prédiction, que j'eus la foiblesse de regarder comme un décret immuable du destin, me rendit tout-à-coup insensible à la voix de la nature; je crus même faire une action louable, en dédaignant de prendre soin d'une vie

qui devoit être en butte à cet excès d'infortune; & me déterminai, en conséquence, à vous exposer pendant la nuit à la porte d'un *Bramine*... C'est pourtant vous, Sire, qui êtes cet enfant que ce vil imposteur disoit être le plus infortuné des *Pananins!* C'est vous enfin que je retrouve aujourd'hui mon Souverain & aussi respecté que chéri!... C'est donc à vous, Sire, de punir un si coupable imposteur? Et pour rendre plus complette encore la grace que j'ose attendre de vous, daignez, je vous en conjure, m'accorder le pardon d'un crime, dont la crainte de voir sa prédiction accomplie, à pû seule me rendre coupable?"

La confusion de l'astrologue, l'excès d'émotion du vieillard, le chagrin & la joie dont il paroissoit à la fois pénétré, tout enfin concourant à confirmer la vérité de son récit; le roi se précipitant dans ses bras: „partagez, ô mon père! s'écria-t-il, partagez avec les dieux, & mon peuple, tout mon amour & mon respect? Mais... vous n'exigerez pas que je punisse l'astrologue: car, quelque inconsidérée que doive vous paroitre sa prédiction, elle n'est pourtant en effet que trop vraiment accomplie!.. Hélas, mon père! Quel immense intervalle sépare la royauté du bonheur si cher à l'homme, & souvent si vainement recherché! Mon humble ber-

ceau m'a en vain éloigné du trône où vous me voyez aujourd'hui. Les plaisirs y sont aussi rapides & aussi courts que tumultueux; les chagrins qu'un roi se voit forcé de dévorer dans le silence, sont toujours renaissans; & dans la foule qui s'empresse d'entourer le malheureux monarque, il trouve mille adulateurs, & presque jamais un ami!.. Ceci pourtant, mon père, n'est qu'une foible esquisse de l'état déplorable auquel je me vois attaché; c'est peu d'avoir à sacrifier à mes devoirs, les plaisirs les plus innocens, de réprimer soigneusement mes passions; il faut encore, au risque de me faire haïr, que je m'attache à réprimer celles d'un peuple entier: mon bonheur enfin seroit un miracle, mais que probablement les dieux ne feront point en ma faveur.. Non, mes amis! s'écria ce digne Souverain, en s'adressant à la multitude qui l'environnoit; non, je ne puis espérer d'être ce qu'on appelle heureux, qu'au moment où je vous croirai digne de l'être; c'est-à-dire, aussi vertueux que je le desire.

10.

Le 4me No. du vieux Cordelier, qui a fait guillotiner Camille Desmoulins.

Quelques personnes ont improuvé mon numéro 3, où je me suis plu, disent-elles à faire des rapprochemens qui tendent à jeter de la défaveur sur la révolution & les patriotes. (elles devroient dire que sur les excés de la révolution, & les patriotes d'industrie.) Elles croient le numéro réfuté, & tout le monde justifié par ce seul mot: *On sait bien que l'état présent n'est pas celui de la liberté; mais patience, vous serez libres un jour.*

Ceux-là pensent apparemment que la liberté, comme l'enfance, a besoin de passer par les cris & les pleurs, pour arriver à l'âge mûr. Il est au contraire de la nature de la liberté, que,

pour en jouir, il ſuffit de la déſirer. Un peuple eſt libre du moment qu'il veut l'être; (on ſe rappelle que c'eſt un mot de Lafayette): „Il rentre dans la plénitude de tous ſes droits, dès le 14 juillet: la liberté n'a ni vieilleſſe, ni enfance. Elle n'a qu'un âge, celui de la force & de la vigueur. Autrement ceux qui ſe font tuer pour la république, ſeroient donc auſſi ſtupides que ces fanatiques de la Vendée, qui ſe font tuer pour des délices de paradis dont ils ne jouiront point. Quand nous aurons péri dans le combat, reſſusciterons-nous auſſi dans trois jours, comme le croient ces payſans ſtupides? Non, cette liberté que j'adore n'eſt point le dieu inconnu. Nous combattons pour défendre des biens dont elle met ſur le champ en poſſeſſion ceux qui l'invoquent. Ces biens ſont la déclaration des droits, la douceur des maximes républicains, la fraternité, la ſainte égalité, l'inviolabité des principes. Voilà les traces des pas de la déeſſe; voilà à quels traits je diſtingue les peuples au milieu de qui elle habite.

Et à quel autre ſigne veut-on, que je reconnoiſſe cette liberté divine? Cette liberté, ne ſeroit-ce qu'un vain nom? n'eſt-ce qu'une actrice de l'opéra, la Candeille ou la Maillard, promenées avec un bonnet rouge, ou bien cette ſtatue de 46 pieds de haut que propoſe David?

Si par la liberté, vous n'entendez pas, comme moi, les principes, mais seulement un morceau de pierre, il n'y eut jamais idolâtrie plus stupide, & si coûteuse que la nôtre.

O! mes chers concitoyens, serions-nous donc avilis à ce point, que de nous prosterner devant de telles divinités? Non, la liberté, cette liberté descendue du ciel, ce n'est point une nymphe de l'opéra, ce n'est point un bonnent rouge, une chemise sale ou des haillons. La liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la justice, c'est la déclaration des droits, c'est votre sublime constitution! Voulez-vous que je la reconnoisse, que je tombe à ses pieds, que je verse tout mon sang pour elle? ouvrez les prisons *) à ces deux cents mille ci-

*) Que messieurs, les modérés ne se fassent pas une autorité de ce passage; qu'ils n'isolent pas cette ligne du reste du numéro quarto; car c'est de l'ensemble que se compose mon opinion. Je ne veux point, *pygmée*, avoir une querelle avec le *géant*, & je déclare que mon sentiment n'est pas qu'on ouvre les deux battans des maisons de suspicion, mais seulement un guichet, & que les quatre ou six examinateurs décrétés par la convention, décadi 30 frimaire, interrogent les suspects un à un, & leur rendent la liberté, si leur élargissement ne met point la république en péril.

toyens que vous appelez suspects; car, dans la déclaration des droits, il n'y a point de maisons de suspicion; il n'y a que des maisons d'arrêt. Le soupçon n'a point de prisons, mais l'accusateur public; il n'y a point de gens suspects; il n'y a que des prévenus de délits fixés par la loi. Et ne croyez pas que cette mesure seroit funeste à la république. Ce seroit la mesure la plus révolutionnaire que vous eussiez jamais prise. Vous voulez exterminer tous vos ennemis par la guillotine. Mais y eût-il jamais plus grande folie? Pouvez-vous en faire périr un seul à l'échafaud, sans vous faire dix ennemis de sa famille ou de ses amis? Croyez-vous que ce soit ces femmes, ces vieillards, ces cacochymes, ces égoistes, ces traînards de la révolution, que vous enfermez, qui sont dangereux? De vos ennemis, il n'est resté parmi vous que les lâches & les malades. Les braves & les forts ont émigré. Ils ont péri à Lyon ou dans la Vendée; tout le reste ne mérite pas votre colére. Cette multitude de feuillans, de rentiers, de boutiquiers, que vous incarcérez, dans le duel entre la monarchie & la république, n'a ressemblé qu'à ce peuple de Rome, dont Tacite peint ainsi l'indifférence, dans le combat entre Vitellius & Vespasien.

„Tant que dura l'action, les Romains s'assembloient, comme des spectateurs curieux au-

tour des combattans; & comme à un spectacle, ils favorisoient tantôt ceux-ci, & tantôt ceux-là, par des battemens de mains & des acclamations, se déclarant toujours pour les vainqueurs; & lorsqu'un des deux partis venoit à lâcher pied, voulant qu'on tirât des maisons, & qu'on livrât à l'ennemi ceux qui s'y sauvoient. D'un côté, l'on voyoit des morts & des blessés, de l'autre des comédies & des restaurateurs remplis de monde." N'est-ce pas l'image, de nos modérés, de nos chapelains, de nos signataires de la fameuse pétition des 8 mille & des 20 mille, & de cette multitude immobile entre les Jacobins & Coblentz, selon le succès, criant: Vive Lafayette & son cheval blanc! ou portant en triomphe le buste de Marat, & le nichant dévotement à la place de la Notre-Dame du coin, & entre les deux chandelles? On voit que les bourgeois de Paris, l'an 2. de la république, ne ressemblent pas mal encore à ceux de Rome, du temps de Vitellius, comme ceux de Rome ressembloient à ceux d'Athénes, du temps de Platon, dont ce philosophe disoit, dans sa république imaginaire, qu'il n'avoit rien prescrit pour eux; cette classe étant faite pour suivre aveuglément l'impulsion du gouvernement & des plus forts. On se battoit au Carrousel & au champ de Mars, & le Palais-Royal étaloit ses bergères & son Arcadie. A côté du

tranchant de la guillotine ſous lequel tomboient les têtes couronnées; & ſur la même temps, on guillotinoit auſſi polichinelle, qui partageoit l'attention. Ce n'étoit pas l'amour de la république qui attiroit tous les jours tant de monde ſur la place de la révolution, mais la curioſité, & la piéce nouvelle, & qui ne pouvoit avoir qu'une ſeule repréſentation. Je ſuis ſûr que la plupart des habitués de ce ſpectacle ſe moquoient, au fond de l'ame, des abonnés de l'opéra & de la tragédie, qui ne voyoient qu'un poignard de carton, & des comédiens qui faiſoient le mort. Telle étoit, dit Tacite, l'inſenſibilité de la ville de Rome, ſa ſécurité dénaturée & ſon indifférence parfaite pour tous les partis. Mais Veſpaſien, ne fit point embaſtiller toute cette multitude.

De même croyez moi, dignes repréſentans, aujourd'hui que la convention vient de rejeter ſur les intrigans, les patriote *tarés* & les ultra-révolutionnaires en mouſtaches & en bonnet rouge, l'immenſe poids de terreur qui peſoit ſur elle; aujourd'hui qu'elle a repris, ſur ſon pied d'eſtal, l'attitude qui lui convenoit, dans la religion du peuple; & que le comité de ſalut public veut un gouvernement proviſoire, reſpecté & aſſez fort pour contenir également les modérés & les exagérés, laiſſons auſſi végéter au coin

de leur feu, au moins ces paisibles cafaniers, qui n'étoient pas républicains sous Louis XV et même sous Louis XVI & les Etats-Généraux, mais qui, dès le 14 juillet, & au premier coup de fusil, ont jeté leurs armes & l'écusson des lys, & ont demandé en grâce à la nation de leur laisser faire leurs quatre repas par jour. Laissez-les, comme Vespasien, suivre aujourd'hui le char du triomphateur, en s'égosillant à crier: Vive la république!

Que de bénédictions s'élevroient alors de toutes parts! Je pense bien différemment de ceux qui vous disent qu'il faut laisser la terreur à l'ordre du jour. Je suis certain au contraire que la liberté seroit consolidée, & l'Europe vaincue, si vous aviez un comité de clémence. C'est ce comité qui finiroit la révolution; car la clémence est aussi une mesure révolutionnaire, & la plus efficace de toutes, quand elle est distribuée avec sagesse. Que les imbécilles & les fripons m'appellent modéré, s'ils le veulent. Je ne rougis point de n'être pas plus enragé que M. Brutus qui écrivoit: *Vous feriez mieux, mon cher Cicéron, de mettre de la vigueur à couper court aux guerres civiles, qu'à exercer de la colère, & pour suivre vos ressentimens contre des vaincus* *) On

*) *Acrius prohibenta civilia bella quam in superatos iracundia exercenda.*

fait que Thrasibule, après s'être emparé d'Athènes, à la tête des bannis, & avoir condamné à mort ceux des trente tyrans qui n'avoient point péri les armes à la main, usa d'une indulgence extrême à l'égard du reste des citoyens, & même fit proclamer une amnestie générale. Dira-t-on que Thrasibule & Brutus étoient des feuillans, des brissotins; je consens à passer pour modéré, comme ces grands hommes. La politique leur avoit appris la maxime que Machiavel a professée depuis, que, *lorsque tant de monde a trempé dans une conjuration, on l'étouffe plus sûrement, en feignant de l'ignorer, qu'en cherchant tous les complices.* C'est cette politique, autant que sa bonté, son humanité, qui inspira à Antonin ces belles paroles aux magistrats, qui le pressoient de poursuivre & de punir tous les citoyens qui avoient eu part à la conjuration d'Attilius: *Je ne suis pas bien aise qu'on voie qu'il y a tant de personnes qui ne m'aiment pas.*

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici le passage que *l'anti-fédéraliste* a cité de Montesquieu, & qui est si bien à l'ordre du jour. On verra que le génie de César ne travailloit pas mieux que la sottise de nos *ultra-révolutionnaires* à faire détester la république, & à frayer le chemin à la monarchie.

„Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient conspiré à mettre le désor-

dre dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille; & comme *les bons législateurs* cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci cherchoient à les rendre pires. Ces premiers hommes de la république *cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires; en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain.* Mais lorsqu'Auguste fut devenu le maître, il travailla à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

C'est alors qu'Octave sut rejeter habilement sur Antoine & Lépide l'odieux des proscriptions passées; & comme sur-tout la clémence présente appartenoit à lui seul, ce fut cette clémence, dont il avoit appris l'artifice de Jules César, qui opéra la révolution, & décida, bien plus que Pharsale & Actium, de l'asservissement de l'univers pour 18 siècles. On étoit las de voir couler le sang dans le Forum & autour de la tribune aux harangues, depuis les Gracques.

Tant d'exemples prouvent ce que je disois tout à l'heure: que la clémence, distribuée avec sagesse, est la mesure la plus révolutionnaire, la plus efficace; au lieu que la terreur n'est que le *Mentor d'un jour*, comme l'appelle si bien Cicéron: *Timor non diuturnus magister officii.* Ceux qui

ont lu l'hiſtoire, ſavent que c'eſt la terreur ſeule du tribunal de *Jeffreys* & de l'armée révolutionnaire que le major Kirch traînoit à ſa ſuite, qui amena la révolution de 1689. Jacques II. appeloit en riant la *campagne de Jeffreys*, cette ſanglante tournée de ſon tribunal ambulant. Il ne prévoyoit pas que ſon détrônement termineroit la fin de cette campagne. Si on conſulte la liſte des morts, on verra que ce chancelier d'Angleterre, qui a laiſſé un nom ſi abominable étoit un petit compagnon en comparaiſon du *général-miniſtre* Ronſin, qu'on peut appeler, d'après ſon affiche *l'Alexandre des bourreaux*. *)

*) On ſait que, dans la Vendée, Ronſin, comme le cardinal de Richelieu, ſe faiſoit appeler *général-miniſtre*. Que ſa fortune militaire ait tourné la tête à ce point à un général inconnu aux ſoldats, qui ne pouvoit devoir les épaulettes étoilées qu'à ſon talent dramatique, & dont ce talent dramatique étoit ſi mince, que pas un de ſes courtiſans n'eût oſé le comparer même à Pradon, ſans s'avouer un flagorneur, la choſe ſe conçoit; la vanité & la bouffiſſure des prétentions étant preſque toujours en raiſon inverſe du mérite. Mais ce qui eſt inexplicable, c'eſt que celui qui, dans une affiche, dit, qu'à Lyon (dont la population eſt de 140 mille ames) 1500 ſeulement ne ſont pas complices de la rébellion et eſpère *qu'avant la fin de frimaire, tous les complices*, & partant 138500 perſonnes

Citoyens collégues, il semble qu'un montagnard n'auroit point à rougir de proposer les mêmes

auront péri, & que le Rhône aura roulé leurs cadavres ensanglantés jusqu'à Toulon, sans doute afin d'animer les Toulonnois à se battre en désespérés, & à se faire tuer, jusqu'au dernier, sur des monceaux de nos volontaires, plutôt que d'ouvrir leurs portes à un Ronsin: ce qui est inconcevable, dis-je, c'est que cet exterminateur soit un Darnaud en moustaches; qui faisoit des pièces sentimentales, & qui avoit pris Louis XII & même Lafayette pour son héros. Voilà ce qu'on ne pourroit pas croire, si on ne savoit pas qu'Alexandre de Phères, un des *tapeurs* de l'antiquité qui ait le plus fait pendre & brûler de gens, sanglottoit à la représentation d'Iphigénie, & que les deux plus grands septembriseurs de l'hist. mod., Henri VIII & Charles IX ont été deux faiseurs de livres. Avant de condamner le courageux Bourdon de l'Oise, qui a osé le premier dénoncer Georges Bouchotte, je demande que les Jacobins se fassent lire la lettre que Phelippeaux a distribuée à la convention, & celui-là ne pourra être qu'un patriote d'industrie, un patriote d'argent, un patriote contre révolutionnaire, à qui cette lecture ne fera pas dresser les cheveux à la tête. Voici un des portraits que Phelippeaux a burinés.

Qu'a fait Ronsin, s'écrie-t-il, *pour être général de l'armée révolutionnaire? Beaucoup volé, beaucoup men-*

mêmes moyens de salut public, que Brutus & Thrasibule, sur-tout si on considère qu'Athénes se préserva de la guerre civile, pour avoir suivi le conseil de Thrasibule, & que Rome perdit sa liberté, pour avoir rejeté celui de Brutus. Cependant je me garde bien de vous présenter une semblable mesure. Arrière la motion d'une amnistie. Une indulgence aveugle & générale seroit contre-révolutionnaire. Du moins elle seroit du plus grand danger, & d'une impolitique évidente, non par la raison qu'en donne Machiavel, parce que „le prince doit verser sur les peuples le mal tout à la fois, & le bien goutte", mais parce qu'un si grand mouvement imprimé à la machine du gouvernement, en sens contraire à sa première impulsion, pourroit en briser les ressorts. Mais autant il y auroit de danger & d'impolitique à ouvrir la maison de suspicion aux détenus, autant l'établissement d'un *comité de clémence* me paroît une idée

---

ti. Sa seule expédition est celle du 18 septembre, où il fit accabler 45 mille patriotes par trois mille brigands; cette journée fatale de Coron où après avoir disposé notre artillerie dans une gorge, à la tête d'une colonne de six lieues de flanc, il se tint caché dans un étable, comme un lâche coquin, à deux lieues du champ de bataille, où nos infortunés camarades étoient foudroyées par leurs propres canons.

grande, & digne du peuple français, effaçant de sa mémoire bien des fautes, puisqu'il en a effacé le tems même ou elles furent commises, & qu'il a créé une nouvelle ére, de laquelle seule il date sa naisance & ses souvenirs. A ce mot de comité de clémence, quel patriote ne sent pas ses entrailles émues! car le patriotisme est la plénitude de toutes les vertus, & ne peut pas conséquemment exister-là, où il n'y a ni humanité, ni philantropie; mais une ame arride & desséchée par l'égoisme. O! mon cher Robespierre, c'est à toi que j'adresse ici la parole; car j'ai vu le moment où Pitt n'avoit plus que toi à vaincre, où sans toi, le navire Argo périssoit, la république entroit dans le chaos, & la société des Jacobins & la montagne devenoit une tour de Babel. O! mon vieux camarade de collége, toi dont la postérité rélira les discours éloquens, souviens-toi de ces leçons de l'histoire & de la philosophie: que l'amour est plus fort, plus durable que la crainte; que l'admiration & la religion naquirent des bienfaits; que les actes de clémence sont l'échelle du mensonge, comme nous disoit Tertulien, par lesquelles les membres des comités de salut public se sont élevés jusqu'au ciel, & qu'on n'y monta jamais sur des marches ensanglantées. Déjà tu viens de t'approcher beaucoup de cette idée, dans la mesure que tu as fait décréter aujoud'hui, dans la séan-

ce du décadi 30 frimaire. Il est vrai que c'est plutôt *un comité de justice* qui a été proposé. Cependant, pourquoi la clémence seroit-elle devenue un crime dans la république? Prétendons nous être plus libres que les Athéniens, le peuple le plus démocrate qui ait jamais existé, & qui avoit élevé cet *autel à la miséricorde*, devant lequel le philosophe Demonax, plus de mille ans après, faisoit encore prosterner les tyrans. Je crois avoir bien avancé la démonstration que la saine politique commande une semblable institution. Et notre grand professeur Machiavel, que je ne me lasse point de citer, regarde cet établissement comme le plus important, & de première nécessité pour tout gouvernement, le souverain devant plutôt abandonner les fonctions de comité de sûreté générale, que celles de comité de secours. *C'est à lui seul sur-tout*, recommande-t-il, *que le dépositaire de la souveraineté doit réserver la distribution des grâces, & tout ce qui concilie la faveur, laissant aux magistrats la disposition des peines, & tout ce qui est sujet aux ressentimens.*

Depuis que j'ai commencé mon cours de politique, dans le Vieux Cordelier, un si grand nombre de mes collégues m'a encouragé par des abonnemens, & m'a fait l'honneur d'assister à mes leçons, que me trouvant au milieu de tant

de députés, je me suis cru cette fois à la tribune même du peuple français. Fort des exemples de l'histoire, & des autorités de Thrasibule, Brutus & Machiavel, j'ai transporté au journaliste la liberté d'opinion qui appartient au représentant du peuple à la convention. J'ai exprimé par écrit, mes sentimens sur le meilleur mode de révolutionner, & ce la que foiblesse de mon organe & mon peu de moyens oratoires ne me permet pas de développer si bien. Si ce mot de jubilé, que j'ai risqué pour ne pas être plus impitoiable que Moïse, qui cependant étoit un fier exterminateur, & une machine infernale du calibre de Ronsin; si, dis-je, mon comité de clémence paroit à quelques-uns de mes collègues mal sonnant, & sentant le modérantisme; à ceux qui me reprocheront d'être modéré dans ce numéro 4, je puis répondre, par le temps qui court, comme faisoit Marat, quand, dans un temps bien différent, nous lui reprochions d'avoir été exagéré dans sa feuille: *Vous n'y entendez rien; eh mon dieu! laissez-moi dire, on n'en rabattra que trop.*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

II.

Poéſies.

Stances à Thaïs; par M. Regnault de Chaource.

Oui, je t'aime, Thaïs, je t'aime à la folie!
Plaire à tes yeux eſt mon unique objet.
Près de toi tu le ſais, je tiens tant à la vie!
Et te quitté-je, hélas! à mon ame aſſoupie
Il ne reſte qu'ennui, que chagrin, que regret.
Le bandeau de la modeſtie
Sur le front de Vénus fait un ſi bel effet!
Oui, je t'aime, Thaïs, je t'aime à la folie!

Je te trouve toujours jolie,
Soit que dans un beau jour ſous un ſimple corſet,
Tu te rendes dans la prairie,
Pour y cueillir le lys, & la roſe, & l'œillet,
Dont ta main compoſe un bouquet
Qui doit orner le ſein d'une mere chérie;
Soit qu'en robe de lin, à l'ombre d'un boſquet,

Quand tu danses la ronde au son du flageolet,
Tu sembles Terpsicore à mon ame ravie:
Je te trouve toujours jolie.

Ah! puissé-je régner sur ton sensible cœur!
O toi, divinité de ma chère patrie,
O ma belle, ô ma tendre amie,
Ce sera bien pour moi le comble du bonheur!
A ton autel, Thaïs, j'ai suspendu ma lyre:
Je veux vivre toujouts soumis à ton empire:
Ah! puissé-je régner sur ton sensible cœur!

Portrait énigmatique de l'Amour; par M. de la Dixmerie.

Je suis bien fort & ne suis pas bien grand.
Pour me fixer, quelquefois on m'encage;
Mais, encagé, j'en deviens plus volage
Et plus libre qu'auparavant.
Je suis doux & cruel, je suis fou, je suis sage;
J'aime à donner, j'aime à faire un larcin;
J'excite la tempête & je calme l'orage,
J'ai fait plus d'un héros & plus d'un Capucin;
Changé-je de climat? je change de méthode;
Souvent maudit, mais toujours à la mode,
Couvert d'un chapeau, d'un turban,
Timide esclave, impérieux tyran,
Tout est contraste dans mon être.
Je chéris le mystère, & parle sans détour,
Je naquis immortel & je meurs chaque jour....
J'en ai trop dit, je me trahis peut-être;

Mais achevons ce portrait ingénu:
Malheur à toi, si tu dois me connaître!
Malheur à toi, si tu ne m'as connu!

---

*Madrigal a Mad. D**, qui prétend que Clarice & Paméla n'ont jamais existé; par M. Pons de Verdun.*

Clarice & *Paméla* n'existèrent jamais!
Mon Dieu! quelle erreur est la vôtre!
Vous ne concevez pas deux êtres si parfaits;
Je le passerais à toute autre.
Mais vous, qui d'une femme accomplie en tout point,
Vous offrez le rare modèle,
Vous, en qui tant d'esprit à tant d'attraits est joint,
Vous enfin dont l'ame est si belle.
Pensez-y bien, jeune D**,
Et croyez désormais leurs portraits véritables;
Ou craignez qu'on ne mette un jour
Votre existence au rang des fables.

Hymne chantée au point du jour, à la fenêtre de ma maîtresse; par M. le Chevalier de Rivarol.

Adorable Eugénie, écoute l'aloulette
Qui vole & chante au haut des cieux;
A ses gazouillemens l'amoureuse fauvette
Mêle ses chants mélodieux.

Des calices des fleurs une vapeur s'élève
Qui parfume les airs,
Et l'aube qui se lève
Lave ses pieds dorés dans le cristal des mers.
Tout renaît au matin dans ce vaste univers.
Le lys au teint d'argent, la douce primevère,
Et la rose, l'orgueil des champs,
Epanouis sur leur tige légere,
Se balancent au gré des zéphirs caressans.
Les oiseaux amoureux ont repris leurs accens;
Et déjà l'active bergere
A conduit son troupeau dans les prés verdissans.
Réveille-toi, mon aimable maîtresse,
Ouvres les yeux au deux éclat du jour.
Ecoute avec plaisir les chants que je t'adresse,
Ils me sont dictés par l'amour.

I.

MANUSCRITS.

VERS
SUR MADAME ELISABETH
SOEUR DE LOUIS XVI.

Jamais la calomnie & son souffle empesté
Ne put de sa vertu ternir la pureté.
D'un peuple furieux elle brava la rage,
Et dans tous ses perils sa douce piété
Au dessus de son sexe éleva son courage.
D'un frere infortuné partageant les malheurs
C'est pour lui qu'elle but la coupe des douleurs.

Aux derniers rejettons d'une auguſte famille
Elle ſervit de mere, elle eſſuya leurs pleurs.
Qu'aux murs du Pantheon le nom de *Marat* brille;
Celui *d'Eliſabeth* vivra dans tous les coeurs.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

12.

Voyage de M. Thièry à Guaxaca, en Méxique.

J'avois réſolu d'aller à Guaxaca, depuis que j'avois ſu que c'étoit la province où l'on cultivoit le plus la cochenille; mais Guaxaca eſt à ſoixante-dix lieues de la Vera-Crux, & l'on ne peut y arriver qu'en eſcaladant de hautes montagnes, en traverſant des fleuves dangereux, & enfin par des chemins toujours très-mauvais: je ne l'ignorois pas, mais je me ſentis aſſez de courage pour ſurmonter tous ces obſtacles.

Je partis ſuivant mon uſage à pied, mais je me vis ſouvent obligé de prendre des guides & des chevaux.

A peine fus-je hors de la ville, qu'au lieu de prendre la route de Madelline je pris un chemin tout oppoſé.

Il me fallut d'abord traverser une plaine immense de sable sans rencontrer une seule habitation.

J'étois parti d'Orissava bien satisfait de m'être fait une créature d'un homme dont je pouvois avoir tout à craindre à mon retour, je marchois gaiement, & je hâtois mes pas pour tâcher de gagner la montagne & même de la franchir s'il étoit possible, pour jouir du beau spectacle que je me promettois à son sommet; mais lorsque j'eus fait environ quatre lieues, je me trouvai fatigué & je sentis le besoin de prendre quelque nourriture.

Je me déterminai à entrer dans une case d'Indiens qui étoit sur mon chemin, j'y fus bien reçu, & on me donna du pain & des œufs; ce qui est à-peu-près tout ce qu'on peut attendre de cette misérable classe d'hommes; mais ce qui me frappa & m'enchanta davantage, ce fut la parfaite beauté de l'indienne maitresse de la case; je lui cherchai en vain des défauts, quoique demi nue, n'ayant qu'une jupe de mousseline falbalatée & garnie d'un cordonnet couleur de rose, & une chemise qui laissoit ses épaules à découvert, sa taille me parut égale en régularité aux traits de son visage; je lui dis qu'elle étoit belle, cela parut lui faire plaisir, & deux

vieilles, l'une sa mère & l'autre sa tante, en rirent de bon cœur; je lui fis plusieurs questions, & j'appris qu'elle étoit mariée & qu'elle avoit des enfans; ces circonstances ne firent que m'intéresser davantage, & ses beautés avoient porté le trouble dans mes sens: j'osai faire luire à ses yeux de l'or; mais revenant bientôt à moi-même: malheureux, me dis-je, que prétends-tu? Est-ce là le but de tes travaux? dans un pays étranger, sans amis, sans soutien, environné de mille dangers renaissants, tu es perdu si tu cèdes aux attraits de la volupté! Oh l'insensé! Après ces réflexions, je sortis sans dire un seul mot, sans regarder derrière moi, & je me traînai sur le grand chemin en soupirant: à une demi-lieue de-là je me trouvai beaucoup mieux, mille idées diverses vinrent me consoler & me réjouir; j'éprouvai enfin ce que dit la Bruyere, que rien ne rafraichit tant le sang que d'éviter de faire une sottise.

Malgré les mauvais chemins je fis encore une lieue & demie, & je me trouvai alors vis-à-vis d'Aquulsingo, où l'on faisoit la dédicace d'un clocher; je ne voulus point m'y arrêter, je n'aurois pu descendre qu'à la *Casa-Réale*, & l'on m'avoit tant fait de peur de cette espèce de gite, que je n'osois en essayer.

Je dois dire que la Casa-Réale est dans chaque village l'endroit où siège l'alcalde, & où se

rend la justice; passé le temps de cette auguste destination, la Casa-Réale n'est qu'un misérable *caravanséra* ou angard, sous lequel tous les voyageurs ont droit de prendre le couvert *gratis*: on y trouve ordinairement pour tous meubles deux ou trois lits faits d'une claie de bamboux, une table, un banc & un hemisphère de *crescentia* ou cujete qui sert de seau, de pot-à-l'eau & de gobelet; un Indien du village est préposé pour veiller à la garde de ces meubles précieux & pour servir les voyageurs, en leur apportant (pour de l'argent) ce qui se trouve à manger dans le village; ce gardien se nomme *Casero*, & tout son art en fait de cuisine est de savoir faire durcir des œufs & brûler un poulet.

Je passai outre & rencontrai encore sur le grand chemin cinquante cases d'Indiens: irrésolu si je m'y arrêterois, ou si j'entamerois la montagne au risque d'être pris par la pluie; enfin la fatigue, la peur de m'égarer, la crainte non moins vive d'être mouillé me décidèrent, quoiqu'il fût encore grand jour, à entrer dans la dernière case d'Indiens que je vis sur la route; elle étoit faite comme celle des charbonniers dans nos forêts, & l'on ne pouvoit s'y tenir debout.

J'y trouvai une indienne & une petite fille qui faisoient des tordillas de toutes leurs forces;

elles me reçurent sans façon, mais pourtant avec respect; elles n'entendoient pas un mot de castillan, ni moi de mexicain, de sorte qu'il fallut faire la conversation par signes; la mère me présenta donc une *tordilla*, je la pris & la mangeai sans appétit, & lui donnai une réale: j'offris à la petite un paquet d'épingles qui fut accepté & trouvé fort curieux; à l'instant nouvelle tordilla, avec un œuf & du chillé étendu dessus; ce dernier mets me fit plaisir, & je rispostai par une autre réale, je vis qu'on alloit redoubler, mais je fis signe de halte.

Les tordillas sont des galettes de mahys dont les Indiens font leur principale nourriture.

Pour le chillé, c'est une sauce mexicaine composée de piments & de taumates, ou *licopersicon*, broyés ensemble avec du sel & de l'eau, c'est la sauce ordinaire pour le pain, la viande & le poisson, & le plus fin ragoût de ces bonnes gens: ceux qui sont aisés en ont toujours pour manger les tordillas, qui sans cela seroient très-insipides; l'Indien à défaut de taumates connoissant sans doute l'affinité du *solanum* & du phisale, au défaut du premier se sert de l'alkekenge, comme je l'ai remarqué dans toute ma route, ce qui me mit sur mes gardes dans la suite.

La nuit étant tombée, le père de famille arriva avec cinq enfans dont le plus âgé avoit quinze ans, trois autres dont l'un à la mamelle étoient restés à la case; somme totale, huit enfans; le père, la mère & moi nous étions tous autour d'un petit foyer de copeaux dans une chaumière de quinze pieds quarrés; ce pauvre Indien harrassé de travail, demi mort de faim me présenta un air doux, la phisionomie d'un bon homme; il me témoigna quelques respects, mais affamé d'amour il couvroit ses enfans de baisers, & ses regards pleins de tendresse pour sa femme ne se détournoient vers moi que par pure considération; il savoit quelques mots d'espagnol, mais nous ne parlâmes que peu; un profond silence règna pendant le repas de tordillas & de chillé que l'on servit; c'étoit le silence du plaisir qu'interrompoient quelquefois les accens d'un langage bref & doux, & des sons semblables aux cris touchans de nos bonvreuils; c'est ainsi que la joie, la tendresse & le repos attendoient le bon Indien pour le dédommager des fatigues du jour; il ne gagnoit que deux réales par jour, je lui en donnai deux autres, mais il me parut peu sensible au gain.

J'allai me coucher, le cœur ému de cette scène que je comparois avec celle de mon diner, & je disois: voilà donc les cœurs que l'on

perce de mille poignards quand on séduit leurs femmes, seule consolation de leurs peines! Voilà à quelles ames on enseigne le crime, la douleur & le désespoir quand on les corrompt!

A ces réflexions mille insectes se joignirent pour m'ôter le sommeil: on m'avoit étendu deux mauvaises peaux de mouton sur la terre, mais il faisoit froid & je n'avois rien pour me couvrir, la pluie même pénétroit dans la case. Voyant donc à deux heures du matin que je ne pouvois dormir, je me lève & je quitte ces bonnes gens sans leur rien dire, mais pénétré de tout ce que j'avois vu chez eux.

J'avois remarqué la veille près de leur case une salle de bain assez curieuse; qu'on se figure une maisonnette de huit pieds de long sur six de large, ses murs ont deux pieds de haut, le toit qui est de la forme des nôtres, revêtu de tuiles à canal couvre une voûte en brique semblable à celle d'un four, le dedans de la maisonnette est aussi pavé de briques; on la construit près d'une fontaine ou d'un ruisseau, & au-dessous de son niveau, on met le feu dans cette salle, & on la chauffe comme un four; l'on en retire ensuite le feu & on y introduit l'eau: au bout de quelques minutes on y fait entrer les malades par les pieds, ils ne respirent que par la por-

te qui a à-peu-près un pied & demi en quarré; ce doit être un remède pour les maux extrêmes, car on n'en prodigue pas l'usage suivant ce que j'ai pu saisir des gestes & demi-mots de l'Indien: j'ai rencontré plusieurs de ces étuves singulières le long de ma route.

J'ai dit qu'en quittant la plaine on suit une gorge qui commence à la Punta; cette gorge est bornée au sud-ouest d'Aquulsingo, & subitement par un appendice du volcan d'Orissava qui forme un noyau, ou tenon, qui unit la charpente des deux chaînes de montagnes, qui forment la gorge dans laquelle sont situées *Villa-Cordova & Orissava:* c'étoit ce noyau qu'il falloit franchir pour entrer dans Theguacan, je l'avois attentivement considéré la veille, & j'en avois vu le chemin tracé sur le revers. Quelque haute & rapide que soit cette montagne, ce chemin, qui est très-bien dressé & pavé même dans quelques endroits, seroit bien moins pénible si l'on avoit soin de réparer les dégradations causées par les sources qui se précipitent du haut des rochers en mille cascades tout-à-fait curieuses, & par les torrens qui entraînent tout pendant les grandes pluies.

J'étois dans cette route à deux heures du matin; l'air étoit très-humide à cause de la nuit &

du brouillard épais qui couvroit la montagne; j'avois si grand froid que je ne pouvois rassembler mes doigts: je montai rapidement, & au point du jour je me trouvai sur la crête de la montagne; j'y vis beaucoup de chênes semblables à ceux de la plaine, des *juniperus sabina*, & des arbustes que je pris pour des mirthes, tant que dura l'obscurité; je me réjouissois de la voir dissipée pour considérer le volcan à mon aise, & contempler à vue d'oiseau la gorge que je venois de quitter & la plaine où j'allois entrer; mais le brouillard qui se maintint tout le jour me frustra de cette satisfaction.

Je rencontrai deux coquetiers, & plus loin deux caravannes de mulets qui paissoient autour de leurs campemens.

A peine étois-je monté qu'il fallut descendre, car la crête n'a pas dix toises de large: je descendis donc lestement & avec une vraie satisfaction, il me sembloit que je n'avois plus rien à redouter, & que je venois de mettre un espace de mille lieues entre moi & ceux que la peur me représentoit sans cesse à ma poursuite.

Je me croyois dans un nouveau pays, & en effet, une nature toute nouvelle se présentoit à mes regards enchantés, une superbe décoration

de plantes toutes différentes s'élevoit pour les récréer.

Là étoient des *geranium*, ici une espèce d'*héliotrope* très-curieuse, dont je ne pus trouver des semences: plus loin; des *gui*, des *tradescentia* tout-à fait singuliers; une sorte de *nefliers*, des *yucca* de trente pieds de haut; enfin au bas de la montagne des *maguey*, plante qui devint la dominante.

La gorge que je traversois m'offroit partout un chemin tantôt d'un beau gazon, tantôt d'un sable doux & uni.

A sept heures du matin je découvris un village, dont les cases & maisons séparées à une assez grande distance les unes des autres, me donnèrent une idée de ce que les Espagnols appellent un *Pueblo*, une peuplade, c'étoit *Chapuleo*, partagé en une cure & une sucursale, & qui peut avoir une lieue de long.

On peut regarder ce lieu comme le vignoble du pays, mais quel vignoble!

Peignez-vous une vallée de trois lieues de longueur sur une largeur d'une demi-lieue; les montagnes qui la forment ont quelques cactes, mais

also die numerirt: S. 121, 122
ausgelassen.

mais sont couvertes principalement d'*agave Americana*. Cette plante naturelle en ce lieu y est de plus cultivée & multipliée à l'infini par les Indiens. Ses feuilles, longues de trois ou quatre pieds sur un & demi de large, leur servent de tuiles, & j'ai vu des cases qui en étoient très-artistement couvertes. La plante fournit une boisson délicieuse pour ce peuple, mais dont la vue seule suffit pour me dégoûter: elle est blanchâtre, épaisse, toujours trouble & incapable d'être clarifiée. Voici comme on l'extrait: avant qu'elle pousse son dard, l'indien, après avoir coupé quelques feuilles pour se faire un passage, arrivé au cœur de la plante, le cerne jusqu'à la moëlle, à-peu-près comme un artichaud; il enlève la calotte des feuilles supérieures, enroulées les unes dans les autres, & après avoir creusé dans le tronc de la plante un puits de la capacité de deux ou trois pintes, il recouvre ce puits avec la calotte, & se retire. Pendant le jour & la nuit suivante, la sève de la plante transsude de toutes parts des jeunes feuilles coupées, & s'épanche dans le puits, que l'on a grand soin de vuider le lendemain, & successivement jusqu'à ce que la plante soit épuisée, alors elle périt: on la coupe avec une hache, & l'on plante à sa place les œilletons qu'elle porte ordinairement.

Cette espèce d'aloès a quelquefois quinze pieds de diamètre; elle étend ses feuilles comme des lances de chevaux de frise, mais plus solides. Elle occupe tous les revers des côteaux de Chapuleo, terrain talqueux & pierreux, le bas est semé d'orge & de bled. Le morne du Port-au-Prince a beaucoup de ces aloès.

C'est une des principales cultures de Chapuleo, qui en fournit à dix-huit lieues à la ronde. Il est tel Indien qui a quarante de ces puits, dont je parlois tout-à-l'heure, à vuider chaque jour. J'ignore combien se vend cette liqueur, mais elle est très-recherchée, & j'en ai vu transporter de toutes parts dans des outres.

J'avois fait six grandes lieues sans manger, après la mauvaise nuit que j'avois passée, & le mauvais souper de la veille. Il n'étoit pas étonnant que j'eusse appétit: je demandai au premier Indien que je trouvai où étoit *la tienda* (endroit où l'on mange). Mais ni celui-là, ni plusieurs autres à qui je m'adressai encore, ne m'entendirent: enfin, je pris le parti d'entrer dans une cabane, où je trouvai deux femmes & un jeune homme, je leur fis signe de me donner à manger en leur montrant des coques d'œufs; ils m'en apportèrent six, que je fis cuire à la coque, & je les dévorai avec quatre tordillas;

je me fis ensuite pour boisson une espèce de limonade, & j'aurois pu me contenter de ce dîner; mais voyant que mon fripon d'Indien avoit dans une marmite une poule bien assaisonnée, je lui en demandai sans façon un morceau, il m'en donna une aile, puis l'autre, puis une cuisse. Je mangeai le tout, au grand étonnement de toute l'assemblée, qui doutoit beaucoup que je pusse payer un si bon repas: je tirai quatre réales pour faire cesser leur inquiétude, ils les reçurent avec joie, & vouloient me donner le reste de la poule, mais je le refusai; je refusai également une boisson faite avec du maguey qu'ils appellent *pulché*. La couleur blanchâtre, trouble & fâle de cette liqueur me répugna au point que je ne pus même en goûter. Je reposai ensuite une heure dans cette petite cabane faite comme nos petites tentes, & qui avoit à peine dix pieds de long, mais si propre, si bien rangée qu'on ne peut rien voir qui le soit davantage. Ces bonnes gens étoient la simplicité même, leur langage différent de celui des Indiens d'Aquulsingo est singulier; il semble que ceux qui le parlent ne font que chucheter. Les seuls sons articulés qu'on y distingue sont une foule de *l* mouillés avec des *e* muets. L'Indien, qui savoit quelques mots d'espagnol, me demanda combien il y avoit de-là en Castille, je lui dis *doz mil leguas*, deux mille lieues,

mais il ne me comprit pas: il concevoit bien les nombres dix, vingt & cent, passé cela, ses idées se brouilloient, & il n'y étoit plus. Il admiroit le cordon & la pomme de ma canne, ma montre, ma tabatière, & tout cela avec une innocente curiosité, sans envie & sans désir.

A neuf heures du matin, m'étant senti suffisamment rafraîchi, je quittai mes bonnes gens; un air frais, un ciel couvert, tout me promettoit une route agréable, & me fit prendre la résolution d'aller coucher au-delà de Theguacan.

J'avois fait à peine cent pas que je fus abordé par un Indien qui me demanda où j'allois, je lui répondis que j'allois à *Guaxaca;* alors il m'offrit des chevaux, mais comme il avoit l'air d'un gueux & d'un fou, je négligeai ses discours: il me suivoit obstinément, & m'ayant coupé au bout d'une rue, il me montroit un cheval que tenoit un jeune homme. Sa poursuite me devint suspecte, je le pris pour un voleur, ou tout au moins pour un espion, & je le traitai de si bonne manière, qu'à la fin il m'abandonna. J'ai su depuis que je l'avois soupçonné bien gratuitement, & que ce n'étoit autre chose qu'un *topith*, espèce de gens dont le métier est de chercher des chevaux pour

les voyageurs, & de leur ſervir de guide. Au reſte, je ne fus pas fâché de m'en être débarraſſé, il m'auroit ſans doute conduit à cheval en plein midi à Theguacan, & il y avoit de quoi me faire mourir mille fois de frayeur.

Quand j'eus quitté le *Pueblo*, je vis beaucoup de jolis lapins fort peu ſauvages, des oiſeaux de couleurs charmantes, & l'arbre du Pérou qui donne une ſorte de poivre.

Après avoir fait trois lieues dans de belles vallées, où l'on avoit fait la moiſſon quelques jours auparavant, & où l'on recommençoit à ſemer, je découvris d'une hauteur la plaine de Theguacan. Juſques-là je n'avois marché que dans la gorge qui y conduit: le ſpectacle que j'eus enſuite me frappa ſingulièrement par ſa beauté, mais ce plaiſir fut un peu diminué par la renaiſſance de mes maudites frayeurs, à la vue d'un pays ſi habité, & par la néceſſité de traverſer une auſſi grande ville que Theguacan, que je me figurois remplie de corps-de-garde, d'alcaldes, d'alguaſils de toutes les couleurs.

Comme il étoit de trop bonne heure pour attendre la nuit, j'imaginai de contourner la ville ſans y entrer. En conſéquence, je continuai mon chemin rapidement, mais ce ne fut

pas sans admirer la belle scène que j'avois devant les yeux.

De l'extrémité de la gorge que je venois de traverser, & en arrivant sur le penchant de la côte, on découvre la vaste & superbe plaine de Theguecan. Sa largeur est de six lieues, & elle s'étend sud-est & nord-oueſt, à quelques vingt lieues par de-là Xalappa, entre deux chaînes de montagnes est & oueſt, qui séparent le Theguacan du Mexique proprement dit. La rivière de Theguacan, & généralement toutes les eaux coulent dans la même direction jusqu'à quinze lieues au sud. L'œil apperçoit avec ravissement, dans un pays couvert d'une verdure éternelle, coupé de rivières sans nombre, cinq ou six villes, des villages, des peuplades & des habitations à l'infini.

Ce beau pays, cependant, si on l'examine d'après sa nature, ne paroit pas aussi bon qu'au premier coup-d'œil. La plaine proprement dite est très-fertile à la vérité, on y fait venir toutes sortes de grains d'Europe; mais c'est une terre grise, assez argilleuse, qui a besoin d'être préparée aux semailles par de longues inondations; & quand les bleds élevés paroissent souffrir de la sécheresse, on y remet encore l'eau que l'on prend dans la rivière de Theguacan,

dont on a su ménager les pentes avec beaucoup d'adresse; c'est ce que j'ai vu de mieux ordonné dans ce pays, & sans doute la nécessité a instruit à cet égard les habitans, car le seul engrais propre à ce sol c'est l'eau; elle y est distribuée aux différentes métairies, comme aux sucreries à Saint-Domingue. Les terres sont labourées à la charrue, & il s'y fait deux récoltes, l'une en Mai, & l'autre en Septembre. Les bleds ne sont pas si élevés que dans la Beauce, mais ils sont passablement fourrés, & l'épi est bien grainé. On les fait fouler aux pieds de dix ou vingt chevaux sur une aire devant les granges, & on vend la paille très-précieusement. Il m'a paru qu'il n'y avoit que de grands terriens par les ateliers que j'ai vus; mais comme il n'y a point d'esclaves dans le pays, & que le petit nombre de nègres qu'on y trouve est libre, & se loue ordinairement à quatre piastres par mois, chaque opération de culture cause au propriétaire des soins étranges: il faut qu'il présente requête à l'alcalde major pour obtenir des bras, & on lui adjuge tant d'Indiens salariables à deux réales par tête & par jour. L'alcalde des peuplades les conduit tous les jours à huit heures du matin au rendez-vous, qui est toujours à cent toises du village. Là, les majordomes des métairies les reçoivent, & les conduisent aux travaux qui durent jusqu'au coucher du soleil. Ces

majordomes ou économes sont à cheval toute la journée, le dos au soleil, & les yeux sur les Indiens.

La partie supérieure de la plaine, qui comprend les mi côtes jusqu'aux montagnes, n'est susceptible d'aucune culture par l'impossibilité d'y conduire de l'eau, & par la nature même du sol qui, sur un fond de talc, a tout au plus un pouce de terre végétale; il n'y croît absolument que des *mimosa*, des cactes de toutes espèces & quelques arbustes, qui feroient croire de loin par leur verdure que ce terrain est fertile.

La cime des montagnes est couverte de plusieurs sortes d'arbres, comme chênes, pins, &c. Mais quelque part qu'on jette les yeux, on y voit des affaissages, des *érosions*, des séparations de montagnes, visiblement formées par de grandes éruptions, & la terre y paroît non pas formée par les eaux, mais au contraire délivrée de leurs ravages. Entre les innombrables espèces de cactes que je voyois, je distinguai particulièrement le *cactus nobilis icosanderie monogynie, Linn. mantissa*; il ne s'élève pas à plus d'un pied de hauteur, & peut avoir dix pouces de diamètre: j'en remarquai vingt autres espèces dont je n'ai trouvé la description nulle part, & que malheureusement je n'avois pas le temps de

faire. Pour emporter tout ce que je rencontrois de digne d'une école botanique, il m'auroit fallu un fourgon, & de vingt lieues en vingt lieues j'aurois été obligé d'en changer. Je continuai donc mon chemin en soupirant de laisser derrière moi tant de trésors.

J'arrivai après avoir traversé une distribution de la rivière jusqu'aux premières maisons des fauxbourgs de la ville de Theguacan. Je vis une treille garnie du plus beau raisin encore verd: combien n'aurois-je pas donné pour en trouver de mûr!

Là, je quittai le grand chemin & gagnai la plaine, on venoit d'y couper des bleds, & je remarquai qu'on en avoit laissé une grande quantité sur pied qui étoient encore verds, ce qui me prouva qu'il ne mûrit pas tout à la fois, observation que j'ai faite partout sur ma route.

Je tournai ainsi la ville jusqu'au vrai lit de la rivière qui la traverse. Elle a en cet endroit trois toises de large, & trois pieds ou environ de profondeur: je fus obligé de me déshabiller pour la passer, mais au moment où j'y descendois, il y tomba avec tant de précipitation une si grande quantité de tortues que je ne voyois pas, que j'en eus une frayeur singulière; je me

rassurai quand je les apperçus: ces tortues ne sont pas plus grandes que la paume de la main, d'une figure œuvée, d'une couleur de boue sale, elles ne sont ni striées, ni crénelées, ni cannelées, ni dessinées comme les autres, mais toutes unies & comme les tortues de terre. Le *sternum* qui est d'une seule pièce est uni par une ossification continue avec le dos, excepté les ouvertures pour les pattes, la tête, & la queue de l'animal; leur grandeur paroit déterminée comme je l'ai fixée, car quoique j'en aye vu un grand nombre, je n'en ai pas remarqué de plus grandes.

Je bus malheureusement de l'eau de cette rivière, car toute la nuit & le jour suivant mes lèvres s'ulcérèrent; je n'attribuai alors cette incommodité qu'à l'excessive fatigue de cette journée, mais au retour, le même accident m'étant arrivé, & l'ayant communiqué à plusieurs personnes, j'appris que tel est l'effet de ces eaux qui sont saumâtres, ce dont je ne m'étois pas apperçu, à cause de l'excès de ma soif.

Je rentrai dans l'extrémité d'un faux-bourg, j'y achetai un pain, & bus un verre de vin, cela me raffraichit beaucoup, & j'en avois besoin.

Il étoit trois heures après midi & j'avois déjà fait douze lieues; mais ne voulant pas entrer

dans la ville, je réfolus de pouſſer ma courſe jusqu'à *San Franciſco*, à cinq lieues encore plus loin.

Je courois alors à *l'eſt-ſud-eſt*, & le ſoleil éclairant par derrière moi la belle plaine que j'avois devant les yeux, ma vue étoit extrêmement variée & réjouïe.

Le grand chemin où je marchois a dix toiſes de large, & eſt bordé de haies de *ceſalpino* & de *mimoſa*: de tous cotés je ne voyois que de grandes habitations, des terres bien labourées ou chargées de moiſſons que l'on récoltoit; cette après-midi eut été délicieuſe pour moi, ſi je n'euſſe pas été exceſſivement fatigué.

Après trois lieues de marche je voulus me repoſer, mais à peine me fus-je étendu ſur le gazon que je ſentis mes tendons ſe durcir & mes muſcles ſe gonfler, je me levai précipitamment pour ne pas me laiſſer engourdir par la fraicheur; le ſoleil alloit ſe coucher; la cime des montagnes à ma gauche ſe couvroit de nuages, d'où partoient des éclairs & du tonnerre, je craignis d'être ſurpris par la pluie, & réſolus de coucher dans la première auberge: je demandai à un nègre qui labouroit où j'en trouverois une, il me répondit qu'il n'y en avoit qu'à deux

lieues de-là, à San Francisco, mais que je trouverois le couvert à la ferme *(la Hazienda) de D. Joachim, l'armoral de Castille*, qu'il me montra à un quart de lieue d'où nous étions: je m'étois déjà détourné du grand chemin; je craignois de m'égarer encore plus durant la nuit, & surtout j'appréhendois la pluie, ces considérations me décidèrent à suivre l'avis du nègre. Je me rendis à la ferme, qui étoit bien bâtie; j'y trouvai un économe qui faisoit ramasser le bled qui venoit d'être foulé & vané devant la grange; l'ayant pris pour le propriétaire, je lui exposai mon embarras & lui demandai l'hospitalité, en offrant néanmoins de payer la dépense que j'occasionnerois; il me reçut poliment, & me dit qu'il n'étoit pas le maître, mais qu'il alloit me présenter chez celui qui l'étoit, aussitôt que ses occupations seroient finies; je consentis à l'attendre, & j'entrai dans la grange où je m'étendis sur des javelles de paille; là, je me livrai aux réflexions que les circonstances me suggéroient: voici, me disois-je du bled, des javelles, une grange; ce sont les mêmes cultures, les mêmes productions qu'en France, mais que la différence des lieux en met dans les sentimens! Là, avec quel plaisir je voyois ces travaux, toujours mêlés de jeux innocens! Là, je me livrois avec sécurité à la contemplation de la nature: si je changeois de lieu, c'étoit avec la même li-

berté & avec la certitude de pouvoir à peu de fraix me procurer tous mes besoins; ici, semblable à un malfaiteur, à un contrebandier, il faut que je me déguise, que je dissimule, pour procurer à mes concitoyens la jouissance d'un bien que la nature ne leur a pas moins destiné qu'à ce peuple jaloux à qui je dois la dérober; il faut enfin que je me voie réduit à mandier le couvert & la vie, à devoir de la reconnoissance à des hommes qui peut-être me mépriseront sans me connoître!

Ces idées qui sans doute étoient un pressentiment de ce qui alloit m'arriver, furent détournées par l'arrivée du majordome; il me conduisit aussitôt au corps de logis dans une salle d'entrée, qui n'étoit à proprement parler qu'une sorte de hangard, où il me laissa pendant qu'il alloit m'annoncer au maître.

Je me vis à l'instant enveloppé par une foule de nègres & d'Indiens domestiques: les uns en livrée, les autres en manteau; le froid me gagnoit, je m'approchai d'un brasier où l'on faisoit du chocolat, & m'assis par terre, le dos tourné au feu, sans daigner faire attentation à l'admiration platte, & aux ris bêtes de toute cette canaille.

Enfin, au bout d'une demi-heure arrive le majordome; il me rend la réponse de son mai-

tre, qui vouloit bien m'accorder le couvert, mais s'excuſoit de me voir: indigné de ce procédé je prends mon parti ſur le champ; je réponds à l'économe que je remerciois ſon maître, mais que n'étant pas fait pour être traité ſi indécemment & n'y étant nullement accoutumé, je ne voulois pas coucher chez lui, ni avoir la moindre obligation à un homme dont la vanité ſe croiroit bleſſée s'il me recevoit en perſonne; & à l'inſtant même élevant la voix & tirant avec oſtentation une bourſe remplie d'or, je prends une piaſtre, & la montrant aux valets, je demande qui veut gagner cette pièce, en me conduiſant à *San Franciſco?* Vingt voix ſe firent entendre, & je ne fus embarraſſé que du choix: je m'arrêtai à celui d'un grand nègre fort, dont la phyſionomie me plut, & je pris congé de l'économe, que je laiſſai confus de l'inſulte qui m'avoit été faite; il me parut auſſi que cette imitation de la fierté eſpagnole avoit fait quelque impreſſion ſur la troupe des domeſtiques, & qu'il n'y en avoit pas un qui ne blâmât ſon maître.

On pourra croire que mon orgueil offenſé me fit prendre mon parti auſſi bruſquement, & j'avouerai que cela y fut de quelque conſidération; mais il me vint de plus dans la penſée, qu'un homme capable d'une groſſièreté auſſi in-

juſte, pouvoit le devenir d'une lâcheté & d'une perfidie; ainſi il y eut encore dans ma détermination quelques motifs de prévoyance.

Sorti de cette vilaine demeure, je reſpirois avec plus de facilité, comme ſi je venois d'échapper à un grand danger, & ſoit par l'effet de mon indignation, ſoit le repos que j'avois pris, je me ſentis animé d'une nouvelle vigueur & je me rendis en peu de temps à *San Franciſco*, non ſans quelques menaces de pluie.

Là, j'entrai chez un marchand auſſi nonchalant que tous ceux de ſa nation dans ce pays; je n'y trouvai que des pois & des œufs, il avoit cependant encore d'aſſez bon vin, & ſurtout deux matelats, dont je m'accommodai d'autant mieux, que c'étoit la première fois depuis mon départ, que je trouvois à cet égard un ſi bon gîte: je me déshabillai auſſi pour la première fois, & après avoir bien barricadé les portes de ma chambre, je m'endormis paiſiblement.

Le lendemain je quittai mon hôte à quatre heures du matin, je lui donnai ſix réales dont il fut content; il me dit qu'à deux lieues de-là, à *Santo Antonio* je trouverois des chevaux, & m'enſeigna la manière de m'en procurer.

Je marchai le plus gaiement du monde par une matinée fraîche & délicieuse, & dans un chemin aussi beau que la veille; avant d'arriver j'eus à traverser le lit de la rivière de Theguacan, qui en cet endroit a six toises de profondeur & trente de largeur, mais qui étoit presqu'à sec à cause de la distribution de ses eaux; je jugeai par l'énorme profondeur du lit de cette rivière, que ses crues devoient être épouvantables, en cinq lieues d'espace, depuis Theguacan, ce que j'attribuai aux torrens des montagnes du nord-est, où l'on voit constamment des ascalages, tandis que l'on n'en voit point à celles du nord-est, preuve que les plus grandes pluies dans toute cette gorge sont amenées par les vents d'ouest.

Il étoit six heures du matin quand j'arrivai à *Santo Antonio:* c'est une vaste peuplade d'Indiens, qui s'étend d'un bord de la rivière à une lieue delà jusqu'aux premiers côteaux des montagnes; il y a peu de cultures, des piments, des haricots, &c. Les rues sont très larges & remplies d'un mimosa fort gommeux, & dont l'écorce est d'un verd clair, quelque gros que soit l'arbre; j'en ai envoyé des semences au jardin du roi: je déjeunai chez l'Espagnol qui tenoit la boutique (ou auberge); il parut bon homme; il fit venir des topiths, & leur demanda

des

des chevaux pour moi; il n'y avoit qu'une mule, & tandis qu'on l'apprêtoit je vis l'égliſe qui étoit près de-là; on l'avoit ornée à l'eſpagnole autant qu'on avoit pu; je remarquai devant tous les ſaints des bouquets faits d'un liliacée à fleurs blanches & incarnates, d'une hampe multiflore fort agréable; je demandai en vain au ſacriſtain de m'en procurer des oignons; il ne put me comprendre, je n'eus pas le temps de pouſſer mes recherches juſqu'à la racine de ces fleurs; mais ce qui me fit un vrai plaiſir, parce que cela me peignit la ſimplicité des habitans, ce furent deux candélabres d'un goût ſingulier, placés à chaque côté du maître-autel; c'étoient deux bananiers, qui à la faveur de l'ombre de cette égliſe, s'étoient élevés à plus de trente pieds, & touchoient preſque à la voûte: eh! Croira-t-on que ces dons ſimples & naturels ſoient une parure moins convenable pour les temples de l'Eternel, que ces vaſes d'or & d'argent qu'on étale avec tant d'oſtentation ſur ſes autels? croira-t-on que le bananier, dont la plante eſt ſi précieuſe, ne rappelle pas mieux encore que ces riches métaux les bontés & la puiſſance du ſouverain Créateur de toutes choſes?

A mon retour je montai ſur ma mule, qui étoit fort bonne, & qui me rendit en cinq heures à *Santo Sebaſtiano*, diſtante de ſept lieues de

Santo Antonio; il m'en coûta ſept réales pour le maître, & deux pour le topith ou conducteur qui couroit devant moi.

Quelque chaleur qu'il fit, je ne pus m'empêcher de deſcendre trois ou quatre fois pour ramaſſer des pierres d'un talc ſi beau & ſi brillant, que l'on croiroit au premier coup-d'œil que c'eſt de l'argent natif, ou tout au moins la plus belle nacre de perle.

Tout le pays paroît d'une riche culture en bleds; les plantes, comme dans toute cette plaine, y ſont variées; les bords de la rivière ont une eſpèce de *Bignonia* à *fleurs jaunes*, à feuilles de frêne, ſemblable au *Bignonia ſtans*, ſi ce n'eſt que celui-ci n'eſt qu'un arbuſte, tandis que l'autre eſt un arbre de ſoixante ou cent pieds de haut: les haies ſont couvertes de *paſſi flora fœdita*, dont les pommes auſſi petites que les ceriſes, ont auſſi leur couleur; enfin des brignoliers, qui ſont des eſpèces de prunes jaunes d'un goût aſſez agréable, y jouent ſi bien le poirier qu'on s'y méprendroit; mais ce qui eſt ſurtout remarquable, ce ſont les cactes droits qui ſe trouvent partout à mi-côte, ils ſont monſtrueux & décorent le payſage d'une façon merveilleuſe; ce ſont des cierges de huit à dix eſpèces; leur hauteur commune eſt de trente à quarante

pieds sur un tronc ou flèche de quinze à seize de haut, & de cinq ou six de circonférence. De ce tronc partent des branches perpendiculaires, chargées d'autres branches semblables s'élevant toujours les unes sur les autres, & s'écartant en forme de branches de chandelier, de manière que la tige occupe quelquefois quarante à cinquante pieds de diamètre dans l'espace de l'air, & présente une espèce de chandelier d'un verd de mer, d'une beauté singulière: toutes les branches, ainsi que le tronc, en sont à dix ou quinze ongles, garnis à un pouce des faisceaux, de huit à dix épines plus fortes & plus grandes que les plus grosses aiguilles, le fruit semblable à la pomme de raquette est pareillement épineux à l'extérieur; il faut attendre pour le manger (car il est agréable) qu'il s'ouvre & que la pulpe de couleur cramoisie en tombe; alors les Indiens la puisent avec une cuillère, emmanchée d'une gaule, lorsqu'ils ne sont pas prévenus par les oiseaux; il y en a une grande quantité qui font leurs nids dans les troncs de ces arbres, comme nos pieds dans ceux de l'Europe: rien de plus dangereux que la chûte des feuilles de ces arbres, ce sont des soliveaux de vingt pieds de long sur un de large, armés d'épines, qui tueroient infailliblement l'infortuné voyageur qui se trouveroit dessous; mais comme elles ne tombent que dans de violents ouragans, ou

lorsqu'elles sont pourries, il est aisé de prévoir leur chûte & de s'en garantir; c'est la plante dominante de toute cette gorge à trente lieues de profondeur.

Le pithahiahas, l'une de ces espèces de cierges, est moins gros ordinairement; son fruit n'est point épineux, mais couvert d'écailles, qui ne sont que les feuilles du calice; il est véritablement délicieux à manger, & on en trouve de tous les goûts; il a un acide parfumé comme les framboises, qui le relève infiniment au-dessus des autres, qui sont trop fades; il est pourpré en dedans, brun en dehors, & gros comme un petit œuf de poule. Pour le cueillir les Indiens ont une perche au haut de laquelle est adapté un panier de branches de forme ovale, dont le fond seul est garni, & le dessus ceintré de quatre anses; ils élèvent la perche & engagent le fruit dans les anses, alors le moindre mouvement le détache de l'arbre, il tombe dans le fond du panier, & on le vuide dans un autre; c'est le seul moyen de se le procurer, car il n'y a ni quadrupède, ni reptile qui puisse grimper sur l'arbre.

Dans tout le pays, l'Indien vit du fruit de ces arbres; même les jeunes branches qui n'ont qu'un demi pied de long, & dont les épines

sont encore molles, il les met au pot; il fait des ragoûts des bourgeons, des fleurs, avant qu'elles soient écloses; & les graines, qui sont noires & crustacées, il les fait sécher, les conserve & les broye pour en faire du pain: j'ai vu vendre à Guaxaca des feuilles d'une sorte de raquettes, longues, étroites, minces & cuites à l'eau pour être mangées comme les asperges, avec une sauce au beure, à l'huile, ou au saindoux: c'est ainsi que le sage & frugal habitant de ces lieux, cédant sans peine & sans murmure aux loix de la nature, sait tirer parti des productions locales pour subvenir à ses besoins, tandis que l'avide Européen, non content des riches productions & des mets agréables qu'il a su naturalifer dans les mêmes climats, veut encore se procurer à grands fraix les fruits & les viandes qu'ils lui refusent, pour assouvir son insatiable gloutonnerie.

La peuplade *San Sebastiano* est dans une position agréable; elle est surtout plantée de beaucoup d'arbres, & au milieu il y a une place publique sur laquelle est la *casa réale*: pour la première fois je me hasardai à descendre dans ce redoutable hôtel, qu'on m'avoit représenté sous de si laides couleurs; je demandai tout de suite des chevaux; l'alcalde qui étoit un Indien se trouva ivre; le *casero* plus sensé me montra une

pencarte dans la casa réale, sur laquelle le prix des chevaux de toutes les routes est indiqué & fixé par le roi; il est ordinairement d'un escalin par lieue pour chaque bête de somme; on donne au topith un ou deux & même trois escalins: ces routes sont très-bien faites, & correspondent aux villes & peuplades voisines.

Je ne trouvai là ni vin, ni pain; heureusement j'avois apporté de *Santo Antonio* du pain que je mangeai avec quelques œufs, & je fus obligé de boire de l'eau; je n'eus pas le même embarras pour les chevaux, on se battoit pour m'en fournir.

Je partis donc monté sur un fort bon cheval. En sortant de ce lieu, la belle vallée de Theguacan, dans laquelle on est toujours, commence à se retrécir beaucoup, & n'a plus guères qu'une lieue de largeur; la culture est aussi moins riche, le terrain fertile étant moins étendu; ce ne sont plus que de petits côteaux talqueux les uns à côté des autres, qui embarrassent cette gorge, où coule toujours la rivière de Theguacan, qui en reçoit une autre à quelques lieues de-là; ses bords sont pour l'ordinaire semés en bleds ou en maïs jusqu'à *Los Cues*, où enfin elle n'a plus que des escarpemens stériles; cependant, avant que d'arriver à ce

village, je trouvai une ſucrerie, la ſeconde que j'aie vu dans toute ma route.

J'y vis des cannes monſtrueuſes en hauteur & en groſſeur, un moulin d'une chétive conſtruction, des formes d'un pied de haut, & des pains de ſucre brut ſortis de ces formes; enfin quelques nègres qui paroiſſoient travailler fort à leur aiſe. Les ſucreries ſont néceſſairement fort diſpendieuſes dans ce pays, parce que pour les travaux difficiles & continus qu'elles exigent, il faut avoir abſolument des nègres, & que les nègres rendus à cet établiſſement, reviennent à cinq ou ſix cent piaſtres fortes. Les Indiens, que l'on n'obtient que pour un mois ou quarante jours, ce qui peut ſuffire aux autres cultures, ne conviendroient point à celle du ſucre, parce que ſe relevant ſans ceſſe, ils n'auroient pas le temps de s'inſtruire de leur métier, & que d'ailleurs on ne pourroit ſouvent pas les avoir dans les momens où la ſucrerie auroit le beſoin le plus urgent de travailleurs.

J'arrivai à *Los-Cues* à près de ſept heures du ſoir: des chemins raboteux, la néceſſité de monter & de deſcendre continuellement de ces nombreux côteaux dont j'ai parlé, m'avoient rendu cette route pénible: je fus charmé de pouvoir me repoſer.

Le village de Los-Cues, placé sous un rocher escarpé, couvert d'une butte que l'on m'a dit avoir été autrefois une forteresse des Indiens, me parut un passage aisé à défendre. Il ne s'agissoit que de placer une redoute sur la butte pour battre le cours de la rivière & le chemin; je montai sur cette butte pour voir si j'y découvrirois quelques vestiges de mur, mais je n'y trouvai que les débris d'une ancienne case d'Indiens.

En descendant à la *Case-Réale* je trouvai un Espagnol d'assez bonne mine, qui alloit en partie avec deux chevaux. Après les complimens ordinaires, il m'offrit des *pithabiabas* que je mangeai avec un plaisir infini; nous causâmes quelque temps, il m'avertit qu'il y avoit des voleurs vers *Attelta* où j'allois, & qu'on y en avoit arrêté; il m'apprit que les topiths étoient les alguasils nés de chaque village, & avoient droit d'arrêter les voleurs; ce dont ils s'acquittoient rarement, étant fort poltrons, à moins qu'ils ne fussent soutenus par des Castillans.

Il fallut encore ici avoir recours à ma provision de pain & boire de l'eau, il n'y a point d'auberge dans ce village, ou pour mieux dire il n'y a rien; on n'y trouve que les fruits de quelques arbres dont il est ombragé. Cet om-

brage, joint à la fraicheur des eaux d'une fontaine qui y coule, lui donne un air agréable qu'il n'auroit pas sans cela.

Il me fallut aussi passer la nuit sur des bamboux, mais j'y dormis très-bien.

A trois heures du matin je je réveillai mon topith, & partis pour *Aquiotepeque*, après avoir fait manger à ma monture un fagot de *facates*. Cette précaution me parut souvent nécessaire, soit contre l'avarice des maitres, soit contre la friponnerie des valets.

En route & sur la crête d'un côteau qui dominoit notre chemin, j'apperçus des hommes qui avoient l'air de se cacher derrière des buissons. L'avis des voleurs me revint à la mémoire, & je me préparois à me défendre avec mon couteau, la seule arme dont je fusse muni; mais arrivés plus près, nous vîmes que c'étoient un pauvre Indien & son garçon, armés de gaules & de paniers, qui cherchoient des pithahiahas.

Comme nous étions partis de bon matin, nous arrivâmes à Aquiotepeque vers dix heures. Trois lieues en deçà, la gorge de Theguacan n'a plus que cent toises de large, au village el-

le n'a que la largeur de *Rio-Grande*, nom de la riviere de Theguacan qui en a reçu une autre dans son lit; en cet endroit elle a un cours très-rapide sur des cailloux monstrueux & arrondis, qui en rendent le passage très-dangereux pour peu qu'il y ait d'eau, parce que le cheval ne pouvant asseoir son pied solidement, court risque d'être emporté par le courant; nous eûmes de l'eau jusqu'aux sangles, mais nous arrivâmes sans accidens à l'autre bord.

Aquiotepeque, bâti sur le revers de la montagne au nord-est, est une peuplade assez considérable & plantée de beaucoup d'arbres cocotiers, sirouelliers, sapotes, &c. Une fontaine abondante en arrose toutes les rues, & procure une fraicheur délicieuse à ce peuple doux & tranquile, comme tous les Indiens que j'ai vus dans mon voyage.

Ils sont généralement grands & bien taillés, les femmes sont assez blanches & ont les traits fort doux, on peut même dire qu'en général elles sont belles; je n'ai pas vu un seul Indien contrefait ou marqué de la petite vérole: ils ne paroissent pas manquer d'industrie, mais ils n'ont ni la liberté, ni les facultés nécessaires pour l'exercer; cependant la canaille espagnole, (car les honnêtes gens ne pensent pas comme cela)

conserve une intime persuasion que ce peuple est riche, & qu'il cache ses trésors, & c'est une des causes des vexations continuelles qu'il endure, malgré les loix positives que la cour a rendues en sa faveur; mais que cet entêtement est dépourvu de raison! Eh quoi! quand on a de l'or, ne se procure-t-on pas les besoins de première nécessité? Ne cherche-t-on pas à en acquérir davantage, à multiplier ses jouissances, à posséder quelques propriétés, à les transmettre à sa famille? Telle est la marche du cœur humain: il peut exciter un avare, qui préfère au plaisir de jouir & de faire des heureux, le vil, le honteux avantage d'entasser beaucoup d'or il peut aussi, avec beaucoup de soins, dérober quelquefois ce secret à tous les yeux; mais qu'une nation entière se soit imposé les plus cruelles privations au milieu des trésors qui donnent toutes les jouissances, qu'elle en regorge sans qu'il en paroisse la moindre trace qui la décèle, sans que tant d'yeux intéressés la surprennent, quelqu'intérêt qu'on lui suppose à tromper ses cruels oppresseurs, c'est ce qui ne pourra jamais se concevoir.

On va juger, par ce qui m'arriva à Aquiotepeque, de la pauvreté des habitans de cette peuplade: en y arrivant je demandai des chevaux, on m'en amena sur le champ, mais lorsqu'il fut question de payer d'avance, comme

c'eſt l'uſage, je ne me trouvai plus de monnoie; je preſentai un *medio doro*, mais ni le maitre des chevaux, ni perſonne dans le village ne put le changer. Fort embarraſſé je cours chez l'alcalde (Indien fort honnête, comme tous ceux à qui les Eſpagnols confient ces ſortes d'offices); je le conjure de me donner de la monnoie, en lui préſentant ma pièce d'or, mais il me jura Dieu & la Vierge-Marie & tous les ſaints qu'il n'en avoit pas, il ſe proſterna même à mes pieds en me conjurant de le croire: ſon étonnement & celui de toute ſa famille à la vue de ce *medio doro* me perſuadèrent encore mieux. Les Eſpagnols diront-ils que c'étoit un jeu? Pour moi je ne pus le croire; je le témoignai au bon Indien en le relevant, & je le priai dans l'impoſſibilité où j'étois de payer d'avance, faute de monnoie, d'ordonner au topith de me conduire à *Quicatlan*, où je trouverois indubitablement de la monnoie, & où je le payerois. Il ſentit la juſteſſe de ma demande, & comme les loix fondamentales du pays lui enjoignent expreſſément de donner toute aide & protection aux voyageurs, il vint avec moi à la Caſe-Réale, & avec un ton de dignité, que je ne m'attendois pas à lui voir prendre, il ordonna au topith de me conduire à Quicatlan.

Je partis donc à onze heures du matin, après avoir pris quelques rafraichiſſemens: il fallutef-

calader la montagne, au pied de laquelle est Aquiotepeque, par un sentier large de deux pieds seulement, & taillé à pic dans le roc; qu'on se figure deux cent degrés de ce fatal escalier, sous chacun desquels paroissoit un précipice de trois cent toises de profondeur, dans lequel couloit avec un fracas horrible *Rio-Grande*, & qu'on juge de la frayeur que je dûs avoir; je tremblois, j'avois des vertiges, je fus obligé de mettre pied à terre & de faire monter mon cheval derrière moi, je le tenois par la bride, mais sans le regarder, & tout prêt à le laisser aller, s'il faisoit un faux pas, boire tout seul dans le fleuve, qui eut sûrement été pour lui le fleuve Léthé. Souvent à un passage glissant, il n'y avoit qu'une branche d'arbre posée sur des pierres mal assises, pour empêcher de rouler dans cet effroyable abyme; plus loin il falloit tourner dans un passage étroit, où le corps du cheval ne pouvoit passer qu'une moitié après l'autre, je ne sais comment le pauvre animal pouvoit s'en tirer, & il y a à parier qu'il avoit fait cent fois le voyage.

A trois heures je me trouvai sur la crête de cette montagne; malgré sa hauteur elle ne paroissoit qu'un côteau près de celles que je voyois à ma droite & à ma gauche; nous courûmes alors sur cette crête durant trois heures; j'y

trouvai de nouvelles espèces de cactes à feuilles applaties & rampantes, & un agavé à feuilles crénelées & dentelées à épines.

Les montagnes voisines, toutes élevées qu'elles étoient, nous offrirent l'aspect de différens villages, d'un entr'autres appelé *San Juan Delrey*, qui n'étoit pas celui que nous cherchions.

Alors je pus jouir avec sécurité de la plus belle vue du monde; derrière moi paroissoient encore distinctement les environs de Theguacan, devant les deux mamelons de la *Corta*, montagne à six lieues de Guaxaca; Rio-Grande couloit à ma droite dans des escarpemens affreux; enfin, à gauche, un vaste pays formé de côteaux & de gorges tous couverts de bois, s'étendoit entre moi & les montagnes où étoit *San Juan Delrey*; & se terminoit en une pente insensible vers Theguacan.

Je commençois à être fatigué & ennuyé d'une si longue route, lorsqu'une clairière me laissa voir enfin le terme de mes peines pour cette journée. C'étoit *Quicatlan*, qui se montroit à deux lieues environ, dans une assez belle gorge; nous y descendimes par un chemin un peu moins rude que celui de la montée, mais l'aspect n'en étoit pas moins effroyable; c'étoit un affalement

à pic de plus de quatre cent toises de haut, sur une largeur de douze cent, d'une montagne qui paroissoit avoir été jadis engloutie en cet endroit, & dont les fragmens & éboulemens divers avoient formé différentes buttes autour de Quicatlan.

Quelque chose d'agréable se mêloit cependant à cette scène horrible; sur les pierres saillantes de la coupe perpendiculaire de cette montagne, s'élevoient des *cierges péruviens* qui formoient une espèce de décoration très-riante.

Mais que ce plaisir, que celui de voir Quicatlan fut troublé par l'aspect d'une guérite qui sembloit m'en défendre l'entrée! Comment passer sans être arrêté, interrogé, retardé par ces malheureux gardes! C'étoit toujours là le sujet renaissant de mes craintes; dormir sur mon cheval, faire le malade, c'étoient des petites ruses que j'avois épuisées, & je ne me sentois nulle disposition à les repéter; je pris un parti plus simple, fondé sur le peu d'estime que m'avoient inspiré ces sortes de gens, aussi méprisables là qu'ailleurs. Arrivé près d'eux, je me jette à bas de mon cheval d'une manière brusque & délibérée, ma canne à pomme d'or pendue à ma boutonnière, mon diamant à mon doigt, j'entre dans la guérite, & étalant mon or aux jeux

de deux gardes de tabac, je leur raconte l'embarras où je me suis trouvé pour de la monnoie, je mêle cela de mille incidens, de ma peur des voleurs, de la rigueur des chemins, & je finis par les prier de me changer des doublons ou des *medios doros*: tant de bavardage leur en imposa sans doute, ils ne me firent pas la moindre question; j'en reçus au contraire des honnêtetés qui paroissoient tenir à la bassesse, & ils me donnèrent toute la monnoie que je voulus; je les remercie alors, & sors en invitant d'un air de protection le chef à venir me voir à la Case-Réale.

Quicatlan, capitale d'un ancien royaume, est encore une peuplade considérable; elle est composée de deux cent familles ou environ, & plantée d'arbres de toutes espèces, sous lesquels coulent des sources vives qui répandent par-tout la fraîcheur & la santé: j'en fis le tour, la population me parut considérable; de toutes parts je voyois les hommes se promener, & les femmes assises dans les rigoles des fontaines, se peigner, se laver, se savonner; car la mode des femmes espagnoles est de se baigner surtout la tête: cette tête bien lavée, on la savonne avec la racine écrasée d'un polientos que j'ai rapporté, & qu'on vend dans le pays au litron; on savonne aussi la gorge & les épaules; le spectacle de

de ces beaux cheveux noirs épars sur des épaules bien blanches, étoit intéressant; la parure des femmes quoique simple ne me plut pas moins; leurs longs cheveux partagés en deux tresses & mêlés d'un ruban rose leur tombent jusqu'aux pieds, une chemise bien blanche, une jupe de mousseline à falbalat, une écharpe de reseau de coton ou de dentelles d'Alençon, quelquefois bordée d'une frange d'or ou d'argent, & relevée galamment sur leur tête ou sur une épaule; enfin un bouquet sur l'oreille, voilà tout leur art, mais il ne seroit pas dédaigné de nos coquettes.

J'ai remarqué dans ce lieu une sorte d'émulation de culture que je n'ai pas vue ailleurs; on y recueille du bled, on y taille, on y greffe les arbres; j'ai découvert dans les haies d'un joli jardin une espèce de *crexentia didynam*, *angiosperm.* qui eut fait plaisir à Linnæus, puisqu'il demande s'il y en a plusieurs espèces; celleci a les feuilles en faisceaux de la même forme & de la même couleur, quoique plus petites, mais le fruit qui n'a que deux pouces de diamètre est long de dix pouces, anguleux & tuberculeux comme le cacao; les semences en cœur noyées dans la pulpe ne sont pas plus grosses que celles du *cepficum*. Le fruit se mange en potage ou en ragoûts; je l'ai retrouvé depuis sur le marché de Campêche.

Je fus curieux de voir le presbitère & l'église; le premier étoit une maison très-commode, dont le maître (le curé), homme de cinquante-cinq ans environ, bien facé, bien enluminé, me reçut d'abord assez froidement, mais me fit ensuite mille accueils quand il sut que j'étois botaniste; il me consulta même sur quelques incommodités.

L'église paroissiale est grande, bien éclairée & surtout fort propre; il est vrai qu'elle étoit parée pour le lendemain jour de la Pentecôte; une chose qui m'étonna fut d'y voir un maître d'école préparant des motets de sa composition pour la fête, & six enfans de cœur répétant en bonne mesure cette musique, qui ne me parut pas de mauvais goût.

Le clocher n'est pas moins singulier, c'est une butte naturelle de terre de cent pieds d'élévation, sur laquelle on avoit élevé quatre poteaux de dix-huit pieds de haut; à leurs traverses étoit suspendue une cloche d'environ dix milliers, élevée de terre de trois pieds, & couverte d'un toit de paille comme nos glacières en France.

Je revins souper, & sur ces entrefaites arriva un garde de tabac que je fis jaser tant que

je voulus, à l'aide de quelques coups d'eau-de-vie; le drôle connoissoit admirablement bien le pays depuis *Panama* jusqu'à *Acapuleo*, & depuis Carthagène jusqu'à *Vera-Crux*: il parloit politique, déclamoit contre le gouvernement, & il se seroit facilement laissé séduire au besoin.

Le Casero m'amena aussi un autre voyageur; c'étoit un bon franciscain qui alloit prêcher à *Guatimala*. Je lui demandai s'il vouloit faire route avec moi, il y consentit à condition que je ne partirois qu'après qu'il auroit dit sa messe: cela étant ainsi arrêté, je me couchai & lui soupa.

Le lendemain nous partîmes à cinq heures du matin, & nous arrivâmes bon train à une lieue & demi de-là au passage de Rio-Grande; il avoit plu dans la montagne, la rivière étoit un peu gonflée, un jour de pluie de plus elle auroit été impraticable. Elle est en cet endroit beaucoup plus large qu'à Aquiotepeque, sa largeur n'étant pas moindre de deux cent toises, & le lit en est bien moins encaissé. On appela un Indien de l'autre bord, il vint, prit les premiers chevaux par la bride, & nud comme la main il nous fit passer le fleuve; nous avions de l'eau jusqu'aux arçons, & lui jusqu'à la poitrine: cela se fit si lentement que j'eus tout le loi-

sir de voir le danger. Le courant étoit si rapide que la tête me tournoit; j'étois obligé de fixer le pommeau de la selle, accroupi sur le siège, les pieds sur la croupe du cheval & la poitrine sur son cou. L'animal trembloit lui-même, il ne posoit chaque pied qu'après avoir bien tatonné, à cause des énormes pierres arrondies que roule ce dangereux fleuve. Nous en sortîmes enfin, & mon compagnon de voyage, tout essoufflé & non moins pâle que moi, me dit en bon françois: ma foi si nous eussions manqué d'aller à la messe, & que nous nous fussions noyés, on n'eut pas manqué d'attribuer notre malheur à ce manque de dévotion. Je ris de bon cœur de cette naïveté, & ayant vu par ce trait à quel homme j'avois affaire, je ne me contraignis plus avec lui. C'étoit bien en effet la meilleure pâte de moine que j'aye vu; de plus, homme d'esprit & de société, gai, curieux autant qu'un homme instruit peut désirer d'en trouver un autre, enfin prévenant, officieux & sans façon.

Nous ne cessâmes de côtoyer la rivière jusqu'à la dinée: elle étoit couverte de vingt espèces d'oiseaux aquatiques grands & petits, grolles ou oies, que je regrettai bien de ne pas connoître & de n'avoir pas le temps d'examiner.

Nous arrivâmes de bonne heure à *Dom Dominquillo*, où, grâces au *pater* qui avoit une

vraie cuisine ambulante, nous fîmes un excellent dîner.

Dom Dominquillo est situé au confluent de *Rio-Grande*, & de *Rio de las Bueltas*, planté de quantité d'arbres fruitiers, & arrosé d'excellentes eaux.

Comme on selloit nos chevaux pour partir, nous entendimes un cornet, & à l'instant nous vîmes arriver à bride abattue un Espagnol habillé de bleu, parements rouges, une large plaque d'argent en écusson sur le côté de la veste, & un petit cornet du même métal en bandoulière; c'étoit un courier: qu'on juge de sa diligence, il étoit parti la vieille de Theguacan & prétendoit être, malgré les mauvais chemins, le lendemain à six heures du matin à Guaxaca: je causai un moment avec lui; il paroissoit curieux, mais je lui fis aisément prendre le change sur mes desseins; il prit une autre route que nous, par les montagnes, pour éviter le passage des rivières, & sans doute dans la crainte d'être arrêté par leur cours.

Pour nous, nous prîmes le chemin de la gorge de las Bueltas: cette gorge a quelquefois cent pas d'ouverture, quelquefois elle n'a pas six toises: la rivière y coule en serpentant en-

tre des montagnes de quatre cent toises de haut, presque toutes escarpées: pour faire un chemin en ligne droite dans les détours de cette gorge, on est obligé de passer la rivière soixante-dix fois; mes compagnons de voyage les comptèrent, le muletier avec des petits cailloux, & le moine avec les grains de son chapelet, & leur calcul fut le même; pour moi je m'ennuyai de compter au vingtième passage, & j'étois si fatigué que je me serois volontiers arrêté pour me coucher au milieu du chemin.

Je trouvai sur les bords de la rivière une plante fort semblable à l'*agrostème*, mais qui n'en est pourtant pas, un arbre en fleurs que je reconnus pour un *annona*, mais que l'on appelle généralement dans le pays *chirimoia*, de sorte qu'il me paroît constant que le fameux chirimoia tant vanté du Mexique n'est réellement qu'un *annona reticulata*; je trouvai encore le beau *solanum* du Mexique à larges feuilles laciniées & arborescent que j'avois vu au jardin du roi, & une espèce d'*asclepias* à feuilles de mirthe frutescent, à tiges droites & à fleurs jaunes, de la forme & de la grandeur de notre petit jasmin jaune.

Enfin la gorge dans laquelle nous faisions route s'étant élargie d'un quart de lieue, nous

quittâmes les paſſages de la rivière & arrivâmes à *Atletlauca*, peuplade ſituée dans la gorge, & recommandable par ſes belles eaux: ſur la gauche des montagnes, & ſur une eſplanade dont l'eſcarpement donne ſur la rivière, ſont l'égliſe & la *Caſa-Réale*.

Je me ſentis incommodé d'avoir eu ſi ſouvent les pieds mouillés, & je me couchai ſans ſouper, malgré les invitations de mon compagnon de voyage; tourmenté par les maringouins, je me levai le lendemain à trois heures du matin, & j'éveillai tout le monde; il faiſoit ſi grand froid que nous fûmes obligés de faire du feu pour nous réchauffer; mon thermomètre étoit à neuf degrés au-deſſus de la glace: nous déjeunâmes très-bien, grâces aux proviſions du père, & comme j'allois faire ſeller mon cheval, j'eus un ſpectacle qui m'effraya & me ſurprit ſinguliérement; le mulet de monture du majordome attaché à un poteau, avoit été ſucé toute la nuit (quelques-uns croiront que c'eſt par un *vampire*), mais c'eſt par un animal bien vivant, par une chauve-ſouris qui l'avoit mordu entre l'oreille gauche & la crinière, au-deſſous de l'occiput, & lui avoit tiré plus de quatre pintes de ſang; toute la tête & l'encolure du mulet en étoient couvertes, ainſi que le poteau contre lequel il s'étoit ſans doute frotté

pour tâcher de se débarrasser de cette cruelle harpie: je ne revenois pas de mon étonnement, mais on m'assura que cela arrivoit souvent, & que quand une chauve-souris avoit ainsi ouvert la veine à un cheval ou mulet, toutes les autres venoient s'abreuver à cette source de sang.

Je compris que ce lieu étoit pauvre, par le soin que je vis prendre à des femmes de ramasser quelques grains de mahys, très-rarement épars dans un endroit où avoit campé un troupeau de mulets; je fus instruit aussi que le mahys le plus estimé du pays & le plus commun est long, plat, quadrangulaire & blanc paille.

Nous partîmes à quatre heures ou environ, & à quatre lieues de-là, après avoir encore passé & repassé sept à huit fois le fleuve des détours, nous trouvâmes *Gallatillan*: charmante peuplade! non je ne t'oublierai jamais; je ne suis plus étonné de l'empressement que j'avois de partir, & du désir que j'avois d'arriver; c'étoit sans doute un secret pressentiment de mon bonheur; tu ne renfermes ni mines, ni richesses; tu n'as rien de curieux peut-être pour un autre que moi; mais tu m'as la première offert l'objet de mes vœux & de mes recherches; tu es la plus charmante des peuplades!

C'eſt à Gallatillan que j'ai vu pour la première fois de ma vie de la cochenille fine ſur le nopal qui la nourrit, j'en eus un ſaiſiſſement de plaiſir; la veille, mon capucin qui connoiſſoit très-bien le pays, en me faiſant le détail de ſes richeſſes & de ſes cultures m'avoit nommé la cochenille; je ne lui témoignai quelque curioſité d'en avoir qu'afin de pouvoir, lui dis-je, bien la décrire; mais quand il me dit qu'il y en avoit à Los-Cues où j'avois paſſé, je m'en voulus mortellement d'avoir manqué cette occaſion de la trouver plus promptement & à moins de fraix.

Cependant je n'avois rien à me reprocher: comment aurois-je pu ſavoir qu'il y avoit de la cochenille à *Los-Cues?* Dans la crainte de laiſſer échapper mon ſecret, je m'étois impoſé la loi de ne pas ſeulement prononcer le nom de cochenille; je n'avois trouvé dans ce village aucun Indien qui fût le caſtillan, & le ſeul Eſpagnol que j'y rencontrai me parla bien de la cochenille, mais ne me donna aucunement à penſer qu'on en cultivât dans cet endroit, je n'avois donc garde de l'y chercher, & le ſeul haſard auroit pu m'en procurer la vue.

Au ſurplus je n'ai pas eu lieu de me repentir de l'avoir été chercher plus loin; cela m'a don-

né lieu d'en voir davantage, d'en parler beaucoup, de me procurer d'excellente vanille, & enfin de trouver des moyens plus sûrs d'emporter & de conserver toutes mes richesses.

Je reviens à ma chère cochenille: en arrivant à Gallatillan, je vis un jardin plein de nopals, & je ne doutai point que je n'y trouvasse aussi le précieux insecte que je voulois connoître; je saute donc à bas de mon cheval, & sous prétexte de faire raccommoder mes étriers j'entre chez l'Indien propriétaire, je lie conversation avec lui & lui demande à quoi servent ces plantes, il me répond que c'est pour cultiver de la *grana;* je parois étonné, je désire voir cette *grana;* je le fus en effet quand il m'en apporta, car je la croyois rouge & je vois un petit insecte tout couvert d'une poudre blanche; mon doute me tourmente, j'imagine pour m'assurer de sa couleur d'en écraser un sur du papier blanc; que vois-je? la véritable pourpre des rois.... Ivre d'admiration & de joie, je quitte brusquement mon Indien en lui jetant deux réales pour ses peines, & je regagne à toute bride ma compagnie, qui m'attendoit près d'une mauvaise sucrerie dont les cannes pourtant étoient superbes; enfin je l'ai donc vu, me disois-je, cette cochenille, je l'ai tenue dans mes mains, j'en retrouverai encore puisque je suis dans le pays

où on la cultive, les Indiens m'en vendront sûrement & je pourrai en emporter! Voilà le comble de mes vœux.

Cependant quelques réflexions venoient mêler un peu d'amertume à tant de contentement, je ne pouvois me dissimuler qu'il seroit bien difficile d'amener à bon port un animal si léger, si friable, si facile à écraser, & qui tombé une fois ne se rattache plus à la plante: les secousses du cheval, un voyage de cent lieues par terre me permettoient-ils de croire que je pusse en conserver? & ces plantes énormes sur lesquelles je les avois vu, comment les emporter? comment les cacher? quelles caisses ne faudroit-il pas pour enfermer des arbres de huit pieds de haut sur cinq à six de large?

Ces tristes idées me firent tomber dans une rêverie morne dont toute la gaieté du capucin ne put me tirer, je m'en excusai sur ma fatigue & sur l'humeur que me donnoit ma monture, la plus mauvaise en effet qu'il fût possible de rencontrer.

Nous avions six lieues jusqu'à *San Juan Delrey*, qui se trouve séparé de Gallatillan par une seule montagne appelée la *Costa*; elle a plus d'une lieue de hauteur perpendiculaire, & le

chemin en est presqu'aussi difficile du coté où nous montions que celui d'Aquiotepeque; pour surcroit de peine, nous eûmes l'embarras de deux troupes de mulets chargés; le chemin étoit si étroit qu'il nous fallut mettre pied à terre, & grimper sur des rocs pour faire place à nos montures, qui cédoient elles-mêmes le passage à cinq cent animaux qui défiloient un à un; le son des clochettes, le bruit des siflets & des fouets de trente muletiers qui les conduisoient repétés par tous les échos d'alentour, faisoient dans les montagnes un vacarme aussi étrange qu'étourdissant.

Cependant à une certaine hauteur le chemin s'élargit & s'adoucit: on trouve une terre végétale qui porte une grande quantité d'excellent gramen que broutent les mulets dans leur campement; partout, cette montagne toujours couverte de brouillards est entretenue dans une fraicheur singulière, à l'ombre de pins marins, de chênes, & de quantité de bois de haute futaye, qui font regretter de ne pouvoir les descendre à peu de fraix dans les plaines.

Sur la crête le coup-d'œil est merveilleux, nous voyions derrière nous Quicatlan, & cette montagne de Theguacan d'où nous avions apperçu celle où nous étions; devant nous s'é-

tendoit la magnifique plaine de Guaxaca, & la vallée qui court entre deux chaines de montagnes jusqu'à Guatimala, distante de trois cent lieues; à droite & à gauche, nous distinguions très-nettement quarante lieues d'un beau pays; mais c'étoit devant nous qu'étoit le paradis terrestre; la vue de Guaxaca dans le lointain, & de cinquante villages ou habitations en deçà dans la plaine, tous plus agréables les uns que les autres, l'éclat des pierres dont ils étoient bâtis, leur couverture en tuile à canard comme en Lorraine; les jardins, les beaux arbres qui les environnoient, tout cela nous raviſſoit.

Le chemin ne nous préſentoit pas des objets moins curieux; j'aurois pu emporter vingt plantes, arbuſtes ou herbacées dignes d'être recueillis; mais je fus entraîné vers une fleur d'un rouge de ſang éclatant: c'étoit *un lys de Saint Jacques*, *Amarillis formoſiſſima*; tous les environs en étoient couverts; je me ſouvins de l'avoir vue en fleur dans l'appartement du roi à Verſailles, & je me promis bien d'en arracher des oignons à mon retour, pour en rendre à mon ami M. Thouin, jardinier en chef du jardin du roi; il m'en avoit donné deux pour planter à Saint-Domingue, mais en étant réparti preſque auſſitôt qu'arrivé, je les avois confiés à un habitant pour les planter, & ſa négligence les avoit

laiſſé périr; je ne puis m'empêcher de remarquer à ce ſujet combien l'habitant de S. Domingue eſt peu curieux, peu inventif, & peu induſtrieux pour tout autre objet que celui des principales cultures, comme le ſucre, le caffé, l'indigo &c., il ne voit que cela; ce qui ſeroit de pure commodité, de ſeul agrément, ne lui en parlez pas, il ne conſentira à aucuns eſſais dans ce genre; ainſi n'attendez pas de lui qu'il cherche à naturaliſer quelques fruits ou quelques fleurs, qu'il eſſaye de perfectionner ceux qu'on y a tranſplantés; pourquoi cela, dit-il, ma fortune m'occupe aſſez; il faut que j'aille jouir & je pars l'année prochaine..... On le retrouve encore à S. Domingue dix ans après, & enfin il y périt.

Nous arrivâmes à *San Juan del Rey* à midi; les terres emblavées au milieu deſquelles nous paſſions me rappeloient le ſouvenir de l'Europe; la première choſe qui me frappa en entrant dans la peuplade, fut une nopalerie des mieux entretenues; je mourois d'envie d'y deſcendre, mais je fus obligé de ſuivre mes compagnons à la Caſe-Réale, je m'échappai cependant pendant qu'on préparoit le ſouper: croyant entrer chez le curé, à qui l'on m'avoit dit qu'appartenoit la nopalerie, je fus conduit chez un gros & grand nègre qui étoit l'alcalde du lieu. Après

les premiers complimens, je saute sur un bassin de ferblanc qui étoit sur sa table, & dans lequel je voyois de la cochenille sèche, mêlée de terre; je lui fais à ce sujet mille questions, & lui dis que je serois bien aise de voir sa nopalerie; c'étoit lui faire plaisir, & la considération que je lui témoignois étoit d'autant plus dans le cas de le flatter que sa couleur est plus méprisée des Espagnols européens; il me conduisit avec empressement à son jardin, je vis à la porte une affiche assez singulière; une feuille de nopal y étoit clouée, & sur cette feuille étoient fichées avec autant d'épingles plusieurs chenilles, & deux ou trois espèces de coccinelles, dont l'une nommée par *M. de Linnœus coccinella cacti cocciuelli ferri, coleoptris atris duobus punctis luteis*: je pris d'abord cela pour quelques fétiches ou amulettes, & j'en augurois mal de la religion de mon Africain; mais madame l'alcalde, quoique noire comme son mari, sut me désabuser d'une manière très-satisfaisante, elle m'apprit que c'étoient *los enemigos de la grana*, les ennemis de la cochenille, que l'on immoloit ainsi à chaque récolte, & que l'on plaçoit là pour les faire connoître & les dévouer à la haine générale.

La nopalerie pouvoit être d'un arpent & demi; elle étoit propre, bien entretenue, & char-

gée de la dernière récolte qui me parut très copieuse, les nopals tous du même âge avoient environ quatre pieds de haut sur autant de large; la plantation étoit dirigée comme celle de Gallatillan, est & ouest: je crus reconnoître les mâles dans une espèce de coccinelle, d'un rouge très-vif, mais l'expérience m'a fait voir depuis que c'étoit une erreur; le propriétaire m'a dit qu'il faisoit de quatre à huit arobes de cochenille par an, & qu'elle se vendoit sur les lieux depuis dix-huit jusqu'à vingt-quatre réales.

Pendant que je causois ainsi avec M. l'alcalde, le moine s'impatientoit; il m'envoya chercher pour dîner, je mangeai de bon appétit, croyant que nous allions repartir, & que nous pourrions arriver le même jour à Guaxaca, d'où nous n'étions plus qu'à huit lieues; mais mon compagnon qui ne voyageoit qu'à son aise, me témoigna qu'il ne pourroit partir que le lendemain.

Pour moi je résolus de partir sur le champ, & après avoir fait mes remercimens tant au moine qu'à son majordome, à qui je fis une petite gratification, je sautai en selle, croyant déjà faire claquer mon fouet dans les faux-bourgs de Guaxaca; que j'étois loin de mon compte! Le malheureux topith m'avoit donné une jument

qui

qui étoit pleine, & qui ne voulut jamais aller que le pas; j'enrageois de bon cœur, mais je fus bientôt calmé par les réflexions que cela me donna l'occasion de faire: je voyois se confirmer cette observation déjà faite avant moi, que les hommes se dépravent d'autant plus que la société est plus nombreuse; en effet, tous les Indiens que j'avois vus sur ma route jusqu'à *San Jan del Rey* étoient généralement simples, doux, ingénus, parce qu'ils sont éloignés des grandes villes; mais depuis cet endroit jusqu'à Guaxaca, ils sont fins, subtils, fripons même, & paresseux; on peut dire que le voisinage des Européens espagnols est une peste, une contagion dont la communication a été aussi prompte que malheureuse pour eux.

Quelle différence de la manière dont j'avois été traité par les topiths qui m'avoient conduits avant celui-ci! J'avois été assez bien monté, ou du moins ils ne m'avoient pas induits en erreur, mais ce coquin m'avoit beaucoup vanté ma monture, & elle se trouva détestable; ce n'est pas tout, fatigué, ennuyé de mon allure, je résolus de m'arrêter pour me reposer: on m'avoit parlé des voleurs d'*Attetla*, je demandai à mon conducteur s'il n'y avoit pas quelques lieux pour coucher, il me dit que non, ce fut alors que je le soupçonnai fortement d'être un fri-

pon, & peut-être de la bande dont on m'avoit fait peur.

Le jour tomboit, je ne savois trop quel parti prendre, lorsqu'heureusement j'apperçus une procession qui m'annonça que nous n'étions pas loin d'Attetla. Je pique droit au curé, je descends de cheval & baisant la manche de son surplis, (suivant l'usage des lieux), je lui demande où est la *Casa-Réale*; nous entrions dans la partie basse de la peuplade, il me la montra dans la partie haute, à plus d'un quart de lieue, je m'y rendis; elle est située sur une vaste esplanade, & fait partie d'un immense corps de logis qui me parut une ferme; une galerie bien pavée est au-devant, à gauche est la prison, à droite est une *tienda* tenue par le lieutenant de l'alcalde; un immense édifice termine l'esplanade au nord-est: cela me paroissoit un magnifique château, j'eus la curiosité de l'aller voir, c'est un couvent de dominicains qui avoit appartenu aux jésuites, & que leurs successeurs avoient laissé tomber en ruine; l'architecture moitié romaine & moitié moresque m'en dégoûta, quoique la maçonnerie en fût très-belle; je rentrai dans la salle de justice, sa décoration annonçoit que le district de cette alcadie est considérable.

Pendant que j'attendois le retour du lieutenant de l'alcalde pour avoir de quoi souper,

dix ou douze hommes à manteaux passèrent successivement devant moi, en me faisant de grandes révérences & paroissant vouloir m'aborder: leur mauvaise mine étoit bien propre à m'engager à les éconduire, ce que je ne manquai pas de faire, & je fus bientôt informé que c'étoient de mauvais sujets, des fainéants, qui ne vivoient, pour parler le langage de notre bon la Fontaine, que de *franches lippées*, & qui n'étoient propres qu'à des emplois qui n'exigent ni travail ni fidélité; j'en conclus bien facilement que ces gens n'étoient bons à rien, & qu'il seroit très-prudent d'en purger un pays.

Pendant ce temps le lieutenant de l'alcalde étoit arrivé; je lui rendis visite, il étoit au centre de sa boutique assis à son comptoir, & il me reçut avec la gravité d'un roi qui donneroit audience à des ambassadeurs: à peine daignoit-il me regarder; je méprisois trop ce misérable pour m'offenser de sa réception; je ne voulois de lui que de quoi souper; je lui achetai du pain, quatre œufs & un demi-septier de vin, mais bientôt j'eus encore besoin de lui, car m'étant apperçu que mon coquin de topith ne faisoit pas donner à manger à ma monture, je le lui fis ordonner par le lieutenant de lealcalde, qui s'y prêta de bonne grâce, & le menaça même de lui en faire donner à ses frais.

J'allai ensuite me coucher sur des nattes fort propres dans l'auditoire, & j'y dormis comme un homme qui n'a rien à craindre des juges ni des jugemens.

Le lendemain au point du jour je me mis en route par un froid très-vif: ma jument, grâces à mes soins, alloit un peu mieux que la veille, mais elle se lassa bientôt, & à deux lieues d'Attetla je fus obligé de congédier mon topith, non sans quelques démangeaisons de le rosser: heureusement la pitié vint me parler fort à propos en sa faveur, & c'est ainsi qu'il échappa à ma juste colère.

Je continuai ma route à pied. La ville n'étoit qu'à une lieue & demie de-là, le chemin étoit charmant. Je me croyois transporté dans nos plaines d'Europe, & je marchai jusqu'à Guaxaca à travers des hayes d'arbres inconnus, de *juniperus sabina* de douze pieds de diamètre, de *convolvulus*, de *palos*, de *cordoua*, & où je trouvai les fauxbourgs remplis de nopaleries, que j'examinois du coin de l'œil & sans beaucoup d'apparence & de curiosité. Enfin j'entrai dans la ville comme quelqu'un qui en est sorti pour se promener, & je m'arrêtai à une auberge qu'on m'avoit indiquée sur la droite, à cent pas de *Nuestra Segnora de la Soledad*, lieu & terme de mon pélerinage.

Rien de plus magnifique que la ſituation de Guaxaca. Depuis San Juan del Rey à ce village, s'ouvre une plaine large de deux lieues, qui s'étend juſqu'à cinq ou ſix aux environs de la ville: ſur l'extrémité la plus baſſe de la pente d'un côteau, qui eſt un appendice de la chaîne des montagnes du nord-eſt, eſt bâtie Guaxaca, capitale d'une province qui porte le même nom: ſituée à plus d'une lieue des montagnes, elle ſe trouve à l'ouverture de trois plaines, celle de San Juan del Rey, celle qui conduit à Guatimala au ſud-eſt, & une autre au ſud-oueſt, dont j'ai oublié le nom; cette poſition l'a rendue le centre où aboutiſſent pour leur premier débit les cultures d'anis, de cochenille & de vanille, qui ſe font dans les gorges des hautes montagnes qui l'environnent, à cinq, ſix & ſept lieues de diſtance, alimentée par les bleds, les grains & les fruits de toute eſpèce que l'on cultive dans la plaine; une jolie riviere l'arroſe au bas: au nord-eſt, des aqueducs bien entendus lui apportent de la montagne voiſine des eaux auſſi ſalubres qu'abondantes. L'air, continuellement rafraîchi le matin par le vent d'eſt, & le ſoir par le vent d'oueſt, y eſt pur & délicieux, & donne une chaleur tempérée & telle qu'à huit heures du matin en Mai. Mon thermomètre étoit à ſeize degrés au-deſſus de la congelation le matin, & à vingt-deux à midi, ce qui entretient dans ce

climat, quoique situé par le vingtième degré de latitude ou environ, un printemps continuel. Enfin, magnificence de sites, beauté de décoration, excellence de terroir, température de l'air, abondance de fruits d'Europe & d'Amérique se succédant sans cesse; rien ne manque à Guaxaca, pour en faire un séjour enchanté, que d'être entre les mains d'un peuple actif & industrieux.

Ses nombreux clochers & ses dômes élevés donnent de loin à cette ville un air de grandeur, & l'on peut dire absolument parlant que ses dedans y répondent: elle a seize cent toises de long sur mille environ de large, dans une figure à-peu-près quarrée, en y comprenant les fauxbourgs, remplis, comme je l'ai déjà dit, de nopaleries & de jardins. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, bien pavées, bien nivellées, & formées par des maisons agréablement bâties en pierre de taille & à double étage. On construisoit alors un hôtel-de-ville, qui me parut d'assez bon goût, & fait pour décorer la place-major sur laquelle on le bâtit d'une pierre couleur d'un verd céladon. L'évêché & l'église cathédrale forment deux autres côtés de la même place, tout environnés d'arcades, comme dans la plupart des villes espagnoles, pratique d'une utilité infinie pour se garantir soit de la pluie,

soit du soleil; enfin toutes les églises & les monastères, qui sont en grand nombre, sont solidement & grandement bâtis, richement décorés en-dedans, & proprement blanchis au-dehors.

La population de cette ville, y compris les nègres, mulâtres & indiens, est d'environ six mille ames; elle a un évêque, un gouverneur de province, & ressortit à l'audience de Guatimala, dont le vice-roi a sous ses ordres le gouverneur de Gauxaca.

L'auberge où l'on m'avoit adressé étoit si misérable & si mal propre que je n'eus pas le courage d'y rester; je me hâtai de faire toilette, je déposai dans ma chambre le petit paquet de hardes qui me suivoit toujours, & ne laissoit pas de me fatiguer, & je sortis fort embarrassé de ma personne & sans savoir où aller. Sans manteau, j'avois l'air d'un étranger; une retesitte & un vaste chapeau sur ma tête me rassuroient à peine contre les regards d'une multitude de curieux. J'entrai, pour m'y soustraire, dans la première église que je trouvai, & j'accomplis ainsi, sans m'en douter, le vœu que j'avois fait; car il se trouva que c'étoit *nuestra Segnora* de la *Soledad* en Guaxaca. Après en avoir admiré l'argenterie, les dorures, le dôme de mauvais goût, mais bâti en briques à carreaux vernissés

en échiquier au-dehors, & une multitude d'*ex voto* aussi ridicules que fanatiques, j'en sortis aussi peu avancé, & pas plus rassuré que quand j'y étois entré; j'errois à l'aventure dans les rues, lorsque je m'aperçus que j'étois constamment suivi par un drôle en manteau que j'avois vu à l'auberge; il étoit chargé de chapelets & de scapulaires, & à le voir on l'auroit pris pour un dévot très-zélé: à l'église il s'agenouilla quand je m'agenouillai, il se leva quand je me levai, il marchoit & s'arrêtoit quand je marchois & m'arrêtois; la frayeur me prit, je crus que c'étoit un espion de la police aposté là tout exprès pour moi, ou en général pour tous les arrivans, & je résolus de m'en éclaircir; je l'aborde & lui demande si ces chapelets sont pour vendre; il me répond que oui, mais qu'il a un autre emploi, qui est de s'informer où je devois passer la journée; où il me plaira, lui dis-je avec un air plus résolu que je ne l'étois au fond: à quoi tend cette question? C'est, me dit-il en ricanant, & d'un air de mistère, que je serois charmé de procurer quelqu'agrément à un étranger aussi bon & aussi généreux que vous me paroissez. Je respirai à ces mots qui le démasquèrent à mes yeux, & je compris alors que cet homme qui m'avoit fait tant de peur, n'étoit autre chose que ce que l'on nomme à la cour, où tout se peint en beau, l'*ami du prince*. *Bone*

Deus! me dis-je à moi-même, quoi! c'eſt juſques dans un temple de la Vierge immaculée que le vice vient tendre ſes pièges ſous le manteau de l'hipocriſie? Et me tournant vers l'inconnu; allez, lui dis-je, vous faites là un métier fort joli & fort honnête, mais je n'ai pas beſoin de vous, & gardez vous de me ſuivre davantage.

Après cet accident je pénétrai dans la ville, où je rencontrai quelques caroſſes aſſez beaux & beaucoup de peuple; je fus curieux de voir la cathédrale, qui étoit ſur la place; je la trouvai d'aſſez bon goût, à deux cœurs comme nos anciennes cathédrales: c'étoit la troiſième fête de la pentecôte; on y célébroit la meſſe; le chant me parut beau, grave & majeſtueux, d'excellentes voix, des phraſes bien meſurées, des repos nombreux inſpiroient le reſpect & le recueillement; j'étois dans une eſpèce de raviſſement, lorſque vers l'élévation un prêtre à cheveux gris, en ſurplis & en collet, tenant d'une main une croſſe d'argent, comme nos choriſtes en France, & de l'autre une baguette de même métal, comme nos huiſſiers, m'en toucha légèrement & m'avertit d'un air grave d'ôter ma reteſitte, que j'avois portée juſques là dans toutes les égliſes ſans conſéquence; je l'ôtai ſur-le-champ, ſans murmurer, & même je trouvai cette police convenable; cependant, affligé de l'eſpèce d'affront que je croyois m'être attiré, je ſortis.

J'avois besoin de faire raccommoder ma montre; après avoir cherché long-temps, je trouvai la demeure d'un horloger, il étoit absent; sa femme me reçut si bien que j'en étois honteux; c'étoit une femme de trente-six ans, brune, jadis belle, & toujours tourmentée de ce désir immodéré de plaire que bien des femmes ne perdent qu'avec la vie; elle me fit mille questions, & parvint à savoir que j'étois botaniste, elle en conclut que j'étois médecin & m'engagea à me fixer à Guaxaca, en me disant que dans une si grande ville il n'y avoit ni médecin, ni chirurgien, & que son mari, qui étoit corrégidor, m'aideroit de tout son crédit pour mon établissement; elle me fit même entendre assez clairement qu'elle pourroit aussi m'être de quelque utilité, & je commençois à être fort en peine de la reconnoissance qu'elle en pourroit exiger, lorsque fort heureusement son mari rentra; il étoit excellent méchanicien & bon dessinateur, comme j'eus occasion de m'en convaincre par une multitude de ses ouvrages tant en relief, qu'en plans, qu'il me fit voir; il avoit aussi un jardin assez curieux, où je pris des semences de *mira-sol* & de *sauge à fleurs ponceau*.

Après avoir quitté l'horloger, je me fis conduire chez un coffretier; mes projets exigeoient que je fusse muni de caisses ou coffres aisés à

transporter: le marchand à qui l'on m'avoit adressé m'en fit voir de toutes les grandeurs; j'en choisis huit de deux pieds de long sur quatorze pouces de largeur, & autant de profondeur; ils étoient d'un bois blanc & fort léger, assemblés à queue d'aronde, bien ferrés, & fermant à une serrure; ils étoient de plus si solides & si proprement faits que les ouvriers de Paris n'y feroient œuvre. Le prix me convint également, ils me coûtèrent dix-sept réales la paire, ce qui fait à-peu-près cinq livres douze sols pièce; je ne marchandai point, & cela m'attira de la part du layetier le cadeau d'un panier d'abricots qu'on venoit de lui apporter, & qu'il me voyoit regarder avec des yeux d'envie; je les acceptai: ce fruit d'Europe est si dégénéré faute d'avoir été greffé, qu'à peine est-il aussi gros que la cerise de Montmoranci; il a cependant conservé son goût.

Je sentis alors que je n'aurois jamais pu trouver à *Los-Cues* toutes les ressources que me présentoit *Guaxaca*; j'y aurois trouvé de la cochenille, à la bonne heure, mais cela n'étoit pas suffisant; il falloit encore se procurer les moyens d'en emporter, aussi fus-je bien satisfait de l'emplette que je venois de faire, j'ordonnai seulement par dessus le marché de faire des layettes en séparations à chacun des coffres & j'en emportai les clefs.

Enchanté d'avoir ainſi aſſuré le ſuccès de mon entrepriſe, étonné de me trouver auſſi avancé, & d'avoir franchi ſi facilement juſques-là toutes les difficultés, tant d'avantages étoient un poids que j'avois peine à ſupporter, tant de bonheur me paroiſſoit un ſonge dont je craignois le réveil, & je ne doutai point qu'il ne dût arriver bientôt; plus j'avois trouvé de facilité juſques-là, plus je redoutai les obſtacles que je me figurois devoir attendre au bout de ma carrière. Ce mélange de ſatisfaction & d'inquiétude me cauſoit un accablement, une mélancolie dont je n'étois pas maître.

Je marchois ainſi dans les rues ſans trop ſavoir où j'allois; je me trouvai enfin dans un fauxbourg qu'on appelle de *Las Bueltas* des détours, nom que l'on donne aux jardins de ce pays, parce que c'eſt une beauté que de les couper de murs & de cloiſons, qui offrent pluſieurs détours & pluſieurs retraites dans le même enclos: entr'autres nopaleries, preſque toutes récoltées & dont j'obſervai que les plans étoient toujours dirigés eſt & oueſt, j'en vis que l'on recepoit, d'autres que l'on plantoit, une enfin qui me parut magnifique & tellement chargée de cochenilles qu'on n'auroit pu prendre une ſeule feuille de nopal ſans écraſer mille inſectes: pour l'examiner plus à mon aiſe, j'en-

trai sous prétexte d'acheter des fleurs dans un jardin qui n'en étoit séparé que par une haie, j'y fus frappé d'abord d'une assère violette & double, aussi grande que celles de France, mais produite par un arbuste très-semblable, pour les feuilles pinnées, à notre sureau, & qui faisoit un très-bel effet; mais ce qui m'occupoit davantage, c'étoit la belle nopalerie, & pendant qu'on me faisoit le bouquet que j'avois commandé, je dévorois ce spectacle des yeux; les nopals étoient plantés très-épais à quatre pieds de distance sur des lignes éloignées de six pieds les unes des autres; j'appris que cette nopalerie appartenoit à un nègre qui n'y étoit pas alors, je me promis bien de lui acheter du nopal & des insectes.

Après avoir parcouru plusieurs autres jardins je rentrai dans la ville, & me fis enseigner ceux d'un apothicaire nommé *D. Antonio Pisa* que l'on m'avoit vantés: le propriétaire jugeant à mon habit que j'étois François me fit mille politesses & offres de services, & lui ayant témoigné comme botaniste être curieux de voir son jardin, il m'y fit conduire par son neveu, s'excusant sur son grand âge de ne pouvoir m'accompagner lui-même.

Ce jardin coupé de cinq à six murailles, qui annonçoient sans doute autant d'acquisitions nou-

velles, paroiſſoit conſtruit à grands fraix; une fontaine abondante & très-joliment décorée diſtribuoit ſes eaux élevées à huit pieds dans un vaſe à l'antique, d'où elles couloient par quatre robinets dans un vaſte baſſin, & de-là dans divers réſervoirs; quantité de mauvais œillets, beaucoup de *ſalvia ſtheças*, quelques *agavé*, du *melilot*, *fleur bleue ſans fin*, de *l'oxal*, des *herbes potagères*, quelques *malvacées*, des *abritots*, de la *vigne*, de petits *pêchers*, voilà tout ce que je vis de rare dans ce jardin, aſſez mal entretenu d'ailleurs.

Pendant que j'étois là, je vis entrer la femme d'un corrégidor, couverte d'un riche voile de velours noir à frange d'or; elle venoit, conduite par un homme de très-bonne mine, pour voir, comme je l'ai ſu depuis, la figure d'un Francois; après l'avoir ſaluée très-poliment, je m'éloignai, honteux d'être ainſi l'objet de la curioſité générale & fort embarraſſé de ma contenance. Lorsqu'elle ſe fut retirée, je revins faire mes remercimens à l'apothicaire, & donnai les plus grands éloges à ſon jardin.

Très-ſatisfait de moi, D. Antonio Piſa voulut me procurer la vue d'un autre jardin non moins curieux; j'y courus, c'étoit un potager qui pouvoit faire honneur aux marais de Paris

par ses beaux choux-fleurs, ses artichaux, ses fraises, ses abricots & ses raisins; l'eau y couloit en rigoles de toutes parts le long des carreaux plantés de chicorées, de petites raves & de laitues pommées; cinq ou six ouvriers indiens ou métis y étoient occupés, j'y trouvai aussi le maître *D. Gregorio Meuta*, un des corrégidors de la ville, homme de quarante-cinq années ou environ, d'une très-bonne mine, & d'un abord fort gracieux; il daigna louer mes recherches & ma curiosité, il me fit voir tout ce qu'il avoit de curieux; ce qui me parut plus digne de remarque, fut un arbre qui ressembloit au premier coup-d'œil à un prunier de reine-claude, mais qui n'étoit autre chose qu'un *malpighia* que je n'avois pas encore vu; je priai le propriétaire de me permettre d'en cueillir quelques fruits pour avoir les noyaux, les cerises qu'il donne sont plus grosses que nos plus gros bigarreaux, je voulus payer ces fruits, il ne me le permit pas, & même l'Indien ouvrier qui le suivoit refusa de prendre deux réales que je lui présentai.

Je retournai encore chez mon apothicaire, & lui ayant fait la peinture de l'auberge où j'étois descendu, peinture qui le fit rire aux larmes, tant par elle-même que par la difficulté que j'avois de m'expliquer en castillan, je le suppliai

de m'en indiquer une où je puſſe manger proprement & à mon goût; il me le promit. La converſation tomba alors ſur les diverſes cultures du pays; on me demanda ſi je les connoiſſois; je répondis que oui, à l'exception de la vanille que j'étois curieux de voir, pour la pouvoir décrire avec l'exactitude qu'on exige d'un botaniſte; un prêtre qui étoit préſent m'interrompit pour me dire, qu'il en avoit dans un bois dépendant d'une ferme qui lui appartenoit à ſix lieues de-là, & que ſi je le ſouhaitois il m'y feroit conduire le lendemain par un de ſes Indiens; il voulut même ſe charger de me procurer un cheval, & tout cela avec une prévenance & une politeſſe dont nous autres François croyons volontiers qu'il n'y a que nous de capables.

Je me retirai alors fort content de ma journée, & bien convaincu qu'avec un peu de hardieſſe & d'activité on fait beaucoup de choſes.

Je me rendis à ma nouvelle auberge, conduit par un valet de D. Antonio Piſa; elle étoit tenue par un François qui avoit été cuiſinier du feu gouverneur: j'abordai mon compatriote avec un ſentiment de plaiſir & de confiance, qu'il eſt facile de ſe peindre, ſi l'on veut ſe placer dans les circonſtances où je me trouvois; je ne ſongeai pas même à la diſtance qu'il y avoit de

ſon

son état au mien, & je n'eus pas lieu de m'en repentir, car il étoit bon homme, & ne s'en faisoit point accroire. Je m'apperçus qu'il étoit riche, quoiqu'il se plaignît de la fortune, & je compris que c'étoit pour mieux cacher son jeu, pour ne pas irriter l'envie d'une nation toujours jalouse de notre industrie & de nos succès, & peut-être pour s'en séparer plus facilement quand il en trouveroit l'occasion.

Je le priai de me donner un bon souper, & lui dis que ce seroit le premier que je ferois depuis mon départ de France; il me le promit & me tint parole; j'eus un vrai souper de gouverneur, & je pus enfin me coucher avec délices, déshabillé, dans des draps blancs & un assez bon lit, ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis longtemps.

Le projet que j'avois formé d'aller acheter le lendemain du nopal & de la cochenille m'éveilla de grand matin; je me lève donc à trois heures; je prends deux Indiens domestiques de l'auberge, chargés chacun d'un grand mannequin & de serviettes, & me rends à la nopalerie que j'avois vue la veille.

Je laissai en entrant mes domestiques à la porte, & me chargeai de leurs paniers; le nègre propriétaire étoit à peine éveillé, il vint à

moi avec un air simple, modeste & honnête, contre l'ordinaire de ses pareils au Mexique. Je lui dis qu'étant médecin, je me trouvois avoir besoin pour faire un onguent de ma composition, pour la goutte, de quelques branches de nopals chargés de cochenilles, que je le priois de m'en vendre aussitôt, parce que cela pressoit, & que je lui en donnerois le prix qu'il me demanderoit; il me permit de prendre ce que je voudrois. Je ne me le fis pas dire deux fois: j'en choisis huit belles branches de deux pieds de haut chacune, composées de sept à huit feuilles en largeur, mais si chargées de cochenilles qu'elles en étoient toutes blanches; je les coupai moi-même, je les arrangeai le mieux qu'il fut possible dans les mannequins, & les couvris avec les serviettes: je lui demandai ensuite combien cela valoit, il me jura qu'il y en avoit pour deux réales; je le crus facilement, moi qui en aurois donné deux quadruples; mais pour ne pas lui laisser connoître à quel point j'étois content du marché, je lui donnai seulement une piastre forte, en lui disant que je n'avois pas de monnoie, & que je le priois de garder le reste pour boire à ma santé; le bon vieux nègre se frottoit les yeux croyant rêver encore, & tandis qu'il m'accabloit de remercimens, je fis entrer mes deux Indiens, les chargeai des deux mannequins, & partis comme un éclair.

J'avois un battement de cœur que je ne saurois rendre, il me sembloit que je venois d'enlever la toison d'or, mais je croyois aussi avoir à ma poursuite le dragon furieux prépose à sa garde; tout le long du chemin je repétois ce beau vers; *enfin il est en ma puissance!* Je l'aurois volontiers chanté si n'avois pas en peur d'être entendu; j'arrivai tout hors d'haleine & me glissai dans mon auberge, sans avoir rencontré une seule personne dans les rues; l'aurore commençoit à poindre, mais personne n'étoit encore éveillé dans la maison; je m'enfermai dans ma chambre, & là j'arrangeai avec un contentement inexprimable, & le plus délicatement qu'il me fut possible, mes chers nopals dans deux de mes petites caisses, avec la précaution de les assujettir deux au fond & deux au-dessus, & de les séparer par la layette croisée, & par des bâtons d'un bois sec & pliant.

Ainsi, à cinq heures du matin je me trouvois possesseur d'une belle charge de cochenille que personne ne m'avoit vu acheter, ni emballer; le nègre qui me l'avoit vendue étoit un homme simple & honnête, & les Indiens que je payai bien, en leur recommandant le secret sur ma course du matin, ignoroient de quel précieux dépôt je les avois chargés.

Bien tranquille sur ce point, j'allai jouir sous des orangers qui étoient dans la cour, & du frais & de ma bonne fortune, en attendant le réveil de mon hôte. Jamais le ciel ne m'avoit paru si beau, ni le climat si agréable: la veille je ne voyois que des monstres, ce jour-là tout se peignoit en beau à mes yeux, & me permettoit de me livrer aux plus douces réflexions.

Quelque chose qu'il m'arrive à présent, me disois-je, le but de mon voyage est rempli, je peux partir... à l'instant même,... mais non, la vanille, qu'on m'avoit assuré ne se recueillit qu'à vingt lieues d'ici, que je n'avois aucun espoir d'emporter; la vanille vient comme d'elle-même se présenter à moi, achevons cette autre conquête.

Enfin on s'éveilla; on servit le déjeûner, auquel je fis plus d'honneur que personne, et où je distinguai un fruit singulier, c'étoit une pomme dont la pulpe étoit molle et noire comme une confiture de raisin, Espagnols l'appellent *sapota nera*; j'en ouvris plusieurs et j'en pris les noyaux. Comme je devois partir à midi pour aller à la recherche de la vanille, je commandai un bon dîner pour onze heures.

Je fis ensuite faire mes complimens au prêtre D. *Joseph Ortiz*, & lui fis rappeler en même temps ses promesses, après quoi je m'ajustai pour aller voir la ville.

Mon compatriote qui me conduisoit eut la complaisance de me prêter un manteau; avec cet habillement, mes cheveux en retesitte & mon grand chapeau rabattu, j'avois tout-à-fait l'air espagnol, & je n'eus plus le déplaisir d'entendre repéter partout *aqui sta francese:* voilà un François.

Nous fîmes le tour de la ville & j'arpentai toutes ses rues, elle me parut encore plus belle que la veille; la seule chose que je trouvai à désirer, & qui manque dans toute l'Amérique excepté à Mexico, c'est un cours ou promenade planté d'arbres; on en avoit cependant projeté une au-dessous de l'aqueduc, il y a même des bassins en pierre de taille, tout préparés pour y conduire les eaux d'une fontaine, & cet endroit, vu sa situation, auroit sans doute été délicieux, mais la plantation n'a pas eu lieu, & tout en est resté là.

Nous visitâmes le marché, l'un des mieux fournis que j'aie vus après celui de la Havanne, j'y trouvai toutes sortes de fruits; mais ce qui

me frappa davantage, ce fut d'y voir vendre de la cochenille crue, c'eſt-à-dire vivante, & ſans être tuée ni ſéchée, à raiſon de huit réales la livre; je rentrai enfin chargé d'un paquet de plantes, de feuilles & de branches de toutes eſpèces, entr'autres d'un ricin d'une eſpèce ſinguliè-re que j'ai envoyée au jardin du roi.

Après avoir arrangé mes plantes dans ma chambre, je courus chez un homme que l'on m'avoit enſeigné comme un loueur de chevaux, & ſans en avoir dit un mot à mon hôte, qui croyoit au contraire me tenir pour une quinzaine de jours; j'arrêtai cinq chevaux avec leurs harnois, à raiſon de huit réales chacun, pour me conduire le lendemain à *San Juan del Rey*.

A onze heures ſecond dîner de gouverneur, ſervi auſſi promptement qu'élégamment; mais quoi? Si quelqu'un lit jamais ce récit, ne me prendra-t-il pas pour un véritable gourmand; ah! qu'il me pardonne, j'étois ivre de joie; je cherchois quelques jouiſſances comme pour me récompenſer de mes peines, & peut-être celle-là étoit-elle moins dangereuſe qu'une autre; il n'y avoit ſans doute pas auſſi beaucoup d'inconvénient à refaire mon pauvre corps de ſes dietes paſſées, & à le munir contre celles à venir.

D. Ortiz ne m'avoit pas oublié; à midi ses chevaux étoient à ma porte, je quitte la table aussitôt & saute en selle, je charge le mulâtre mon conducteur d'un sac de toile de quatre pieds de haut, que j'avois acheté tout exprès le matin, & nous partons à toute bride; un mouchoir autour de la tête, un grand chapeau par dessus, & sur la calotte du chapeau un bonnet de coton blanc en pointe, pour diverger les rayons du soleil, précaution fort nécessaire.

Arrivés d'une course jusqu'à une montagne à quatre lieues de la ville, nous montâmes encore durant un quart d'heure, & nous descendîmes dans un vallon où étoit la ferme de D. Ortiz, & où l'on ne faisoit que du bois & du mahys. Nous continuâmes encore notre route pendant deux lieues, & rencontrâmes enfin des gens de la ferme; je voulois qu'on s'adressât à eux pour qu'il nous fissent voir de la vanille, mais le mulâtre prétendoit la connoître, & se vantoit de me la montrer. Nous mîmes donc pied à terre, & cherchâmes pendant un demi-heure à tous les arbres, mais inutilement: en vain j'attendois que mon docteur mulâtre me montrât la plante dont j'étois si curieux; l'impertinent, soit malice, soit ignorance, s'avisa de me donner pour elle un *arum scandens* à feuilles palmées, & dont la tige, il faut l'avouer,

reſſemble aſſez à celle de la vanille: je lui dis qu'il n'étoit qu'un ſot, & qu'au lieu de me faire perdre ainſi mon temps, il auroit mieux fait d'appeler un Indien. Il étoit en effet près de cinq heures du ſoir, & je mourois de peur d'être obligé de revenir ſans vanille, ou de coucher à la ferme, ce qui m'auroit fait manquer mon départ pour le lendemain; j'étois furieux.

Enfin arrive un Indien armé d'une manchette: frère, lui dis-je, en lui montrant une piaſtre forte, montre-moi de la vanille, & ce *peſos* eſt à toi; il me répond froidement de le ſuivre, & à quatre pas, ſe faiſant jour dans un *fourré* où étoient pluſieurs arbres, & grimpant ſur l'un d'eux, il me jette deux gouſſes de vanille parfaitement mûres, & m'en fait voir une branche à laquelle pendoient d'autres gouſſes encore vertes & deux fleurs flétries dont le *nectarium* ſubſiſtoit encore. Je le reconnus bien pour celui des *épidendrum*, la forme des feuilles, des tiges & des fruits parfaitement décrite, le parfum de la plante, tout me convainquit que c'étoit la vraie vanille, exactement ſemblable à celle que j'avois vue chez *D. Athenas* à Vera-Crux. Tous les arbres de ce petit boſquet en étoient chargés; j'y vis beaucoup de fruits verds, mais je n'en pris que ſix, & quatre autres groſſes, mûres; je fis enſuite détacher de l'arbre les ti-

ges qui y étoient accrues, je les liai bien, je les enveloppai avec les feuilles d'un arum qui ont trois pieds de largeur à la base; & ce fagot ainsi arrangé & pesant plus de trente livres, je le serrai dans mon grand sac que j'attachai sur la croupe de mon cheval. J'étois si content de mon Indien, qu'outre la gourde que je lui avois promise, je lui donnai encore deux réales; lui, de son côté, ne voulant pas me céder sans doute en générosité, courut à sa cabane, & m'apporta encore trois gousses de vanilles.

Qui fut honteux? ce fut le mulâtre, & moi j'eus lieu de m'applaudir de ne l'avoir pas écouté.

Nous remontâmes à cheval, & nos montures nous menèrent si grand train, qu'à neuf heures du soir nous rentrâmes à Guaxaca.

Je chargeai mon conducteur de faire mille complimens & remercîmens à son maître, & lui donnai six piastres pour les chevaux, & deux pour son solaire, & je me rendis à mon auberge, où je fis entrer la vanille sans qu'on sut ce que c'étoit.

Il étoit tard, je soupai seul, & sur la fin de mon souper je parlai au cuisinier mon compatriote de régler ce que je lui devois, & lui an-

nonçai mon départ pour le lendemain; il parut fort étonné de ma réfolution, & me dit qu'au furplus je ne lui devois rien, qu'il m'avoit reçu comme François & n'avoit jamais entendu de rien gagner avec moi: je compris ce que cela vouloit dire, & je lui préfentai trois piaſtres, en lui demandant ſi c'étoit aſſez, il voulut inſiſter encore, en diſant qu'il m'avoit reçu par amitié, & que je ne donnerois rien ſi je voulois; alors je lui répondis fort sèchement qu'étant François il devoit comprendre par mon extérieur & mes manières, que je n'étois pas fait pour recevoir *gratis* de lui, & que ſon état le mettoit dans le cas de vendre à tout le monde; je crus devoir ajouter trois autres piaſtres à celles que j'avois miſes ſur la table, en lui demandant quelques proviſions. Quand mon hôte vit que je le prenois ſur ce ton, il ramaſſa d'un air ſatisfait les ſix piaſtres fortes, & me remercia fort poliment; peu de temps après il m'envoya ce que je lui avois demandé.

Je m'enfermai enſuite dans ma chambre, & paſſai une partie de la nuit à viſiter & arranger toutes mes plantes à demeure dans mes coffrets; il y en avoit deux de conſacrés à la vanille que j'avois marquée & mêlée avec mille autres plantes cueillies au haſard; comme j'ouvrois & fermois ſouvent & avec quelque bruit toutes mes

caisses, mon hôtesse en conçut une violente curiosité, qu'elle crut satisfaire en prenant le prétexte de me faire un petit présent de chocolat; elle vint à cet effet heurter trois ou quatre fois à ma porte, mais je la lui refusai toujours constamment, elle se lassa à la fin, & se décida à laisser son chocolat sur une chaise dans la chambre voisine.

Je ne dormis pas long-temps; à quatre heures du matin mes chevaux étant arrivés, j'éveillai mon hôte; sa surprise redoubla, car je ne lui avois pas rendu compte de toutes mes précautions: mes caisses, mon bagage, tout fut chargé en un clin d'œil, je montai sur un des chevaux & j'obligeai le topith à conduire les autres grand train devant moi.

Il n'étoit pas encore jour quand je partis de Guaxaca, j'en trouvois les rues excessivement longues à cause de mon train, qu'il me tardoit de voir échappé aux recherches & à la curiosité; enfin je me vis en rase campagne au point du jour, il faisoit très-frais, je serrai les épaules, & redoublai de vîtesse; mes chevaux se trouvérent excellents, & nous fimes si bonne route, qu'à sept heures & demie j'arrivai à Attetla, d'où, sans prendre aucun rafraîchissement, je gagnai *San Juan del Rey*, après avoir seulement mis pied à terre pour ramasser quelques plantes.

13.

Des mœurs.

Comment l'homme peut-il se laisser aller au désordre d'après tous les exemples & les secours de la morale? Comment ne se trouve-t-il pas éclairé, par son intérêt, son bonheur & ses propres malheurs? Sa faiblesse est donc bien grande! ses passions bien impérieuses! bien indomptables! son ignorance & sa malignité bien profondes! Peut-être n'a-t-on pas trouvé l'art de diriger ses inclinations vers le bien? Peut-être ne l'a-t-on jamais bien voulu? Je ne m'arrête pas à cette dernière pensée, elle est trop insupportable à mon esprit.

Il est bien peu consolant, soit qu'on tourne ses regards sur le passé, ou qu'on les promène dans l'avenir, de demeurer persuadé de l'insuf-

fisance & de la faiblesse des hommes. En effet, s'ils paraissent, dans des temps heureux, moins adonnés à leurs passions, dans d'autres ils les suivent; & au fond, comme on l'a remarqué si souvent, ils sont presque toujours les mêmes; car leurs vices, quand on les croit détruits, ne font que disparaître, & vont se cacher dans l'intérieur de leur ame pour y dormir jusqu'au moment de leur réveil, & aux époques où ils doivent se montrer. Sans me placer à la suite des opinions des autres, & réservant le respect pour mes pensées, je ne chercherai pas à prouver l'impuissance qu'il y a de nous rendre meilleurs. Loin de moi une si déplorable doctrine! Mais je pense, en même-temps, que si la politique elle-même s'oppose toujours aux desseins de la morale la plus pure & la plus parfaite, si elle la combat par ses perpétuelles maximes, il ne faut rien attendre de la perfectibilité de la nature humaine, & toutes nos espérances vont s'évanouir. Quelles pensées n'inspire pas l'étude des lois politiques, quand on songe à ce qu'elles auraient pu faire pour la bonté des mœurs du peuple, & quand on vient à penser à tous les moyens qu'elles ont pris pour les corrompre? Il valait bien la peine, pauvres créatures, me suis-je dit plus d'une fois en jettant les yeux sur vos annales, de vous rassembler en corps de nation, si vous

ne deviez pas y acquérir une autre perfection. Mais peut-être suis-je trop rigoureux dans mes jugemens, & les codes des nations sont-ils les ouvrages, non de la méchanceté, mais ceux de la faiblesse.

En parlant des mœurs, on doit naturellement s'attendre à des remarques sur la fidélité & l'obéissance pour les lois, ce qui forme & constitue la probité d'un peuple. Mais, pour se faire mieux entendre, il faudrait remonter à la source des erreurs politiques, & faire voir qu'il ne peut y avoir de mœurs, dans le sens philosophique & rigoureux, là où les principes du gouvernement portent à faux, & où les règles des mœurs sont incertaines. Cela n'empêcherait pas de reconnaître leur bonté domestique; le citoyen pouvant vivre sous l'imperfection des lois de l'état, sans être lui-même corrompu, les mœurs générales doivent être séparées des mœurs particulières; ce qui n'implique pas contradiction. Car, il faut bien distinguer, dans les gouvernemens, le citoyen du simple sujet; l'un peut avoir des mœurs dans le sens politique, & l'autre en être privé.

J'ai tâché de ne pas montrer avec trop d'évidence les dangers où nous sommes exposés; si les ménagemens appartiennent à une sage in-

ſtruction, ils ne doivent pas non plus faire oublier ce que l'on doit plus particulièrement à la vérité. Il eſt encore une attention, c'eſt qu'il ne faut pas raſſembler, dans le même ſujet, toutes les réflexions qu'il peut préſenter. Je ne ferai donc pas la critique de nos mœurs dans l'ordre de la politique, puisque mes divers jugemens ſur elle ont été répandus dans le cours de cet ouvrage. Peut-être ſerait-il plus facile de groupper les attitudes d'un peuple, & de les montrer tout-à-la-fois, que de les expoſer dans une ſuite d'images douces & tranquilles. Quel que puiſſe être l'examen de nos mœurs, ſoit qu'on en faſſe des fractions, ou qu'on les conſidère dans leur enſemble, pour pouvoir fixer l'idée de leur perfection & de leur bonté, il faudra, ſans doute, dans tous les temps, ne point ſéparer les intérêts de la politique de ceux de la morale. C'eſt ſur ce rapport indiſpenſable & ſur cette concordance que j'ai tant inſiſté dans cet écrit, pour établir enfin cette juſtice que ſe devaient entr'elles les nations. Si je ne l'ai pas perdu de vue, j'aurai au moins donné l'idée élémentaire des mœurs. Ne devant pas décrire les nôtres, & les examiner dans leur eſſence purement politique, je vais les conſidérer dans les détails & les particularités qui nous affectent le plus.

En parlant de nos mœurs particulières, je prendrai bien garde de tirer le voile qui les couvre, pour n'en laisser voir que la difformité & la turpitude. Je vais les considérer dans leur liaison avec cette passion à laquelle notre faiblesse va plus particulièrement s'attacher, la plus dangereuse de toutes, & celle dont il est plus difficile de se défendre. Ecartant toute déclamation, mais fidèle à la vérité, je m'approcherai avec confiance & respect de la source de nos plaisirs, je m'adresserai aux femmes, comme les gardiennes de nos mœurs, aux femmes qui peuvent seules nous inspirer une sage modération, & nous faire respecter les règles de la bienséance. Au milieu du désordre & de la violation de toutes les lois de la pudeur; leurs images consternées, défigurées & foulées au pied; la morale n'étant plus entendue; la politique indifférente sur notre conduite, occupée des seuls objets de l'ambition; les plus mauvais exemples gouvernant le monde; l'habitude entraînant la multitude; tous les liens de la tendresse étant relâchés, les affections les plus justes & les plus légitimes tournées en ridicule; les plus vils sentimens ayant pris la place des plus tendres mouvemens de notre ame: une dégoûtante débauche ayant succédé aux inclinations les plus pures, les plus touchantes; enveloppé de la contagion du siècle où je me trou-

ve

ve placé, qu'on me permette, sur les débris d'un commun naufrage, de me sauver moi-même, & de former des vœux en secret pour le salut des autres. Si les femmes demeurent insensibles à mes prières, si mes invitations leur paraissent odieuses, il ne reste plus d'espérance.

Ce serait cependant un spectacle bien consolant, celui qu'offrirait la bonté des mœurs unie à la décence. Les respects pour les liens les plus chers & les plus sacrés; la fidélité dans les mariages; la réserve dans le célibat; la noble pudeur dans les rangs les plus distingués, & l'honnêteté générale répandue dans les différentes conditions, & qui irait s'unir aux dernières classes, où se trouve placé le peuple.

Il serait doux d'avoir à contempler cette jeunesse sensible & ardente aux premières approches des plaisirs, mais retenue, en même-temps, par la modestie, la pudeur, les maximes de l'éducation, conserver l'innocence de l'ame pour la pouvoir présenter un jour au pied de l'autel de l'hymen & de l'amour flétrie & abattue par l'erreur, suite d'une fatale inexpérience.

Dans l'indignation où nous jette le spectacle de ces mœurs, dans le mépris que l'inconduite générale & la dissolution inspirent, je vais donc m'adresser aux femmes, puisqu'elles ont acquis l'empire sur le cœur de l'homme, & que la beau-

té, ce préſent du ciel le plus flateur, leur aſſure ſon éternel hommage. Doivent-elles ignorer auſſi que la vertu a des droits ſur lui, & que tant d'attraits & de charmes verſés ſur elles pour la conſolation des années de l'homme, doivent embellir & non pas déshonorer ſa carrière. Je répéterai les leçons de l'expérience, & je prendrai la liberté de faire cette réflexion: puiſque la débauche avilit les femmes à nos yeux, ne doivent-elles pas s'attendre à notre indifférence & à nos mépris, lorſque ne pouvant plus ranimer, par leurs charmes, notre tendreſſe expirante, elles ne peuvent pas même ſe conſoler dans une ſituation ſi douloureuſe, par le ſouvenir de leurs propres vertus.

Qu'il eſt juſte de plaindre, à leur tour, ces créatures trop ſenſibles & trop aimantes, dans l'ignorance des perfidies & de l'ingratitude du cœur de l'homme, lorſqu'elles ſe livrent à lui ſans réſerve & ſans ménagement! Que de regrets elles ſe préparent! Cependant, dans la crainte d'offenſer la délicateſſe & l'extrême ſenſibilité des femmes, je n'irai pas répéter, d'après un écrivain ſans doute vertueux, & dont le nom rappelle la douleur parmi nous, que, dans le dernier âge de leur vie, elles ne conſervent plus que les droits de la compaſſion ſur le cœur de l'homme. Vérité trop triſte! & qui

doit se dissiper devant celle qui leur donne, dans tous les temps, les droits à son estime, à sa reconnaissance, lorsqu'il n'est pas injuste. Mais il faut avouer aussi que bien peu parmi elles les obtiennent. Et telles sont encore les rigueurs des hommes envers les femmes, qu'ils ne sauraient oublier, au sein de la corruption, les outrages faits à la sainteté des mœurs. Tant est incorruptible l'instinct & l'inspiration de la pudeur, il ne saurait autoriser les molles condescendances & les coupables complaisances de la femme.

Dès-lors que la modestie ajoute à l'empire des charmes, & que l'innocence ne saurait perdre ses avantages & ses propres attraits, les femmes se manquent donc à elles-mêmes, elles s'éloignent du but qu'elles doivent se proposer, celui de nous plaire; elles cessent de nous intéresser, quand elles s'écartent des lois de la pudeur. Je ne prétends pas les excuser ici par la délicatesse & la fragilité de leur sexe; mais je dois mettre sous leurs yeux les intérêts de la santé & de la beauté elle-même, les dangers de la corruption, les devoirs sacrés de la maternité qu'elles ne peuvent point remplir dans le désordre & la dissipation. Il ne faut pas douter de cette vérité: quand les hommes vivraient dans l'inconduite & le déréglement des mœurs,

nos épouses devraient vivre dans la réserve & la modestie. Telles étaient au moins les mœurs anciennes; telles étaient ces Romaines tant vantées dans les beaux âges de l'Empire; telles étaient sur-tout ces fameuses Grecques, ces citoyennes des plus glorieuses républiques: tandis que la fatalité y vouait une partie du sexe le plus faible à l'incontinence publique, aux plaisirs & aux caprices du sexe le plus fort, les mères de familles, satisfaites de l'estime de leurs époux, heureuses par l'attachement & l'amour de leurs devoirs, vivaient dans la retraite au sein de la tendresse. Si l'on voulait achever la comparaison des temps passés avec les nôtres, on trouverait que les anciens étaient plus voluptueux, mais, en même-temps, plus réservés que nous. Sans prétendre excuser leurs excès, que l'histoire ne dissimule pas, peut-être que leurs jouissances étaient l'excédent de leurs grandes forces, tandis que nous les prenons si souvent pour l'effet de leurs mauvaises mœurs. C'est bien aux peuples modernes, dans l'impuissance & la petitesse, à juger des mœurs des anciens, qui ne leur ressemblaient ni par leurs vices, ni par leurs vertus, ni par les principes de leur éducation, ni par leurs lois, ni par leur caractère. N'attendons rien des peuples efféminés, l'imitation a perdu & perdra les nations modernes, car elles se modèlent de plus en plus

les unes sur les autres, j'en connais bien la raison; il est plus facile à un peuple d'imiter, que de servir d'exemple. Mais, sans généraliser davantage ces observations, qu'il me soit permis d'arrêter mes dernières pensées sur l'état & la situation présente des mœurs de la nation; mon attachement pour elle ne doit-il pas l'emporter sur tout autre?

Français, vous avez passé par tous les âges & par toutes les époques critiques & les révolutions d'un glorieux Empire. Les arts, les sciences ont fleuri dans votre sein: vous avez été guerriers & victorieux tout-à-la-fois. Les mœurs, la dignité, la décence ont honoré vos belles années. Vous avez donné naissance à la franchise, à la loyauté. D'honorables chevaliers ont fait connaître parmi vous la gloire, la galanterie & l'amour; le plus noble désintéressement a été la vertu de vos pères, l'honneur la récompense. Alors les peuples les plus éloignés se rendaient de toutes parts pour apprendre de vous les enseignemens de la politesse & de l'urbanité. La douceur de vos mœurs, l'affabilité de vos manières plaisaient à toutes les nations, elles faisaient les délices des femmes; & quand vous les entreteniez de l'amour & de la tendresse, elles croyaient entendre le langage de l'héroïsme & de la vertu.

Français, je suis fâché de vous le dire, vous n'êtes plus, aux yeux des autres peuples, ce que vous avez paru autrefois. L'avilissement a pris la place de vos généreux sentimens; le luxe vous affaiblit; la frivolité vous occupe; l'amour de la patrie ne vous touche plus; & si j'ai rendu quelquefois hommage à vos brillantes qualités, c'est qu'elles ne sont pas tout-à-fait éteintes, & que j'aime à penser qu'on peut vous ramener à l'honneur de vos premiers devoirs.

Tu n'es plus, nation volage & inconstante, ce peuple, dont parle l'histoire, jadis si aimable & si intéressant, du moins tu parais avoir perdu en partie cette sensibilité & cette extrême délicatesse qui te donnait un rang si distingué. Tant de vertus & tant de belles qualités ont disparu, & dans tes principes & tes règles de conduite, comme dans tes modes & tes vêtemens, je reconnais bien l'inconstance de tes goûts & de tes caprices, tu changes continuellement d'attitude.

J'ai vécu dans ces temps d'extravagance & de frivolité; & quelque éloge qu'obtienne le siècle où j'ai pris le jour, il n'en est pas moins vrai que, dans l'espace d'un petit nombre d'années, j'ai vu la corruption sortir du sein de la capitale & du séjour de nos rois, se répandre sur toutes

les provinces & parvenir jusqu'à celles qui, par leur éloignement & leur situation, semblaient lui opposer d'insurmontables barrières.

Puissent ces objets de mes regrets & de ma juste sensibilité, disparaître un jour! Puisse le nom français reprendre son ancienne splendeur sous des auspices plus favorables! Puisse ma nation embellir son gouvernement par ses mœurs; & ses maitres brillans de gloire & confirmés sur le trône par notre respect & notre attachement, servir d'exemple à toutes les nations!

Je n'exposerai pas, avant de terminer ce chapitre, les considérations sur les mœurs dans l'ordre rigoureux de la politique, elles ont été faites heureusement dans le grand ouvrage de l'Esprit des Lois; elles y paraissent comme la base la plus assurée de nos Empires. D'abord les Républiques y éclatent au milieu des divers gouvernemens, en nous donnant les exemples les plus touchans de l'amour de la patrie. Les monarchies viennent à leur suite, & nous offrent les règles de l'honneur qui les conduit, en faisant les choses les plus magnifiques & les plus mémorables pour la gloire. Mais le temps se présente, ce destructeur de nos systêmes & de nos plus superbes pensées, marchant à pas lents, & se plaçant de lui-même sur la vérité éternel-

le; il nous instruit que les plus beaux gouvernemens vont se corrompre. Fatale & triste expérience de l'homme & de ses ouvrages! Les plus sages sociétés doivent donc s'anéantir, & l'honneur & la vertu disparaître! Je voudrais bien pouvoir me déguiser cette triste vérité: je voudrais bien que la jeunesse, si avide de connaissances, ne vînt pas si-tôt à la reconnaître. N'y a-t-il donc point de remèdes à nos maux? J'ai dû dire que, dans les gouvernemens de l'honneur, on pouvait intéresser les femmes à la conservation des mœurs. Si cette idée n'est pas la plus raisonnable, parce que leur ascendant est peut-être déja trop grand sur nous, du moins est-elle la plus glorieuse & la plus flatteuse pour celles qui vivent dans les monarchies. Peut-être trahi moi-même, sans le savoir, par mon caractère & ma propre profession, je ne rends pas assez hommage à ce sexe qui, dans tous les temps, est fait pour nous inspirer la vertu. N'allons pas nous désespérer & nous précipiter dans les alarmes & le découragement; car s'il ne peut y avoir d'espérance & de consolation pour les Républiques & pour les gouvernemens les plus parfaits lorsqu'ils se trouvent corrompus, il nous reste quelque espoir en faveur des tranquilles & heureuses Monarchies. Ne désespérons pas de la patrie, ne répandons pas de larmes sur l'entière perte de nos villes. Si l'hon-

neur brille encore dans l'ame du Français, il n'attend, pour reparaître, que des momens plus favorables.

Si le gouvernement daigne écarter les objets de la corruption, s'il exige de la décence dans les citoyens qui approchent de plus près le trône & la perſonne ſacrée de nos rois, les mœurs des ſujets peuvent encore reparaître. Tel eſt encore le grand avantage des Monarchies, en ce point, ſur les républiques: c'eſt que, dans la décadence même, on peut eſpérer quelque retour à leur ſalut, & leurs gouvernemens ne ferment pas la porte à tous les vœux & à toutes les eſpérances.

14.

De la liberté de penser.

La liberté de penser est l'attribut le plus honorable de l'homme. Il serait odieux d'y porter atteinte, puisque c'est par ses pensées, comme par ses actions, qu'il déploie & manifeste son auguste caractère.

Je ne confondrai point avec sa liberté l'indépendance de son esprit. Qui de nous voudrait vivre dans une société où la licence ne rencontrerait point de bornes?

Je sais que le citoyen doit se conformer aux lois de la société qui l'ont vu naître; comme aussi, lorsqu'elles ne se trouvent pas favorables à son bonheur particulier, il peut en rechercher

ailleurs qui soient plus parfaites pour sa propre félicité. Mais, avant toutes choses, il doit plier ses jugemens & ses actions aux règles de la subordination de la société où il vit. Je sais, en même-temps, que toutes les époques de la vie civile & politique n'autorisent pas le même degré de liberté, & ne permettent pas aux citoyens d'en faire le même usage.

Il serait trop difficile d'assigner les différentes règles de cette liberté sage & éclairée, que la raison de l'homme, dans tous les temps, recherche avec tant d'empressement. Elles sont, sans doute, trop exposées à nos caprices, & trop souvent aux lois d'une nécessité impérieuse, qui ne nous permet pas toujours de les exposer dans leur véritable jour.

On a remonté dans ce siècle, au moins par la pensée, à l'enfance de ces premiers âges, où l'homme, à peine raisonnable & n'étant point façonné au joug des lois, il fallut d'abord dompter les forces de son corps, avant de songer à soumettre celles de son propre entendement.

On a reconnu aussi les maximes des divers gouvernemens, l'honneur des monarchies, la vertu & les privilèges glorieux des républiques. Des écrivains les plus recommandables ont fait

des observations qui ont étonné encore notre faiblesse; ils ont écrit que le courage, la fierté des idées regardent les hommes qui habitent ces dernières; que, s'il est permis, dans les gouvernemens de l'entière liberté, d'applaudir & de censurer hautement leurs actes politiques; dans ceux où réfident plus particulièrement l'honneur & ses délicatesses, on doit en parler avec plus de ménagement; & qu'il n'est permis même d'y proposer la vérité, qu'autant qu'elle se trouve revêtue au-dehors de nos sévères bienséances.

Nous ne réclamons donc point ici une liberté qui ne se trouverait pas conforme aux maximes de notre éducation, mais aussi, en même-temps, repoussons les atteintes qui viendraient à la choquer & à la rendre méconnaissable.

Je ne saurais trop le faire entendre, on doit autoriser une liberté raisonnable dans les gouvernemens où l'on rencontre cet honneur, qui n'est pas entièrement effacé, sur-tout lorsque ces Etats s'étant trop agrandis, penchent vers leur ruine. Eh! par quel autre artifice peut-on le gouverner? Est-ce par une autorité absolue qui se dément tôt ou tard ou qui se détruit d'elle-même, ou par les avantages inestimables & le prix d'une sage liberté qui peut replacer ces

mêmes Etats sur leurs véritables bases? Triste situation de l'homme! Dans les gouvernemens où il vit, les traces de la tyrannie, de l'oppression & de ses douleurs se présentent de toutes parts; & la sainte liberté de l'homme, selon l'expression d'un de nos philosophes, est défigurée & méconnaissable dans toutes les contrées de la terre.

Que les gouvernemens éclairés ne craignent point l'essor de la pensée des citoyens. Qu'ils laissent au génie des peuples qui les habitent, la liberté naturelle. Semblable à un coursier plein de feu, ce n'est pas inutilement qu'il frappe l'arêne de son pied, dans l'impatience de parcourir les champs de la victoire & de remporter le prix de la course.

Quelle inconséquence dans ces gouvernemens, si puissans d'ailleurs par la grande autorité qu'ils renferment, de fermer la bouche, par des lois cruelles inspirées par de fausses alarmes & d'injustes soupçons, à ceux qui sont appliqués à écrire les devoirs les plus indispensables de la morale des peuples, lorsqu'ils discutent sur les intérêts de cette science politique qu'il nous importe à tous de bien connaitre. Quelles mauvaises suites peuvent-ils attendre du courage & de la noble liberté du citoyen?

Si les principes du gouvernement sont altérés, seule elle peut les éclairer sur cette situation si déplorable; & s'ils ne le sont pas, on ne saurait prendre de l'ombrage & de l'inquiétude sur ses pensées. D'ailleurs, dans tous les gouvernemens, la multitude travaille, & ne saurait s'occuper de nos divisions qu'autant qu'on l'opprime; & son agitation passagère, qu'on calme si aisément, ne peut être que le produit de l'injustice qui l'accable ou de son désespoir. Il n'y a donc que le faux zèle, l'hypocrisie & le mensonge qui puissent jetter de l'incertitude sur l'obéissance du peuple. Il n'y a que la méchanceté ou la faiblesse qui aient intérêt de rabaisser l'homme & de le tenir courbé sous les fers & les coups de la servitude. Qu'ils soient donc regardé comme impies & blasphémateurs, ceux qui osent proférer que le citoyen ne doit point raisonner sur les lois & les devoirs d'une raisonnable obéissance. Nous sommes faits pour habiter des sociétés où notre raison doit être comptée pour quelque chose, où, tous ensemble réunis, nous devons communiquer par nos pensées, nos affections & nos plus justes sentimens. Qui de nous a jamais prétendu renoncer aux droits de l'amitié & de la confiance, & pourrait-on soutenir la présence des délateurs infâmes qui nous entoureraient? Qu'il serait funeste & triste, tout-à-la-fois, si l'on ne pouvait prononcer le

nom de sa patrie qu'avec crainte, & si notre attachement pour elle devait être puni comme une indiscrétion & la témérité d'un faux zèle; & ce sont cependant ces sentimens si naturels qu'on réclame de toutes parts après une suite de siècles effroyables de servitude; & c'est cette liberté si honorable à l'homme, si chère à son cœur, qu'il implore encore de nos jours, sans savoir s'il sera écouté, & s'il doit l'obtenir bientôt.

Ne nous lassons pas de faire des prières pour elle. Il est de la sagesse des gouvernemens de revêtir le citoyen de cette liberté pure qu'il réclame depuis si long-temps, puisque tous les Etats renferment en eux-mêmes assez de puissance pour arrêter les déportemens de la désobéissance. Depuis long-temps le peuple est accoutumé à obéir; & quand il sort quelquefois de ses propres limites, il faut attribuer ce désordre aux outrages qu'il reçoit, comme nous l'avons remarqué, aux imprudences de l'administration, à l'indiscipline des Etats qui ne le surveillent pas avec assez d'exactitude, qu'à ces inquiétudes passagères qui semblent gagner quelquefois le corps entier de la nation & les familles les plus nombreuses. Ce n'est pas non plus quand le peuple mécontent exhale ses plaintes qu'il est à craindre; mais lorsque depuis longtemps il paraît garder un morne silence; alors

c'est le moment de veiller sur les dangers. Ainsi, dans un calme apparent se préparent ces tempêtes affreuses qui vont bientôt porter la désolation sur nos rivages, & détruire l'espérance de nos récoltes. Tel on voit encore se reposer sur ses flancs embrâsés, l'Etna, & vomir, dans le moment où l'on s'y attend le moins, ses cendres brûlantes sur les riches contrées & les rians aspects des vergers & des campagnes.

En réclamant la liberté pour l'honneur de l'homme, & celui des gouvernemens, faisons bien attention aussi de ne point relâcher les liens de son obéissance. Si le citoyen doit faire le sacrifice d'une partie de sa liberté pour conserver l'autre, comme on l'a si justement remarqué, c'est, sans doute, par son respect & son attachement pour les lois auxquelles il a promis d'obéir. Mais, en même-temps, si, pour agir avec courage, il a besoin de toute sa liberté, pourquoi la lui ravir? Celle de sa personne paraît donc être une suite de celle de son esprit. Ici les principes des gouvernemens diffèrent entr'eux suivant qu'ils craignent ou qu'ils espèrent de cette liberté politique qu'ils accordent avec tant de peine à leurs sujets. Nous connaissons toute la force de nos préjugés & de nos anciennes habitudes; cependant, malgré leur empire sur nos idées, il nous paraît qu'on peut propo-

ser

ser encore de nos jours cette question à résoudre: savoir si l'autorité ne s'abuse pas elle-même lorsqu'elle frappe sur la tête des plus fidèles sujets dans la crainte qu'ils ne se servent un jour de leurs forces pour lui échapper, si elle ne doit pas paraître injuste lorsqu'elle les soustrait à la sévérité des lois, par des complaisances & des ménagemens que ces mêmes lois désapprouvent. Peut-être verra-t-on jour éclôre une législation plus raisonnable. Il y a long-temps que les citoyens instruits souhaitent que le châtiment & l'infamie atteignent le seul coupable. Alors la liberté ira se placer sur la tête des peuples, & ceux qui les instruisent n'auront d'autre crainte que celle de ne pas mériter leurs suffrages.

Réunissons donc tous nos vœux en faveur de cette liberté sans laquelle il ne peut y avoir d'association raisonnable sur la terre. Sans doute il doit paraître extraordinaire, à la suite de tant de siècles, de voir la philosophie présenter encore les réclamations des peuples avilis & affervis par l'esclavage. Avançons-nous donc avec confiance & respect vers l'autorité elle-même, si nous voulons cueillir de ses mains les présens de la liberté qui doit nous honorer, & sans laquelle il n'y a point de citoyen, il n'y a point de patrie. Ainsi tout fleurit avec elle, & tout se flétrit lorsqu'elle se retire; & les ta-

lens, & les vertus, & le courage & l'amour pour sa patrie ne sont plus que de vains noms, & ses lois que des mensonges. Qu'attendre en dernière analyse de ces Etats, où le citoyen n'obéit qu'avec crainte, où il doit se dépouiller de sa propre dignité & renoncer au sentiment de ses propres forces. Ne passons pas au-delà du caractère de nos observations; toutefois faisons l'aveu que, si malheureusement la liberté de l'homme n'est pas assez respectée dans beaucoup de gouvernemens de l'Europe moderne, on ne doit pas dire pour cela que son image soit profanée entièrement dans la nôtre. Ainsi, la servitude ne saurait approcher des limites des empires où l'honneur a quelque pouvoir & où l'on en ressent les délicatesses. Eh! qui de nous a fait un serment d'obéir à ses rois & à ses maîtres, autrement que par l'amour & la reconnaissance?

Quelle plus glorieuse révolution, lorsque tous les Etats mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, l'autorité elle-même se croira obligé de préparer, de ses propres mains, la liberté des peuples! Heureux les siècles qui en jouiront dans toute la plénitude, & qui n'en abuseront pas: j'aurais bien voulu naître au milieu d'eux.

15.

La piété maternelle, conte Chinois.

Le désir de m'instruire m'avoir arraché de bonne heure à ma terre natale; &, seul, un bâton à la main, & quelques pièces d'or cousues dans ma ceinture, j'étois venu jusqu'au pied de cette muraille que le patient & industrieux Chinois donna pour limite à sa patrie. A la vue de ce mur inébranlable aux attaques des hommes & des siècles, mon esprit demeure frappé d'étonnement. Cette porte, immense en toutes ses proportions, ferme, du côté du Nord, une voie de plus de quatre cents lieues. Du haut de cette masse imposante, l'homme semble dire à l'homme son semblable ces mots que l'Eternel adressa aux flots irrités: „Vous ne passerez point

la borne que j'ai posée; vous irez jusque là, & votre fureur mourra ici."

Je dirigeai ma route vers Peking; déjà je découvrois les hautes tours revêtues de porcelaine & les pavillons dorés de cette grande ville, quand un torrent, caché dans le creux du vallon, me ferme le chemin. Chargé de ces monceaux de neige que les flèches du soleil précipitent dans les vallées, cet impétueux torrent bondit & bouillonne sur les rocs qui le divisent; l'onde écumeuse s'épand avec bruit, son murmure effrayant se prolonge, répété par l'écho. Je regarde, j'écoute, & je demeure attristé. Quelle route tenir? Comment gagner l'autre bord? La nuit s'approchoit; j'avois besoin d'un gite. Des cabanes étoient semées çà & là au milieu des rizières: j'en découvrois d'autres sous de larges figuiers qui semblent croître sur les montagnes pour servir de parasols à leurs sauvages habitans.

J'entre sous la chaumière la plus voisine: j'y trouve une vieille femme occupée des soins du repas. Une autre femme étoit près d'elle; j'appris bientôt que c'étoit sa fille, & qu'elle s'appeloit Thékintsé. Je la prends d'abord pour une de ces célestes Intelligences qui, dans les premiers jours du monde, se montroient fami-

lièrement aux hommes: elle en a l'éclat la douceur & la sérénité. Un voile, roulé autour de sa tête, ne s'abaisse que lentement sur son charmant visage. Elle a deviné ma pensée; mes yeux l'accusoient de cruauté. Sa mère me parle, & je ne l'écoute pas. „Qui vous amène en ce lieu sauvage? Que cherchez vous? D'où venez-vous?" Telles étoient ses paroles. Honteux d'une si longue distraction, je répondis: „O ma mère! j'ai fait bien du chemin! Je suis parti des bords que l'Irbich arrose à sa source, & j'ai traversé dix fleuves différens. Jaloux de m'instruire, je venois observer un peuple dont j'admire la science & la sagesse. Je mavançois avec impatience vers Peking; mais un torrent, impossible à franchir sans doute, m'arrête ici. Veuillez me dire, ô ma vénérable mère, s'il est d'autres chemins. — „J'en sais plusieurs, tous difficiles, peu pratiqués, d'une longueur rebutante: il faudra retourner sur vos pas.... Ah! plût au Ciel qu'alongeant sa route, mon fils eût préféré...."! Elle se troubla, & n'acheva point. Quelques momens après, elle me dit: „Jeune homme, vous pouvez rester ici cette nuit: réparez vos forces, & demain vous choisirez votre route." Je m'assieds auprès d'elle: j'étois aussi à côté de sa fille. Mes vêtemens touchèrent les siens, & j'éprouvai une grande émotion. Une flamme subtile coule dans mes vei-

nes, allume mes sens étonnés; de confuses pensées m'agitent. Heureux, tourmenté, je sens, pour la première fois de ma vie, un trouble délicieux.... Mais l'embarras, la surprise m'empêchoit de parler. La mère de Thékintsé m'observoit; elle m'adresse ces mots: „Le torrent qui vous effraie n'arrête que les vieillards: nos jeunes hommes savent presque tous le passer à la nage; quelques-uns même trainent après eux, dans des outres, leurs ustensiles & leurs provisions. Ils luttent sans crainte contre ses ou les rapides; ils en triomphent toujours. Cependant je serois coupable de vous cacher ce que j'ai tantôt éprouvé de craintes. Etranger, écoutez moi. Lorsque j'ai vu mon fils plongé dans l'onde écumeuse, les mouvemens de mon cœur, d'abord pressés & suffoquans, se sont arrêtés tout à coup; mes genoux trembloient: je suis tombée dans les bras de ma fille. Ses soins m'ont rappelée à la vie: j'ai pu revoir Loutseun nageant avec adresse; mais je n'ai véritablement recommencé à vivre, que lorsqu'il s'est montré sur le bord opposé au nôtre: alors il m'a tendu ses mains, & j'ai respiré. Je n'imaginois, pour l'habitant de nos campagnes, nul danger à passer ce torrent; & tout à coup j'en ai vu mille: ils me sembloient impossibles pour mes voisins; & pour mon fils ils m'ont paru inévitables. Mon cœur (d'autres cœurs ont-ils cette coupable in-

différence?) restoit insensible à des périls qui n'étoient pas les miens."

Je me pressai de répondre: „L'Etranger que tu vois, ce Stani, orphelin dès son bas âge, & maintenant à quatre cents lieues de sa patrie, ne doit pas redouter un torrent que ton fils n'a pas craint de passer. Aimé de toi & de sa sœur, que la vie cependant doit lui paroitre douce! si, comme lui.... Mais satisfais ma curiosité: comment a t-il pu se résoudre à quitter une sœur..... une mère.....? — C'est la première fois. Loutseun, actif & pieux, sème les grains qui nous font subsister. Le Ciel a béni ses moissons. J'ai pu livrer aux Marchands de Peking, qui tous les ans visitent nos campagnes, jusqu'à deux mille poches de riz. Mais, avides ou négligens, ils ne m'ont point apporté cette année le prix qu'ils m'en avoient promis. Cet or, la dot de mon fils; cet or, attendu de la jeune fille qu'il a choisie pour épouse, il est allé le demander à ces Marchands infidèles; & avant que l'Astre des nuits, maintenant invisible, se montre resplendissant à l'horizon, je presserai sur mon sein l'enfant que je chéris. — Puisse-t-il, m'écriai je, te donner cette joie! Puisse une secon le fille l'accroître encore!.... Mais souffre une curiosité que chaque instant augmente. Heureux d'assurer ton bonheur, un gendre peut-

être..... Ce choix seroit-il déjà fait?" La jeune fille porta la main sur ses beaux yeux, trop bien cachés par son voile. Ah! que n'aurois-je pas donné pour pouvoir un moment contempler son trouble & ses charmes! Sa mère me répondit, & son regard devint sévère: „La tâche que lui impose la nature est à peine commencée; à peine Thékintsé a-t-elle vu quinze fois l'arbre consacré à Foé, perdre & reprendre son feuillage. Elle a des devoirs, des services à me rendre: il faut qu'elle s'acquitte envers sa mère, avant d'aspirer à la gloire de le devenir." Cette sage réponse me rendit plus tranquille. Elle ajouta quelques minutes après: „Stani, nous allons prendre ensemble le repas du soir. Vous êtes maintenant l'hôte de cette maison, un objet sacré pour Nactheu & Thékintsé, comme elles doivent l'être pour vous. Ma fille, relevez votre voile; ne craignez rien, vous êtes en présence de votre mère. Apportez les gâteaux & le thé; servez nous les fruits de la saison: offrons libéralement les biens que la nature nous donne avec prodigalité." A ces mots, je tombe à ses genoux, & la reconnoissance m'y retient. En m'accordant une si chère vue, elle faisoit pour mon bonheur plus que n'auroit pu faire, au milieu de sa cour, le puissant Empereur de la Chine. Peignez-vous le Soleil à son lever, débarrassant son front d'un épais nuage;

telle parut à mes yeux enchantés la fille de Nactheu. Il me sembla qu'elle éclairoit la chaumière: sous quels lambris vit-on paroître tant de charmes! Quels palais reçurent jamais un mortel plus heureux que Stani dans ce fortuné moment! Assis vis-à vis d'elle au souper, je ne sais point si je mangeai des mets apprêtés de ses belles mains. Je ne sais plus ce que je lui dis dans ma folle joie: ses paroles ingénues, ce qui causa mon ivresse, tout ce qui entretint mon enchantement, je ne le dirai point, je ne le pourrois pas; mais je jouis quelques heures d'une indicible félicité. Je leur appris ma naissance, mon peu de fortune, mon dessein de visiter la Chine, de m'y instruire dans les Arts, & de les porter dans ma patrie. Que ces desseins étoient changés! Oh! combien je souhaitois de ne plus quitter celle que je devois aimer le reste de ma vie! Nactheu devina ma pensée, & sa sagesse la combattit: elle voulut que je suivisse mes premiers projets, & mon départ fut fixé par elle au lendemain matin.

J'allai me jeter sur des nattes, dans un réduit séparé de celui qu'occupoit Thekintsé & sa mère; Loutseun l'avoit construit pour lui. Je dormis peu: je me levai plus tôt que le Soleil; & lorsqu'au moment de quitter la cabane, j'appelois sur elle la bénédiction des Dieux, j'apper-

çus la femme bienfaisante qui m'en avoit ouvert la porte: ses mains tenoient un vase rempli d'une liqueur vermeille; elle me sourit, & je compris qu'elle avoit entendu mes vœux.

„Prenez ce confortatif, me dit-elle; où sont les forces, se trouve le courage." Je bus, le cœur plein d'espoir & de reconnoissance. — „Allez, mon fils, (que ce nom flatta mon oreille!) „poursuivez votre route: que le Ciel accomplisse vos souhaits & conduise vos pas! Je ne verrai point votre retour avec indifférence."

Je partis. Je traversai le torrent, emportant avec moi l'image de Thékintsé, & un tendre souvenir des bontés de sa mère. J'ai parcouru la Chine. J'ai observé le peuple innombrable qu'elle porte en son sein; peuple antique, célèbre par sa science, son application au travail, & sa piété envers ses ancêtres. En vivant avec ses Lettrés, j'ai pris des leçons de cette sagesse pratique qui donne du prix à l'homme & le rend plus heureux. Les connoissances qui augmentent sa force, sa puissance, ses plaisirs, & qui, allumant ou fomentant ses passions, augmentent aussi ses inquiétudes & ses peines, j'ai voulu les acquérir. Je m'y suis rendu habile; & je saurai ne les faire servir qu'à mon bonheur, en ne les employant qu'à me rendre plus cher à Thé-

Kintsé, plus recommandable aux yeux de sa vertueuse mère, & plus utile à toutes deux. Je me suis dit, pour m'encourager dans les momens de l'ennui: Si, à mon retour, elles consentent à me recevoir, je rendrai leur cabane plus solide & plus commode. Je l'embellirai; l'argile inutile deviendra, par mon industrie, des carreaux polis, sur lesquels la Beauté que j'aime posera un pied étroit arrondi avec grace. Sur des vases d'une éclatante blancheur, je sçaurai fixer par le vernis les couleurs les plus belles; des pavots, frais & vermeils comme ses lèvres, sembleront fleurir sur ces coupes ravissantes.

Toujours occupé d'elle, j'ai recueilli des graines réservées pour les jardins de l'Empereur. Je les semerai, me disois-je, sur les bords des rizières: elle y trouvera une ombre salutaire, des fleurs pour se parer, des fruits délicieux.

Telles furent mes pensées tout le temps que dura mon exil. Je charmois, par ces réveries, les longs jours de l'absence: mais ils passent comme les jours fortunés; ils se perdent, hélas! & sont comptés pour l'existence qu'ils ont rendue pénible.

Je me vis au terme que, de concert avec Nactheu, je m'étois prescrit. Instruit de ce qu'il m'importoit de savoir, ne désirant d'apprendre

rien au dela, je quittai la Chine après un an de séjour; & pressé d'arriver, je repris mon premier chemin. A mesure que j'approchois d'une demeure chérie, je me sentois plus ému & moins confiant. La joie qui m'avoit saisi à mon départ, se dissipoit à chaque pas. Si ce bonheur, que je me crois près d'atteindre, alloit m'échapper..... puissante cause d'émulation & de courage, vous deviendrez peut-être une source d'abattement & de désespoir! Rien de ce qui existe reste t-il le même à la même place un seul moment? Semblables aux flots de l'Océan, le Ciel & ses sphères roulantes, la Terre & cette foule d'êtres qui reçoivent sur son sein & la vie & la mort, ne sont jamais en repos. Que ne dois je pas appréhender du temps destructeur & de l'inconstance du sort! Ces pensées, le ressouvenir de mes entretiens avec les Lettrés & les Bonzes, occupoient & troubloient mon ame. Parce que j'aimois & que j'avois des craintes, je croyois aux pressentimens. Il me sembloit que cette Thékintsé si belle, & dans l'âge où l'on embellit encore, s'étoit déjà vu enlever tous ses charmes. Les chagrins, me disois-je, une maladie ont flétri tant d'appas..... la mort peut-être les a détruits sans retour..... peut être que son frère, devenu la proie du torrent..... N'est ce point la perte de leur mère que mon cœur m'annonce!.....

J'avançois cependant. Après quinze journées d'une route pénible, je découvre une seconde fois Peking. Je force ma marche; je traverse des champs, des bois; je monte la colline; je découvre la demeure de ce que j'aime; & à cette vue, je sens s'évanouir mes noirs pressentimens: tel l'Astre des jours dissipe à son lever les vapeurs de la nuit. J'approche du torrent redoutable.... Quelle surprise! Une arche unique, mais solide, s'étend de l'un à l'autre bord. J'admire & je remercie l'auteur de ce bienfait. Je ne songe point aux périls qu'il me sauve; je ne pense qu'à Thékintsé: ce pont officieux me rapproche d'elle; je serai plus tôt à ses côtés. Reçois mes actions de graces, homme bienfaiteur des hommes, qui élevas ce monument! que ta vie, toujours heureuse, s'étende jusque dans les siècles à venir! J'exhale ainsi ma réconnoissance, & déjà j'ai gagné l'autre bord..... Déjà je crois entendre la douce voix de ma bienaimée. Je la vois: elle se trouble, rougit, & n'en est que plus belle. Palpitant d'amour & de joie, je ne marche pas, je cours, je vole; j'arrive: je me précipite sous la cabane..... J'ai reconnu Nactheu assise sur des nattes, un mouchoir à la main, la tête penchée sur son bras, dans l'attitude de la douleur..... „Ma mère, vous êtes seule! Thékintsé!..... Elle n'essuie point vos larmes!..... Dieux,

Dieux, les feroit-elle couler?....." Je dis; &, glacé de crainte, j'embraſſe ſes genoux. Elle ſe tait, & ſes larmes redoublent; mais ſon ſilence terrible m'a tout dit; il m'a révélé mon malheur. Je m'écrie: „Elle n'eſt plus! je ne la verrai pas!....." & je tombe le viſage contre terre, accablé de douleur.....

Bonne Nactheu, mes périls t'ont fait oublier tes chagrins! Ta voix altérée appelle ta fille. A ce nom chéri, je reſpire..... „Heureuſe mère, quoi! Thékintſé..... Elle eſt près de toi, & tu pleures!..... — Homme paſſionné, que dis-tu? Ma fille eut-elle ſeule ma tendreſſe! N'ai je donc été mère qu'une fois!..... — Quoi, Loutſeun!..... — Oui, l'horrible torrent roule avec ſes ondes & cache dans ſon ſein le corps de mon fils. Doublement malheureuſe, je n'ai pu lui donner le repos des tombeaux. — O ma mère! que de vains regrets n'accroiſſent point encore tes douleurs. Un tombeau reſte toujours à l'homme; il y marche de ſa chaumière; il s'y rend de ſon palais au jour aſſigné par les Dieux. Qu'importe à l'ame immortelle que ſon enveloppe fragile, qu'une inſenſible pouſſière ſoit diſſipée dans les champs de l'air, expoſée ſur la cime des rochers, recueillie au fond des eaux, ou cachée dans les entrailles de la terre! Pieux envers les Dieux & ſes parens,

sensible & bon, quelque part que soit ton fils, la paix l'environne: il est plus heureux que la mère qui le pleure." Je dis, & mes larmes couloient, & j'essuyois les siennes..... Thékintsé parut. Un trouble inexprimable s'empara de mes sens; mon cœur battoit dans mon sein. Je fus longtemps sans parler. Je pris la corbeille chargée des fruits que sa main venoit de cueillir, & j'osai presser doucement cette jolie main. Je demandai qu'il me fût permis de partager avec Thékintsé les soins du repas. Sa mère y consentit. Je remarquai que ses regards se reposoient sur nous avec complaisance, & qu'elle s'efforçoit de cacher ses douleurs: mais, après le dîner, lorsque sa fille nous eut quittés, elle ne se contraignit plus.

„Jeune Stani, me dit-elle, les Marchands de Peking, rappelés à leurs engagemens, se sont acquittés envers moi, & de l'or qu'ils m'ont remis, j'ai bâti une tombe immense & superbe, utile sur-tout & secourable: la tombe de mon fils couvre l'horrible précipice qui l'engloutit à mes yeux. Tu l'as vu ce pont, ouvrage de ma tendresse, tombeau honorable élevé à ses manes, & qui doit les consoler *). — Quoi ma

*) J'ai lu, je ne sais où, qu'une femme bâtit un pont sur le précipice dans lequel étoit tombé son fils.

mère, c'eſt ta bienfaiſante main qui a jeté devant les pas du voyageur cette voie propice! Je l'ai paſſée avec alégreſſe, & je t'ai bénie mille fois. Ce monument précieux aux hommes atteſtera, d'âge en âge, ta piété envers eux, ta généreuſe ſenſibilité. — Bon jeune homme, j'ai déjà reçu ma récompenſe. Rien ne me conſoloit. Je dis, dans ma douleur cuiſante: Ne ſouffrons pas que le trait qui déchire mon cœur, bleſſe jamais un autre cœur; empêchons qu'un fils cher à ſa mère, ne périſſe comme a péri le mien; fermons l'abîme où il eſt tombé. J'ai donné ce que je poſſédois, mes récoltes entières, & juſqu'aux anneux d'or, parure de ma fille, qui n'a pas beſoin d'ornemens. Ma main a poſé la première pierre; mes yeux ont vu placer la dernière: un peu de joie penétra dans mon cœur.

Je vais ſouvent pleurer ſur cette tombe. Mes larmes d'abord ſe mêlent aux ondes du torrent; peu à peu elles deviennent plus rares; & la vue du

---

Ce trait iſolé demandoit un cadre qui le conſervât; & j'ai tenté, ſi je peux parler ainſi, de placer ſous verre cet intéreſſant tableau. Cet ouvrage convenoit ſi bien à une femme! (*Note de l'Auteur*).

du bien que j'ai fait, plus puissante que les conseils de la raison, que les caresses même de ma fille, m'a quelquefois consolé de celui que j'ai perdu."

A ces touchantes paroles, elle en ajouta plusieurs encore que je ne redirai point ici: de tels entretiens paroitroient longs aux gens heureux ou frivoles, avides d'amusemens; tandis qu'ils affligeroient ceux qui, sensibles comme Nactheu, ont à pleurer, comme elle, un objet tendrement aimé... Eh, dans combien de cœurs j'éveillerois des regrets! Qui, sur cette terre nourrie de débris, n'a pas vu tomber, frappé de la mort, un père, un amant, une épouse! Celui qui n'a pas senti s'échapper de ses mains la mourante main d'une amie, qui n'a point respiré le dernier souffle de la vie sur ses lèvres glacées, celui-là peut se croire heureux: il n'a pas connu encore une véritable affliction.

J'osai dire à Nactheu: „Le Ciel ne veut pas que vous restiez inconsolable; il vous envoie un autre fils..... Ne rejetez pas l'Etranger qui vous cherche, le cœur qui vous chérit. Séchez vos larmes: la Nature & les Dieux s'opposent à ce que nous pleurions éternellement. .." J'attendis avec inquiétude sa réponse. Ses regards s'attachèrent sur moi; elle voudroit lire jusqu'au

fond de mon cœur. Vous avez vu les fleurs en proie au souffle des vents; leurs tiges s'abaissent, se relèvent, se penchent tour à tour de l'autre côté; c'est l'image des pensées de cette tendre mère. Je cherche à la rassurer. „Eloignez-moi, lui dis-je, de votre charmante fille, & je jure par Foé, par vous, qui m'êtes aussi sacrée que Foé lui même, de ne paroitre devant elle que lorsque vous me l'ordonnerez. Cependant guidez mes pas dans les champs cultivés par son frère, je veux qu'ils se couvrent de moissons, & que vous disiez, en vous promenant au milieu de l'abondance: Il me reste un fils."

Une lueur de joie éclaira son front abattu: j'entendis ces flatteuses paroles: „Stani, la douceur de tes traits m'a d'abord prévenue pour toi; ta conduite, & maintenant la sagesse de tes discours, excitent mon estime. Je sais croire à la vertu: reste parmi nous. Ma fille, simple comme l'enfant qui n'a point encore quitté les bras de sa nourrice, ne sait pas quel sentiment la porte vers toi: ne te presse point de l'en instruire; il n'est pas temps. Sache différer; sache attendre ton bonheur: il n'en sera que plus doux. Si je te confiois, sans te mieux connoître, celui de cet enfant, je manquerois de prudence. Tu n'as pas encore de richesses: ne t'offre point à une épouse, sans lui présenter une

dot, gage de ton amour. Une dot flatte d'ordinaire notre orgueil: ma fille, sans orgueil aujourd'hui, pourroit, corrompue par l'âge... (l'en préserve le Ciel!) Mais garde toi qu'elle puisse jamais dire, fût-ce dans le secret de son cœur: Je n'ai rien reçu d'un époux. Fais toi, dans ce vallon, une propriété. Nos colines sont couvertes d'arbres; qu'abattus sous tes coups ils roulent dans les vallées. Construits ta cabane à côté de la nôtre; transporte sous ton toit la scie, la hache, & les instrumens du labourage. Loutseun en fit un noble emploi: je les remets en tes mains. La terre, naturellement féconde, t'offre ses trésors; & bientôt....." La vue de sa fille l'empêcha de poursuivre. Thékintsé tenoit sur son bras l'agneau ravi à sa jeune brebis. Un souris ingénu embellissoit sa bouche, semblable au bouton de rose qui s'entrouvre au matin." Voyez, dit-elle, la jolie petite créature! Elle ne fait que de naître, & je l'aime déjà. Comme elle est douce!.... Ah! si je la préférois à la brebis qui connoît ma voix, qui me suit par-tout....! Non, non.... je ne veux pas.... je cours la rendre à sa mère, dont les bêlemens me poursuivent." Elle fuit, & ses pieds légers sont à peine fléchir la natte, tapis rustique de la rustique cabane.... „Heureux âge, dit Nactheu, en laissant échapper un soupir, heureux âge, que la naïf-

sance d'un agneau occupe & enchante! Que sa joie est facile! Stani, mon cœur est fermé à la joie."

Pour l'arracher à ces douloureuses pensées, je l'entraîne sur les pas de sa fille, & nous descendons ensemble le vallon. Là une pelouse d'un vert éclatant croît au pied des oliviers sauvages, & contraste agréablement avec la couleur sombre de leurs feuilles. L'ombre & la solitude de cet agreste lieu dispose à l'attendrissement.

Je dis, en regardant Thékintsé qui me regardoit: „Asséyons-nous ici; jouissons des derniers rayons du soleil." J'eus soin de placer Nactheu entre sa fille & moi bien résolu de mériter sa confiance. Je pris sa main, celle de ma bien aimée; &, les joignant dans les miennes, je lui parle en ces termes.

„Vous m'avez adopté pour fils; vous êtes à présent ma mère, votre fille est devenue ma sœur...: oui, Thékintsé, je ne vous appellerai plus que de ce nom sacré..... Commandez-lui de me nommer son frere..... Ma mère, bénissez vos enfans!" Ses yeux me sourirent, ils m'approuvoient; tandis que ceux de ma jeune amie n'exprimoient que sa surprise. Je m'é-

criai: „Thékintsé ne veut pas me répondre! Thékintsé ne peut pas sans doute aimer un second frère!" Elle se taisoit; elle regardoit sa mère, & sembloit, pour m'aimer, attendre respectueusement ses ordres. Bonne Nactheu, vous le lui donnâtes cet ordre, le garant, le sceau de ma félicité. Vous pressâtes nos mains, vous nous bénîtes; vous appelâtes le bonheur sur nos têtes; vous fîtes pour nous mille vœux.

Que me reste-t-il à raconter! Vous savez que j'aime, que je suis aimé: vous savez tout. Ma belle compagne a juré d'obéir; & son céleste regard m'a dit qu'elle n'éprouvoit point de contrainte: ainsi mon sort est rempli; il est fixé: mes aventures sont finies. Destiné à devenir son époux, je vais la mériter. J'embellirai sa demeure; je l'entourerai de fleurs; je chargerai sa table des plus beaux fruits. Mes soins sauront adoucir les regrets de sa mère. Je les défendrai; je les nourrirai toutes deux. Elles seront heureuses, & je serai heureux.

Je jouis déjà du bonheur qui m'attend. L'espérance est le bonheur.

16.

Portrait de mademoiſelle de Montpenſier, fait par elle-même.

Puiſqu'on veut que je faſſe mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je ſouhaiterois qu'en ma perſonne la nature prévalût ſur l'art; car je ſens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts; mais la vérité & la ſincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien & de mal en moi, attireront aſſurément la bonté de mes amis pour les excuſer: je ne demande point de la pitié; car je n'aime point à en faire; & la raillerie me plairoit beaucoup plus, puiſque d'ordinaire elle part

plutôt d'un principe d'envie que l'autre, & que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je ſuis grande; ni graſſe, ni maigre; d'une taille fort belle & fort aiſée. J'ai bonne mine, les mains & les bras pas beaux, mais la peau belle. J'ai la jambe droite, & le pied bien fait; mes cheveux ſont blonds & d'un beau cendré: mon viſage eſt long, le tour en eſt beau, le nez grand & aquilin, la bouche ni grande, ni petite, mais façonnée d'une maniere fort agréable; les levres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles; mes yeux ſont bleus, ni grands, ni petits, mais brillants, doux & fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, ſans l'avoir glorieux. Je ſuis civile & familiere, mais d'une maniere à m'attirer plutôt le reſpect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement, mais cela ne va pas juſqu'à la mal-propreté; je la hais fort: je ſuis propre, négligée ou ajuſtée; tout ce que je mets eſt de bon goût; ce n'eſt pas que je ſois incomparablement mieux ajuſtée que les autres; mais la négligence me ſied moins mal qu'à une autre; &, ſans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup ſans dire des

sottises, ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, & qui se fiant trop en eux-mêmes, mépriſent les autres. J'ai de certains chapitres où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau: ce sont de certaines relations des choſes dont j'ai eu quelque connoiſſance & quelque part; & quoique d'autres y puiſſent avoir eu part auſſi-bien que moi, & que j'en diſe du bien quand j'en parle, il ſemble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, & que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner. Je penſe que voilà ſeulement en quoi je ſuis blâmable. Je ſuis toute propre à me piquer de beaucoup de choſes, & je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie, & fort conſtante en mes amitiés, quand je ſuis aſſez heureuſe pour trouver des perſonnes de mérite dont l'humeur ſe rapporte à la mienne; car je ne dois pas ſouffrir de l'inconſtance des autres. Je ſuis la perſonne du monde la plus ſecrete, & rien n'égale la fidélité & les égards que j'ai pour mes amis; auſſi veux-je que l'on en ait pour moi; & rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'eſt une marque d'eſtime; ce qui eſt ſenſible au dernier point à ceux qui ont du cœur & de l'honneur. Je ſuis fort méchante ennemie, étant fort colere & fort emportée; & cela joint à ce que je ſuis

née, peut bien faire trembler mes ennemis; mais aussi j'ai l'ame noble & bonne; je suis incapable de toute action basse & noire; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique: j'aime à lire les livres bons & solides; les bagatelles m'ennuient, hors les vers; je les aime de quelque nature qu'ils soient: & assurément je juge aussi bien de ces choses-là, que si j'étois savante. J'aime le monde & la conversation des honnêtes gens; & néanmoins je ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes: de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite; car j'aime tous ceux qui en ont un particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre, & à leur ouïr parler de leur métier; & quoique j'aie dit que je ne parle de rien que je ne sache & qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave: j'ai beaucoup de courage & d'ambition; mais Dieu me l'a si hautement borné par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en une autre, est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolu-

tions, & ferme à les tenir. Rien ne me paroit difficile pour servir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépens. Je ne suis point intéressée; je suis incapable de toute bassesse, & j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres, & par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude, plutôt que de contraindre mon humeur fiere, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule: je n'ai nulle complaisance, & j'en demande beaucoup: je suis défiante sans me défier de moi; j'aime à faire plaisir & à obliger: j'aime aussi souvent à picotter & à déplaire: comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique: j'ai aimé à danser plus que je ne fais; & je danse fort bien: je hais à jouer aux cartes; & j'aime les jeux d'exercice: je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages; & ce m'est un divertissement, aussi-bien que d'aller à la chasse & de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux l'une que l'autre; mais il est difficile de s'en appercevoir; car quoique je ne sois ni comédienne, ni façonniere, & qu'on me voie d'ordinaire jusqu'au fond du cœur, j'en suis toutefois si maitresse quand je veux, que je le tourne comme il me plait, & n'en fais voir que le côté que

je veux montrer. Jamais perſonne n'a eu tant de pouvoir ſur ſoi, & jamais eſprit n'a été ſi maître de ſon corps; auſſi en ſouffré-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a ſi bien proportionné toutes choſes, & les a rendues ſi ſoumiſes les unes aux autres, qu'il m'a donné une ſanté & une force non-pareilles: rien ne m'abat, rien ne me fatigue; & il eſt difficile de connoître les événements de ma fortune & les déplaiſirs que j'ai, par mon viſage; car il eſt rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de ſanté, qui répond à ce que je viens de dire; il n'eſt pas délicat, mais il eſt blanc & vif. Je ne ſuis point dévote; je voudrois bien l'être; & déjà je ſuis dans une fort grande indifférence pour le monde; mais je crains que ce qui me le fait mépriſer, ne m'en détache pas, puiſque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y mépriſe; & il me ſemble que l'amour-propre n'eſt pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout-à-fait; j'y ſuis auſſi ſoupçonneuſe que ſur le reſte. J'aime la regle & l'ordre juſqu'aux moindres choſes. Je ne ſais ſi je ſuis libérale; je ſais bien que j'aime toutes les choſes de faſte & d'éclat, & à donner aux gens de mérite, & à ceux que j'aime; mais comme je regle cela ſouvent ſelon ma fantaiſie, je ne ſais ſi cela s'ap-

pelle libéralité. Quand je fais du bien, c'eſt de la meilleure grace du monde, & perſonne n'oblige ſi bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres, & je me blâme rarement. Je ne ſuis point médiſante, ni railleuſe, quoique je connoiſſe mieux que perſonne le ridicule des gens. Je peins mal; mais j'écris bien naturellement, & ſans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai nulle pente; & même l'on me fait la guerre que les vers que j'aime le moins, ſont ceux qui ſont paſſionnés. Je n'ai point l'ame tendre; mais quoiqu'on diſe que je l'ai auſſi peu ſenſible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort; car j'aime tout-à-fait ceux qui le méritent & qui m'y obligent, & je ſuis la perſonne du monde la plus reconnoiſſante. Je ſuis naturellement ſobre, & le manger m'eſt une fatigue; même ce m'en eſt une de voir ceux qui y prennent trop de plaiſir. J'aime davantage à dormir; mais la moindre choſe où il eſt néceſſaire que je m'occupe, m'en diſtrait, ſans que j'en ſois incommodée. Je ne ſuis point intrigante; j'aime aſſez à ſavoir ce qui ſe paſſe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner, que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire, & je ne manque pas de jugement. J'ai à ſouhaiter que ſi quelques-uns en font de moi, ce ne ſoit pas ſur les événements de ma fortune, car elle a été ſi malheureuſe juſqu'ici, au prix de ce

qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite, que la fortune de jugement; puisque si elle en avoit eu, elle m'auroit, sans doute, mieux traitée.

17.

La bienfaisance. Traduit de Saadi, poëte Persan.

A mesure que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événements, & depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes, qui se jouent dans le jardin du roi des rois; j'ai pensé que le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam! Ecoutez ce récit fidele.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit de-

puis long-temps un riche pasteur: je l'ai connu; on le disoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cedres verds, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui rempliſſoit quelquefois la vallée de ses cris perçants, & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut au lieu d'où partoit la voix; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi-couché sur le sable; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur; on voyoit sur ses joues les traces des larmes, & sa tête étoit penchée sur son sein; il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché; il aborda le jeune homme, & lui dit: O enfant de la douleur! viens dans mes bras, laisses-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La seule vue du bon pasteur

devoit donner de la confiance; ſes yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu; ils avoient ces regards vifs & tendres qui font toujours parler le malheureux.

Le jeune homme ſe leva tout couvert de pouſſiere, & s'élança dans les bras du paſteur, en pouſſant un cri que répéterent les montagnes: O mon pere! diſoit-il, ô mon pere! quand il fut un peu calmé par les diſcours & par les careſſes du vieillard. Celui-ci lui fit pluſieurs queſtions auxquelles le jeune homme répondit ainſi:

C'eſt derriere ces grands cedres que vous voyez, ſur la plus élevée des montagnes qu'eſt le hameau de *Shel-Adar*, pere de *Fatmé*. La cabane de mon pere n'eſt pas éloignée d'ici. *Fatmé* eſt la plus belle entre les filles des montagnes; je m'étois propoſé pour conduire les troupeaux de ſon pere, & il y avoit conſenti. Il eſt riche, le pere de *Fatmé*, & mon pere eſt pauvre. J'aimois *Fatmé*, *Fatmé* m'aimoit. Son pere s'en eſt apperçu; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de ſa fille. Je me ſuis jeté à ſes pieds, & je lui ai dit: „O pere de *Fatmé*, laiſſes-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je conſens de ne plus parler à *Fatmé*; je

ne

ne saurai pas si elle m'aime encore; je te le promets, je ne le saurai pas: donnes-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permets que je serve toujours le pere de *Fatmé*." Hé bien, *Shel-Adar* m'a refusé tout; il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison; il a menacé *Fatmé*, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. *Fatmé* est malheureuse, mon pere est infirme, j'ai perdu ma mere, j'ai deux freres si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon pere & mes freres recevoient leur subsistance de moi, qui recevoit tout de *Shel-Adar*, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de *Shel-Adar*; je t'aiderai à marcher; viens. — Le jeune homme y consentit; il se trainoit à peine: en approchant, ils virent *Fatmé*; elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard: je vois *Fatmé*. Le vieillard entra dans la maison de *Shel-Adar*, & lui dit:

„Une colombe d'*Alep* avoit été transportée à *Damas*; elle y vivoit avec une colombe du pays; leur maître craignit que la colombe d'*Alep* n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara. Elles cesserent de manger le grain

qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes, & moururent.

O *Shel-Adar!* ne sépares pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison, a-t-il de la vertu? — *Shel-Adar* répondit: le prophete me soit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fideles; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté & sa vigilance; mais il est pauvre. — Ah! dit le vieux pasteur, mes enfants & moi, nous avons des troupeaux sans nombre; je possede toute la riche vallée d'*Horosa*, & je puis enrichir ce jeune homme: une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner *Fatmé*. *Shel-Adar* promit de donner sa fille, & le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de *Shel-Adar* des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus légeres que celle que montoit le prophete.

Quelques jours après cette action, le riche & bon pasteur se mit en chemin vers les grands cedres au-dessous desquels est situé le hameau de *Shel-Adar*. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez:

Le bon pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers; il vit sur une terre, à l'ombre des figuiers, *Shel-Adar* qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractere de sagesse & de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent *Shel-Adar* avec des yeux pleins de joie; *Shel-Adar* avoit la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit, & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux & majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfants, qui, tantôt se jouoient sur l'herbe, & tantôt venoient caresser les vieillards: ils étoient bien vêtus; ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfants étoient les freres du jeune époux de *Fatmé*, & que le vieillard qui tenoit par la main *Shel-Adar* étoit leur pere.

Plus près du bon pasteur, à la lisiere du bois, *Fatmé* & son époux étoient assis sur le gazon; souvent ils restoient immobiles & se regardoient fixement; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des ca-

reſſes vives & modeſtes: on voyoit qu'ils étoient retenus par la préſence de leurs peres, & ſurtout par leur reſpect pour les enfants. Souvent ils ſe regardoient tous, & chacun patoiſſoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du ſien. La joie qui les animoit ſe manifeſtoit de la même maniere ſur tous leurs viſages, comme la même ſeve couvre de fleurs ſemblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon paſteur les regardoit tour-à-tour, & il porta ſes yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de *Shel-Adar*, parmi leſquels ils étoient confondus: il voyoit ces troupeaux, le bon paſteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ſes chants le bonheur de ſes maîtres & le ſien.

O fils d'Adam! je n'ai rien ajoûté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidele que je vous avois promis.

18.

Proverbes Anglois.

L'oiſiveté reſſemble à la rouille, & elle uſe plus que le travail: la clef dont on ſe ſert, eſt toujours claire.

Le manque de ſoin, fait plus de tort que le manque de ſavoir.

Le diſſipateur ſe dit à lui-méme: il eſt jour, & il ne ſera jamais nuit.

L'orgueil eſt un mendiant qui crie auſſi haut que le beſoin, & qui eſt infiniment plus inſatiable.

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice, que pour élever deux enfants.

Si tu achetes le ſuperflu, tu vendras bientôt le néceſſaire.

Les enfants & les fous, s'imaginent que vingt francs & vingt ans ne peuvent jamais finir.

Voulez-vous ſavoir ce que vaut l'argent? eſſayez d'en emprunter.

19.

Lettres écrites avant la révolution, sur un voyage dans les provinces méridionales de la France: par M. Crignon d'Ouzoner.

I. Lettre.

De Nantes.

Vous avez déja descendu la Loire; vous connoissez au moins aussi-bien que moi ces sites si agréables, ces points de vue si pittoresques qu'offre tout le long de son cours cette riviere, roulant majestueusement ses eaux dans le pays le plus fertile & le plus riant de la France.

M'amuserai-je à vous faire une description monotone du peu d'objets intéressants qui se trouvent à Tours, Saumur, Angers, &c.?

L'on a eu soin de nous ennuyer si souvent par des récits de cette espece, que le projet seul m'en épouvante. A Nantes, vous avez admiré comme moi la superbe ordonnance des quais; & le monument élevé dans l'eglise des Carmes, à la mémoire des ducs de Brétagne, vous a également frappé.

J'aime mieux vous parler d'une fête charmante, donnée par les jeunes gens de cette ville, & qui atteste, & leur patriotisme, & leur galanterie.

Quatre cents femmes, ou jolies, ou n'ayant rien négligé pour le paroître, se trouverent rassemblées dans des appartements richement décorés. Sur de blanches tapisseries sailloient des médaillons de fleurs, représentant les attributs de la victoire & de la paix. Une multitude de glaces doubloient aux yeux des appas, dont une longue toilette avoit augmenté ou réparé la fraîcheur. Trois coups de canon annoncerent l'heure du souper. Les tables se trouverent de quatre couverts; heureuse disposition, par laquelle deux couples arrangés goutent le charme de se voir réunis, sans craindre les ennuis d'un langoureux tête-à tête.

Mais aujourd'hui tout a changé de face; la ville est dans une consternation générale; la Loi-

re débordée répand la terreur avec ses eaux; les quais destinés à contenir les flots, en sont couverts; les prairies ont disparu, pour n'offrir qu'une vaste mer; l'eau pénetre dans les caves, & comme dit plaisamment M. Lemierre.....

L'on repêche Bacchus se noyant sur les flots.

Sorti de l'Hôtel que j'habite, à cinq heures, quelle peine pour y rentrer à huit! Les moindres ruisseaux changés en rivieres, les portails des maisons devenus des détroits dans lesquels on entend le bruit de la rame: j'aborde enfin, mouillé & trempé; il faut changer & se coucher; à demain.

II. Lettre.

Il étoit cinq heures, je me précipite hors de mon lit. Quel progrès a fait le débordement! Neuf marches de mon escalier sont couvertes d'eau! J'ouvre les fenêtres,

Où le char a roulé je vois voguer la nef.

Je veux descendre, m'embarquer dans la fragile nacelle; une échelle est posée, & bientôt

je la vois entraînée par la violence du courant. Que faire? faut-il s'exposer à rester enseveli sous les débris d'un édifice? Un radeau paroît, il me sert de marche-pied pour gagner le bateau qui seul me peut servir de carrosse de remise dans une ville submergée.

Que de scenes attendrissantes! par combien d'objets sinistres mon cœur se vit-il déchiré! Ici des maisons renversées, d'autres dont les planchers s'écroulent successivement. Là une famille indigente qui a vu, ou suspendre ses travaux, ou détériorer les objets de son trafic, reçoit par les fenêtres d'un grenier les secours que lui tend la main bienfaisante des magistrats.

Plus loin, dans ces magasins, où sont entassées les riches productions de nos colonies, mille ouvriers s'empressent d'arracher ces trésors, que nous avions eu tant de peine à sauver des mains d'un ennemi plus agile encore que brave.

Que de citoyens vont trouver leurs tombeaux dans les rues & les marchés destinés à leur fournir les soutiens de la vie! Moi-même je viens d'être témoin de la fin tragique d'un de ces infortunés. Le pied lui glisse en s'élançant dans un canot, & bientôt il est entraîné sous un brigantin, d'où il a disparu pour jamais.

III. Lettre.

Rien ne sèche plus vite que les larmes, a dit un ancien. La commisération semble s'émousser, à force d'être partagée. Je m'en apperçois, & commence à trouver des distractions dans l'accident qui nous tient reclus.

Notre petite république, comme celle des castors, subsiste, & se plaît autant au milieu des flots, qu'une foule d'individus dans les plaisirs les plus bruyants de la Terre-Ferme; l'état d'amphibie me plaît singuliérement.

Des femmes aimables, dont je partage la destinée, me la rendent fort douce. Elles ne peuvent sortir, il faut leur tenir compagnie. Elles sont inquietes & rêveuses; il faut les rassurer par notre gaieté. Bientôt l'enjouement forcé devient naturel, les ris succedent aux alarmes. L'on chante, l'on joue, l'on danse, l'on joue, l'on danse, l'on fait des folies. L'imagination cesse d'imprimer une teinte rembrunie aux objets; car enfin, voyons les choses d'un œil philosophique, toute notre douleur eût-elle pu un instant servir de digue aux progrès des eaux? Aussi, quand nous ouvrons les fenêtres, ce n'est plus pour gémir sur les débris que la Loire entraîne dans son cours; mais nous examinons la figure de nos élégants qui, comme

autant de *Léandres*, vont rendre hommage à leurs jeunes *Héros*. Ne vous alarmez point, ce n'est pas à la nage; la moitié du trajet suffiroit pour éteindre la flamme des amants de nos jours, mais dans des barques légeres, jolies, bien peintes.

Il faut les voir, la large cravate autour du col, le chapeau rabattu, les bottes vernissées, *armés d'un jet qui roule en leurs mains agitées!* Ils ont l'air du singe dont vous avez décrit le costume. *) Ils sont tout absorbés par le soin de répondre aux agaceries des dames qui, rangées sur leurs balcons comme sur les gradins d'un vaste amphithéâtre, distribuent un souris à l'un, font un signe de tête à l'autre, & ne ressemblent pas mal à la coquette qui s'avance vers le temple de Gnide. L'on croit être transporté dans cette ville, où les canaux ont remplacé les rues, où l'amant cachant ses traits sous une figure empruntée, profite de la licence d'un carnaval vanté dans l'Europe entiere, pour naviguer aux yeux de sa maîtresse dans une gondole dont l'amour est souvent le pilote.

---

*) Le Singe Petit-Maître, Conte de M. B...

IV. Lettre.

Quinze jours de séjour à la Rochelle vous paroissent bien mal employés. A peine, allez-vous dire, cette ville eût-elle mérité un si long examen dans ces temps de vertige, où déployant toute l'énergie attachée aux sectes persécutées, elle résista si longtemps au poids de l'indignation royale & aux armes de toute la France. Un coup d'œil eût suffi pour sa place vaste & quarrée: pour ce mail, où sous l'ombrage le plus épais, tout en foulant une pelouse verte & riante, on jouit du coup-d'œil enchanteur d'une rade toujours couverte de voiles.... J'en conviens; mais une société charmante, à l'agrément de laquelle, dans ce siecle philosophique, catholiques & protestants concourent comme freres, m'a fait paroître le temps bien court. Comme il s'écouloit rapidement dans ces moments délicieux où, assis au bord de la mer, dans un cercle de femmes trop aimables, pour ne pas paroître jolies, nous voyions les flots se retirer, pour livrer à notre appétit des huîtres exquises!

Mais ce n'est pas assez pour moi; je veux fendre les eaux de cet océan majestueux. Ah! si je regrettois tout à l'heure de ne point vous voir partager les plaisirs d'une société faite pour intéresser, comme j'ai été enchanté que vous

n'ayez point éprouvé les contretemps que j'ai eus à essuyer dans ma courte traversée! A peine sorti du port, le pilote nous annonce un calme durable, *Notre rame inutile fatiguoit vainement une mer immobile.* Enfin quatorze heures entieres se sont écoulées avant d'être rendu au port, objet de mes désirs: c'étoit celui d'*Aix*. Nous y abordons enfin. M. de Montalembert, qui en a donné les desseins, l'a rendu digne de la curiosité du voyageur. Ce fort, commandant également la rade & l'isle, son artillerie formidable y protégera le rendez-vous de nos flottes. Sa forme est octogone; des épaulements en terre le mettent à l'abri du feu le plus soutenu. Le lendemain, après la plus cruelle nuit, n'ayant trouvé qu'un lit à partager dans une misérable chaumiere de pêcheurs, nous nous rembarquons; mais la nuit tout a changé de face, vents contraires & mer fort grosse, ou plutôt une tempête en raccourci; & je pourrai me vanter d'en avoir vu *ailleurs qu'à l'opéra.* Enfin, après avoir été ballotté par les vagues qui sont venues fort incivilement nous couvrir de leur onde salée, jusque dans la chaloupe de quinze tonneaux où nous étions embarqués: après avoir été occupés pendant vingt heures à rassurer & à soulager mes compagnons marins fort novices, nous avons touché au premier

port de l'isle de Ré. La vue de la terre nous fit bientôt oublier nos fatigues.

Saint-Martin, capitale de l'isle, est fort jolie & bien fortifiée. La citadelle construite par *M. de Vauban*, en rendroit l'approche dangereuse aux Anglois. Maîtres de la place ils s'y virent coupés, & furent forcés d'y abandonner leurs meilleures troupes. Une église abattue par le canon de la forteresse, est le monument le plus glorieux de cette action mémorable dans leurs gazettes triomphantes.

Au bout de quelques heures nous montons sur des chevaux aux pieds lestes, à la jambe sure. L'herbe salée qui leur sert ici de nourriture, leur donne une vigueur & une rapidité que les fourrages les plus savoureux du continent ne sauroient remplacer. Du haut de la tour de la baleine, l'on découvre huit à dix lieues à la ronde. Le gardien y éleve toutes les nuits un fanal pour servir de guide aux vaisseaux qui cinglent vers ces parages hérissés d'écueils. Au lieu du charbon qu'on y allumoit autrefois, un petit dôme a été construit tout en verre, assuré par des barres de fer de la plus grande force. Un cric fait monter sous ce dôme un assemblage de réverberes, qui, tous réunis, forment au loin un globe de feu, dont la fumée ne sau-

roit dérober l'aſpect. Dans cette isle, où on ne trouve, ni bled, ni foin; quelques arbres que l'on compte aiſément, annoncent par leur écorce couverte de mouſſe, par leurs feuillages jaunis, que la terre leur accorde à regret ſes maigres ſucs. Les étrangers trouvent au vin, auſſi mauvais qu'abondant, un gout ſaumâtre. Ils l'attribuent au *Varch* ou herbe marine qui ſeul ſert d'engrais aux vignes de ces cantons. Avec cette aridité apparente, l'isle de Ré enrichit ſes habitans; ſon heureuſe poſition lui procure le débouché le plus avantageux des fontaines d'eau-de-vie qui coulent de toutes parts, & du ſel qui couvre la moitié de l'isle: une foule innombrable de vaiſſeaux de toutes les nations font flotter des pavillons de toutes les couleurs dans ſes rades ſures & abritées. Les poiſſons de mer, les coquillages qui abondent ſur ſes côtes, ſont pour les habitans une nourriture auſſi peu couteuſe que délicate, & qui, dit-on, ne nuit point à la population.

V. Lettre.

J'attends le ſignal du départ avec autant d'impatience, qu'un capitaine, retenu dans une terre étrangere par un vent contraire, hâte par ſes vœux la mouſſon favorable qui doit le conduire

au

au terme de son voyage. Je suis à Rochefort, où quelques heures suffisent pour la visite des corderies, des bagnes, des arsenaux. Peut-on voir, sans étonnement, le peu de profondeur d'une riviere qui reçoit les vaisseaux du plus fort échantillon? A chaque instant le spectateur craint que les bordages n'aillent se briser contre le rivage auquel ils semblent toucher. L'opération fort curieuse, par laquelle on fore les canons, va le devenir beaucoup plus, quand on substituera la force de l'eau à l'emploi dispendieux des chevaux. Il m'a fallu consacrer quelques moments à Saintes, pour admirer l'arc de triomphe construit sur le pont par l'empereur Julien, & les débris d'un vieux cirque, bien persuadé que dans douze siecles nos neveux ne se trouveront pas dans le cas d'admirer les fragiles monuments de notre futilité. Delà je me rendis à la place de Belair; la Charente s'y découvre, serpentant au loin dans une vaste prairie.

La Saingtonge paroît une province riante & fertile; mais l'air en est mal-faisant. Les vapeurs impures des marais s'épaississant dans l'air, répandent tous les ans des épidémies désastreuses: quelles actions de graces, quelle reconnoissance ne mérite donc pas le magistrat éclairé qui, comme les anciens Romains, sachant tirer parti de l'oisiveté du soldat pour le bien

public, va faire circuler un air salubre dans une région infectée, & rendre à l'état une immensité de terres qui ne demandent qu'à être cultivées pour être extrêmement fécondes. Le canal qu'il a creusé fera fleurir le commerce dans son département, & augmentera le lit de la Charente, afin que des vaisseaux de guerre puissent la remonter sans être obligé de désarmer.

Rendu à Blayes, je ne m'y arrête que le temps nécessaire pour m'y embarquer. Les rayons du soleil ne mêloient encore qu'une chaleur tempérée à la fraîcheur des eaux, & me laissoient la liberté de promener la vue sur les deux rivages, où l'art n'ajoute que la culture à des terres naturellement fertiles. Que l'œil aime à détailler ces côteaux, à se reposer sur ces plaines, où la variété des productions offre un si doux ensemble, où tout est utile, où chaque retraite annonce la magnificence du possesseur, où tout embellissement particulier concourt, par un accord ravissant, à la décoration générale: telle est la charmante rive de Médoc, vignoble si renommé; & c'est par cette route délicieuse, après avoir passé le *Bec* fameux, où la Dordogne marie ses eaux à celles de la Garonne, que nous sommes arrivés à Bordeaux.

Quelle ville de France peut disputer à Bordeaux la prééminence pour la magnificence des

édifices, des places, des rues & des quartiers nouvellement bâtis? C'eſt du haut du paſſage de Libourne qu'il faut arrêter ſes regards ſur cette foule immenſe de navires, dont une forêt de mâts hériſſe le port. Ce port circulaire que forme la riviere, eſt bordé de tous côtés par les plus beaux quais.

Si les vues patriotiques de M. Dupré de Saint-Maur peuvent être remplies, la capitale de la Guienne pourra devenir la rivale de Paris. Un large canal qui la ceindra, égoutera les eaux, & purifiera l'air épais que l'on y reſpire. Les citoyens en foule pourront ſans crainte, à toute heure du jour & de la nuit, ſe promener dans ce vaſte jardin, où l'on ſe plaît à reconnoître les formes majeſtueuſes de celui des Tuileries. Le château devenu inutile, diſparoîtra. Ce monument honteux de la rebellion des Bordelois, & qui ſert de barriere aux trois plus beaux quartiers, cédera ſon emplacement à des édifices utiles, le commerce y établira ſes atteliers, & la cité ſe trouvera tout-à-la-fois réunie, agrandie & décorée.

En attendant ces heureux changements, *ſi Jean qui rit* venoit à Bordeaux, il y verroit plus qu'ailleurs les arts perfectionnés, le commerce en vigueur, les particuliers pleins d'émulation.

Mais qu'à son tour *Jean qui pleure* vienne lui rendre sa visite, il y verra Plutus insensé, jouissant de tous les hommages. Il gémira de la multiplication de ces êtres dégradés, faisant rougir la nature de leur avoir prodigué des charmes qu'elles prostituent. Quelle sera son indignation, en apprenant que les *Filles* occupent la partie la plus riante de la ville, qu'elles rempliſſent les deux tiers du spectacle en occupant les places les plus distinguées, & rendent odieuse aux femmes honnêtes qu'elles bravent, par leur luxe effronté, une salle justement vantée dans toute l'Europe?

VI. Lettre.

L'on ne peut se défendre en traversant les immenses solitudes qui se trouvent sur le chemin de Bayonne à Bordeaux, de gémir sur la politique qui défend la culture d'une plante, dont le goût semblant n'être que l'erreur du moment, n'a fait cependant que s'accroître depuis plus de deux siecles. Le tabac naturalisé dans plusieurs cantons de l'Allemagne, de la France, de la Hollande, a été élevé avec le plus grand succès dans la Sologne, un des plus mauvais de la France, & qui a tant d'analogie avec les Landes, sans cependant jouir de l'avantage d'un aussi beau soleil, ni de l'influence du voisinage

de la mer. Une culture aussi riche, aux travaux de laquelle des femmes & des enfants suffisent, ne changeroit-elle pas l'aspect de ces déserts, & n'y attireroit-elle pas une nombreuse population? Cette réflexion fut interrompue à Langon, par une bouteille de cet excellent vin blanc qu'il produit.

Déformais nous voici dans un chemin uni comme une glace; aucune ornière, aucun monticule, & par conséquent aucun cahot; presque toujours au milieu de deux allées d'arbres verds, nous croyons parcourir un jardin. Ici la nature se plaît à le parer de toutes les productions qu'ailleurs elle réserve pour chaque pays. Ici les volailles, traînant à grand peine leur énorme embonpoint, attestent la graisse de la terre qui les nourrit. Quelle foule de villes, & jolies, & bien situées! Mais dans leur sein quelle quantité de clochers! Le vestibule du château d'Aiguillon me frappe moins que sa position qui est charmante. Cinq rangs de colonnes le traversent de part en part, & chaque enfilade transversale de la colonnade sert d'antichambre à un appartement séparé. Arrivé à Agen, spectacle nouveau; procession de pénitents. A l'aspect de leur bisarre équipage, de leurs habits, de ces énormes capuchons ensevelissant leur tête, je me crus transporté dans ces temps de réjouissances profanes.

„Où se rallie aux loix du ridicule
Le peuple travesti qui dans nos murs circule."

Ces superstitions honteuses & en vigueur dans les provinces méridionales de la France, ne déshonorent-elles pas aux yeux des étrangers la religion, dont elles ne sont qu'un abus? Si l'extérieur de ces fantômes ambulants paroît au premier abord risible, ne doit-on pas frémir, quand on se rappelle que ces associations destinées à célébrer l'être qui est la paix & la douceur par excellence, assistèrent à la procession de la Ligue?....., Abandonnons ces souvenirs affligeants, pour faire une pause à *Moissac*. Deux éperons s'avancent dans la riviere du Tarn, & une forte digue en comprime tellement les eaux, & leur imprime un tel dégré de rapidité, qu'il fait mouvoir vingt meules dans un seul & même moulin.

Montauban est curieux, & par sa manufacture de *Cadis*, étoffe grossiere, mais qui a le plus grand débit, & par sa place, réguliérement environnée d'un double rang d'arcades. Il nous fallut le traverser pour arriver à *Toulouse*.

Entre plusieurs églises, belles, bien ornées, garnies de trésors & de chasses de Saints, l'on distingue celle des dominicains. Au milieu,

entre quatre autels, repose le corps du saint fondateur. L'on conserve aussi la chaire, du haut de laquelle il tonna contre les Albigeois.

Dans le caveau des cordeliers, qui n'a plus la faculté de garder les corps intacts, depuis qu'on a cessé d'y éteindre de la chaux, je fus révolté par le spectacle dégoutant de deux cents squélettes rangés contre le mur. En vain voulut-on nous faire admirer les traits de la plus belle femme de son siecle. Le noir parchemin qui couvre leurs corps desséchés, n'offre de nuance qu'à ceux qui croient, comme des oracles, les rêveries d'un conducteur entousiaste. L'hôtel-de-ville, à jamais fameux par le supplice de l'infortuné *Montmorency*, victime de *Richelieu*, possede quelques tableaux estimés.

VII. Lettre.

Vous avez sans doute entendu parler de ce fameux réservoir de Saint-Ferréol, qui fournit à l'entretien du superbe canal, par lequel deux mers sont étonnées de se communiquer? Son circuit est d'une lieue, sa profondeur de cent-vingt pieds: deux voûtes l'une sur l'autre sont destinées à empêcher la filtration des eaux dans les endroits où le roc paroit plus friable. Il faut voir sur les lieux avec quelle intelligence

les eaux sont amenées & conduites, & l'on restera pénétré de vénération pour le génie hardi qui enfanta un aussi vaste projet. A côté est le fameux college de Soreze, où l'on apprend *aux petits garçons* toutes les connoissances détaillées dans la préface de l'Encyclopédie.....

Si la mere dévoue ses plus belles années pour porter & pour nourrir le fruit de ses entrailles, le pere ne devroit-il pas être chargé du soin de la nourriture de sa jeune ame? Il se verroit forcé de lui prêcher la vertu par ses exemples, & souvent il y gagneroit lui-même. Ce soin n'intéresse-t-il pas mille fois plus l'amour paternel, que celui de jetter les fondements d'une fortune qui sera la source de la corruption de son fils? Mais l'usage prévant, & c'est l'idole que les foibles humains n'osent briser, & *d'ailleurs les grands hommes de notre temps ont bien d'autres soins à remplir!*

Mais quoi! me direz-vous, traverser la Gascogne, & pas un seul bon mot, pas une aventure piquante! Vous en savez tirer trop de parti pour l'amusement de vos concitoyens, soit dans votre joli recueil, soit dans notre journal, pour que je sois tenté d'oublier ma parole.

Arrivé à Carcassonne d'assez bonne heure, paroit un jeune homme dans le costume le plus

élégant. Il entre sans saluer, toise d'un coup-d'œil ceux qui étoient déja rendus, fredonne entre ses dents un petit air, puis s'approche d'un liseur, le salue d'un air fat; le salut est rendu. Monsieur, vous lisez....? Oui, monsieur. — Avec beaucoup d'attention? — Oui, monsieur. Il s'éloigne à cette double réponse, fait une pirouette, & revient à la charge d'un air moqueur. — Monsieur, pourroit-on savoir quel livre nous dérobe le plaisir de votre conversation? — C'est, répond le monsieur, un livre que j'ai pris pour dissiper l'ennui de la route. — Vous ne vous refuserez point, ajoute le persifleur, de nous dire à quel chapitre vous êtes de ce livre, pris pour dissiper l'ennui de la route? — A celui du curieux impertinent, répond froidement l'inconnu. Le jeune étourdi à ce propos, s'indigne qu'un homme, vêtu de drap bleu, le traite ainsi, fait grand fracas, tempête. Tout ce grabage n'émut point l'étranger, qui, sans détourner les yeux de dessus son livre, dit enfin.... Il est bien permis au baron de.... colonel du régiment de.... de lire dans un coin, sans se voir interrompre par monsieur *Guillaume*, que la richesse de ses habits, aussi déplacée que ses airs, ne m'empêche pas de reconnoître pour le fils de mon marchand de vin. Ce dénouement surprit tous les assistants, & mon fat démasqué, délogea sans trompette.

VIII. Lettre.

Un reſſort caſſé à notre voiture, nous a fait reſter une demi-journée à Carcaſſonne, ville aſſez jolie & bien bâtie. La citadelle vaſte, mais tombant en ruines, que deux canons & une compagnie de miliciens pulvériſeroient avant leur déjeûner, ſoutint jadis maints ſieges, & avoit acquis le plus grand nom dans ces guerres de religion, qui firent toujours couler des flots de ſang dans le Languedoc.

La manufacture de draps, une des douze fondées par Colbert, fait vivre des milliers d'ouvriers. Elle s'occupe de la fabrique de ces draps fins, deſtinés à l'habillement des Turcs. Si les Mahométants étoient repouſſés d'Europe en Aſie, nous aurions à déplorer à la fois, & la perte du commerce ſi fructueux du Levant, & la décadence de nos manufactures, & l'exil d'un peuple, dont l'amitié pour nous ne s'eſt jamais démentie.

Depuis quelques jours les Pyrénées, leurs glaces antiques comme elles, forment l'horiſon qui m'éblouit, & encadrent les brillants tableaux que mes yeux contemplent avec admiration. „Des flots de lumiere, ſans ceſſe réfléchis par ces coloſſes d'albâtre, rapprochant les objets à ma vue, me trompent à chaque inſtant ſur

leur distance; l'œil croit les toucher; mais les soleils se renouvellent, & le but semble toujours s'éloigner". Je fus la dupe de cette perspective trompeuse jusqu'à *Narbonne*. C'est là qu'est conservé, à l'extrémité du jardin de l'Archevêché, dans un terrein inculte & couvert de ronces, un monument de la superstition païenne. C'est un autel antique, au bas duquel on voit en relief plusieurs figures. Au milieu, & sur le devant, étoit la table destinée aux sacrifices; plus haut les débris de la statue de l'Idole, où l'on remarque l'embouchure du tuyau que les ministres de l'imposture avoient pratiqué pour rendre leurs oracles.

Désormais me voici dans un pays, où l'imagination des habitants, aussi féconde que leurs riches payſages, ne laisse rien à décrire au voyageur qui la parcourt. Comme je sais que la langue des Horace & des Virgile ne vous est point étrangere, je suis sûr que l'éloge de ce vin de Frontignan, que vous savourez avec tant de volupté, vous fera plaisir.....

„*Favet hic regio Bliterensis & orbis*
Jam canit extremos quos frontiniana racemos
Prela domant. Miti Baccho mitissimus aer
Dulciaqur arva".....

Il sembleroit, dit le même citoyen de Beziers, après avoir chanté la superbe exposition

de la ville, cette double esplanade, ces huit écluses élevant les barques à cent vingt huit pieds, sa montagne percée, qui n'est plus une merveille depuis la navigation souterraine du canal de Picardie; il sembleroit, dit-il,

„*Providisse deos Bliteram donisque vicissim*
Ornavisse suis. Dat Jupiter æthera purum
Sol lætas sine nube dies nascentibus ultro
Terra parens toto se floribus induit anno"...

L'éloge de la ville, qui tire son nom du sexe enchanteur, *mons Puellarum*, ou Mon-Pellier, a bien plus de grace dans la bouche d'un de ses citoyens.

„Dois-je de ton printemps vanter le long empire,
Ton sol toujours fécond, l'air pur qu'on y respire,
Le parfum de tes vins murs dans le gravier,
Le front de tes côteaux qu'ombrage l'olivier?
Des plus riches moissons tes champs dépositaires,
Tes eaux, tes bains, tes fruits, tes plantes salutaires,
Ce célebre conseil de mortels bienfaisants,
Instruits à prolonger la trame de nos ans...?
Je chanterai sur-tout ce grand, ce rare ouvrage,

Qui de l'antique Rome eût laſſé le courage,
Ces trois ponts, qui de loin vers tes murs dirigés,
Arrivent dans ton ſein l'un de l'autre chargés;
Et par mille canaux épanchent en fontaine
Le liquide tribut d'une ſource lointaine".

L'aqueduc vient conduire les eaux dans un magnifique réſervoir à la place du Peyrou, la plus belle de l'univers par ſa perſpective. L'œil y découvre, par un temps ſerein, les cimes glacées des Pyrénées, & la perſpective azurée des mers y fuit dans le lointain. Au milieu de la place on a élevé une ſtatue à Louis XIV, non lorſque ſur le trône, maître des Graces, il pouvoit en récompenſer ſes adulateurs; mais lorſque ſa mort, diſſipant les fantômes de la grandeur, eut laiſſé chaque ſujet libre d'appréciet le ſouverain. Un avis de M le marquis de Fougeres a prévalu dans les états, d'entourer ce monarque des ſtatues de tous ceux qui ont illuſtré ſon ſiecle, dans quelque genre que ce ſoit. Eſt-il un plus puiſſant moyen de faire germer l'émulation dans les cœurs patriotes?

IX. Lettre.

C'eſt jouir doublement des chefs-d'œuvres & des monuments de l'antiquité, que d'appren-

dre en les voyant, & leur date, & leur origine. J'eus à Nîmes cette obligation à M. Razoux, secrétaire de l'Académie. Avec lui je visitai, & la maison quarrée, devant laquelle un grand prince étoit resté, peu de jours auparavant, pénétré d'une religieuse admiration, & les Arenes auxquelles l'Italie n'a rien à comparer de si bien conservé.

„Nous parcourons l'enceinte & les pompeux debris
Du temple qu'habita la fille de Latone;
Et chantant des couplets d'Imbert & de Bernis,
Nous allons, l'usage l'ordonne,
Nymphe, à votre fontaine, appendre une couronne
De glaïeul, d'acanthe & de lis;
Et déja nous voilà partis".

Non pour abandonner la ville fondée par Minausus ou Némausus, fils d'Hercule le Lybique, comme le prétend certain Bénédictin; mais pour visiter & admirer le cabinet de M. Séguier.

L'on peut dire que cet illustre littérateur a rassemblé autant de richesses dans son *Museum*, que sa tête est meublée de connoissances utiles & profondes. La partie des pétrifications marines y est complete. Toutes les especes de

poiſſons viennent tromper les yeux par leurs arrêtes durcies & par leurs écailles pierteuſes. Cette collection plus riche en ce genre que celle qu'aucun ſouverain ait jamais raſſemblée, eſt encore précieuſe par les coquillages rares, par les minéraux, & ſur-tout par les antiques, tréſors preſque tous trouvés à Nimes, & dont le fini annonce le beau ſiecle d'Auguſte. Une légion de Vétérans, appellée pour repeupler la ville, y fit fleurir les arts, & la décora des plus ſuperbes édifices. La maniere dont M. Séguier devina l'inſcription qui devoit être ſur le frontiſpice de la maiſon quarrée, *en calculant le nombre de trous faits dans le mur pour attacher les lettres, eſt auſſi ſavante qu'ingénieuſe.* Sa généroſité ne mérite pas moins d'être vantée. Après avoir refuſé de ſon cabinet un prix énorme offert par l'Impératrice, il en a fait préſent à l'académie, dont il a été long-temps l'organe, & dont l'illuſtre fléchir fut jadis le reſtaurateur bienfaiſant.

Je déſirois auſſi très-vivement

„De rendre mon hommage
A cette aimable d'Antremont,
Que voltaire nomma la ſapho de notre âge,
Par ordre même d'Appollon,
Et dont un docte Aréopage

Se montrant, & galant, & sage,
Ceignit de fleurs le jeune front".

Mais le destin, jaloux de mon bonheur, l'avoit conduite aux murs de la capitale. C'est là que, voyant rassemblés autour d'elle tous ceux qu'un vrai génie eurôla sous les bannieres de la poésie, elle recevoit leur encens. Muse aimable, soyez du moins sensible à mes regrets! Qu'il m'eût été doux en passant par la ville qui s'honore de vous posséder,

„D'y cueillir ces lauriers qui fleurissent pour vous,
Et de voir dans ces lieux, (hélas! trop loin de nous),
Cette Sapho, qui dans ses premiers lustres
De gloire couronnée, en dépit des jaloux
A su rendre deux noms illustres!

On faisoit ce jour-là même à Nîmes l'essai des moulins à feu, inventés par M. l'abbe Damal. Convaincu de tout ce qu'on peut en méchanique lorsqu'on a un premier agent, il s'est appliqué spécialement à diminuer la hauteur de la colonne d'eau à élever; pour cet effet il a imaginé un réservoir provisionnel à l'abri des infiltrations. La pompe à feu éleve l'eau de ce *puisez* pour la porter dans un bassin supérieur, seulement

seulement élevé de dix sept pieds; & c'est delà que l'eau, tombant sur les roues du moulin, se rend dans le même réservoir d'où elle a été pompée, pour être encore remontée, & retomber sur les mêmes roues. La même eau étant continuellement en action, tantôt ascendante, puis descendante, soumise à l'aspiration du feu, ou exerçant ses propres forces sur les moulins; pour prévenir la trop grande évaporation, la machine à feu puise dans la source l'eau froide pour condenser les vapeurs, & le superflu de cette même eau va se rendre dans le bassin provisionnel; ce qui l'entretient toujours plein malgré la plus forte évaporation. Il est inutile de faire sentir l'importance de cette découverte; elle réunit à l'excellence de la régularité une continuité d'action & une facilité d'exécution qui en augmente encore le mérite.

X. Lettre.

Il m'en souviendra long-temps de ce vieux pont du Gard. Quel voyageur n'a pas donné les dimensions de l'aqueduc, de la largeur des piles, de la hauteur des arcades? Pour moi, peu s'en est fallu que n'aie été en ligne perpendiculaire prendre de justes mesures de la profondeur du Gardon qu'il traverse. J'étois curieux de monter à la troisieme galerie par où les eaux

étoient portées d'une montagne à l'autre. Un chemin escarpé & pierreux y conduit. Il faut descendre; le pied me glisse, & sans un de ces arbustes odoriférants dont les collines de ce pays sont garnies, après avoir déja roulé dix à douze pieds de rochers en rochers, j'eusse été prendre un bain forcé dans la riviere. Encore transi de peur, je monte en voiture, & je ne m'arrête plus qu'à Aix.

Parlerai-je ici de son cours riant & rafraîchi par ses fontaines? Il faut y visiter les églises pour y trouver les tombeaux des comtes de Provence, leur cercueil de cyprès & leur sceptre de fer; mais je n'oublierai pas sur-tout celle de Saint-Sauveur. Le dôme du Baptistaire est soutenu par huit grandes colonnes d'ordre corinthien, dont six de marbre & deux de granit. Ces colonnes, aujourd'hui purifiées par un usage saint, soutenoient un temple dédié au soleil, du moins telle est l'opinion des savants. Les eaux minérales, autrefois en si grande réputation, qu'elles ont donné leur nom à la ville, avoient perdu leur vertu par leur mélange avec les eaux douces. S'il faut en croire un monument découvert en cet endroit au commencement de ce siecle, elles étoient souveraines pour les maladies de l'uretre. Mais avançons. Du haut de ces *montagnes, tout-à-coup s'offre à moi*

le vaſte azur des mers; Marſeille eſt à mes pieds, ceinte de flots amers & couronnée au loin de rianres campagnes;

„Je vois au loin voguer ces légeres chaloupes
Dont le myrte couronne, & les mâts, & les propes
Le rire en longs éclats, les chants & les concerts
Au bruit des tambourins ſe mêlent dans les airs; *)

Telle eſt la fameuſe ville, fille d'Athenes & ſœur de Rome, où s'arrêtent tous les étrangers, & où le nombre des Baſtides multiplié juſqu'à près de cinq mille, fait illuſion au voyageur qui croit découvrir une nouvelle ville ſans bornes. La voiture fait encore quelques milles, & me voici à la porte de la ville. A l'extrémité de cette rue, la plus belle de l'univers, malgré la droiture de l'alignement, malgré l'adreſſe avec laquelle le point d'optique eſt ménagé, à peine l'œil peut découvrir la porte oppoſée. En ſortant du cours dont les allées ſe trouvent au milieu, l'on trouve le port à droite. Sa vue n'en eſt pas moins intéreſſante. Les privileges accordés aux étrangers & la franchiſe de la ville y attirent toutes les nations commerçantes.

*) Epître à ma patrie, par M. Bérenger.

„Ici ſont rencontrées
Toutes les nations de diverſes contrées;
L'Anglois, le Muſulman, le Ruſſe, le Germain,
Et le ſujet des rois, & le républicain,
Et celui qui naquit ſous les loix du deſpote,
Tout n'eſt qu'un peuple ici, tout eſt compatriote.
Les murs des nations ont diſparu pour moi;
Ce n'eſt plus l'étranger, c'eſt l'homme que je vois:
L'homme coſmopolite en ce ſejour abonde;
Un port eſt l'entrepôt des richeſſes du monde."

C'eſt là qu'un fameux Rhétoricien *) découvroit ſur les figures & dans les expreſſions une foule de tropes & de figures, créées par l'imagination de l'homme du peuple le plus groſſier dans ces provinces méridionales.

Dans cet endroit charmant où l'Anglois le plus ſombre trouveroit un remede ſouverain contre les vapeurs de ſa rate, les attitudes, les converſations folâtres ne ſont point propres à vous inſpirer des idées graves. Elles viennent tout-à-coup ſe préſenter à votre eſprit, ſi vous

*) Du Marſais.

entrez à Saint-Victor dans l'église souterraine, la premiere des Gaules; l'on vous montre le premier autel où l'on a célébré le sacrifice de la messe, & le premier confessionnal. Le sacristain, moyennant finances, n'oublia, ni les colonnes de granit qui soutiennent le porche d'une chapelle dans laquelle, pour suivre les *us* de la primitive église, les femmes ne peuvent entrer, ni la croix où saint André souffrit son martyre: nous fumes conduits dans la grotte où la Madeleine vint, dit-on, faire son noviciat avant sa retraite à la Sainte-Baume. Nous y vimes des tombeaux antiques, un trésor fort riche. Un morceau d'ivoire de huit pouces quarrés sur lequel Puget, ou un de ses disciples sculpta toutes les circonstances de la passion, me fit le plus grand plaisir. L'on trouve encore à admirer ses talens à la consigne, où il a représenté les horreurs de la peste de Milan.

XI. Lettre.

Je ne vous parlerai point de toutes les manufactures qui sont ici dans la plus grande activité. L'homme du monde le moins instruit connoît, grace à nos dictionnaires, les procédés usités dans les raffineries, verreries & savonneries. Dans celle où l'on travaille le corail, quatre cents ouvriers de tout sexe, de tout

âge, trouvent leur subsistance. Rien de plus intéressant que la maniere dont on divise cette production précieuse en mille morceaux; différentes meules de grais servent à l'arrondir. Les instruments les plus aigus sont employés ensuite à le percer. Les plus beaux morceaux remis entre les mains du lapidaire, sont taillés en facettes. Les pieces les moins estimées servent pour le trafic honteux des malheureux Negres.*)

La maniere dont on fait la fleur de soufre m'a trop frappé pour que je ne vous en rende pas compte. Une certaine quantité de soufre est dépose dans une chaudiere qui communique par deux ouvertures à deux petites chambres pratiquées à côté. Le feu le plus violent est attisé sous la chaudiere. La fleur ou partie spiritueuse, emportée par la vapeur, s'épaissit & s'attache aux murs des deux chambres, tandis que les particules terrestres ou grossieres sont calcinées & entiérement détruites par l'activité du feu.

Peut-on juger du sol d'une province, connoître ses productions & la température de son

*) Voyez dans les soirées provençales de M. B, la lettre IIe. page 117, tome I.

climat, dans l'enceinte des villes? C'eſt à la campagne que le grand livre des merveilles de la nature eſt ouvert, & c'eſt là qu'il faut l'étudier. Auſſi ma petite promenade dans les environs de Marſeille a-t-elle duré bien peu au gré de mes deſirs. Nous avançons par des chemins étroits, où de grandes murailles blanches ont remplacé l'uſage des haies; à chaque pas une nouvelle baſtide en interrompt cependant l'ennuyeuſe ſymmétrie. Nous nous arrêtons un inſtant à celle de M. Borelly; ſa ſuperbe expoſition le long de la mer, la beauté du bâtiment, quelques tableaux précieux dans l'immenſe collection que cet amateur des arts avoit raſſemblés, firent le ſujet de notre converſation juſqu'à la baume de Rolland. C'eſt un des phénomenes les plus intéreſſants que la Provence préſente aux naturaliſtes. Son étendue, ſa profondeur, la ſingularité des formes qu'y ont ajouté les cryſtalliſations, en font un objet de curioſité pour le voyageur, & d'obſervations pour l'homme qui aime à s'inſtruire. L'entrée du ſouterrein donne à peine paſſage à un homme courbé. La fraîcheur qui y regne eſt aſſez conſidérable pour rendre dangereux, ſur-tout en été, le paſſage rapide d'une température à l'autre. Le trajet, impoſſible ſans le ſecours des flambeaux, devient très-incommode, s'ils n'y ſont multipliés. Outre la difficulté de la

marche par-tout embarraſſée par l'inégalité d'un ſol en pente, gliſſant & raboteux; il s'y rencontre de petites flaques d'eau, effrayantes pour tous ceux qui ne connoiſſent pas la géographie de ces lieux. Deux colonnes ſupérieurement travaillées, contournées & ciſelées avec autant de délicateſſe que le pourroit faire le plus habile ouvrier, ſervent de portail à une eſpece de tombeau. Du plafond ſemble deſcendre un voile au milieu duquel ſe fait jour un luſtre fort grand, à pluſieurs branches, qui ne paroît tenir qu'à un fil.

Il fallut retourner ſur nos pas pour gagner le chemin de la Sainte-Baume. Rien de plus effrayant que cette route abſolument ſauvage, éloignée de toute habitation humaine. N'ayant point de fil pour nous tirer de ce dédale, nous nous égarames en ſuivant un ravin qui ſert à l'écoulement des eaux, lorſque quelquels orages précipitent les torrents du haut des montagnes; nous nous trouvames au milieu de deux chaînes de rochers arrêtés par une troiſieme qui, s'élevant à peine, nous offrit pour barriere, une vaſte forêt de pins. Enfin nous parvinmes à la grotte où ſainte Madeleine vint expier les péchés de ſa premiere jeuneſſe. Cet antre eſt taillé dans une montagne de marbre où l'on trouve quelques morceaux de fer. Au fond &

derriere l'autel où git la repréſentation giganteſque de la Sainte, éclairé par une infinité de cierges, eſt un réſervoir d'une eau excellente & qui ne tarit jamais: elle a la même vogue que le puits de Nanterre. Ces eaux ſont pures & ſalubres; elles doivent ces propriétés, diſent nos phyſiciens, à la pierre d'un grais très-ſerré, au travers de laquelle elle filtre, & à l'élévation de la montagne; d'ailleurs la pluie qui tombe à cette hauteur, eſt bien moins ſurchargée d'exhalaiſons, que dans la région inférieure. Le chemin n'eſt pas plus aiſé pour gagner le ſaint Pilon au ſommet de la montagne. C'eſt là, dit la légende dorée, que les anges tranſportoient la Sainte ſept fois par jour, & la dédommageoint, par leurs concerts harmonieux, des joies & des converſations mondaines. Du haut de la chapelle qui y eſt bâtie, la plus grande partie de la Provence eſt ſous vos yeux, & c'eſt alors qu'on peut en ſaiſir l'organiſation générale. Mais ſi l'on jette les yeux en bas, les flancs de la montagne offrent des arbres ſe ſoutenant à peine dans la fente des rochers, des aigles, des vautours aux ailes déployées, des maſſes énormes de pierres détachées, & une forêt magnifique, dont les arbres ſéculaires, ſillonés par la foudre, forment, en s'entrelaçant, un frais, ſombre & vaſte berceau. Le couvent des dominicains, à qui la garde de la grotte miracu-

leuſe eſt confiée, eſt à quatre lieues de Saint-Maximin. Charles II. en bâtit l'égliſe qui, quoique ſans portail, eſt un des plus beaux monuments du treizieme ſiecle. L'ordre d'architecture eſt le même que celui qui décore les plus beaux vaiſſeaux d'Italie. Le réfectoire ne lui cede rien, & cinq cents convives peuvent s'y régaler à leur aiſe. Le tréſor en fut viſité par Louis XIV. Moins curieux que ce monarque, nous allames ſur le champ gouter à Roquevaire ſes raiſins ſi fameux. Nous étions à côté de Gemenos & de Saint-Pont, dont les magnifiques domaines appartiennent à M. d'Albertas. Que nos petits deſſinateurs de petits jardins anglois, viennent à Saint-Pont. Des rivieres croupies, des ruiſſeaux tirés d'un puits, des quartiers de rochers voiturés à grands frais, & recouverts d'une mouſſe artificielle, des montagnes de deux ou trois cents bottées de terre, n'offrent point à l'imagination leurs images meſquines: ici la nature ſeule ou preſque ſeule & que l'art aide en ſe cachant, a tout fait, tout créé. Du bas d'un rocher ſort une ſource avec impétuoſité. Bientôt elle ſe diviſe en une infinité de canaux qui, chacun de leurs côtés, tombent en caſcade, s'élargiſſent en baſſin. Pour parvenir au bas de la montagne, on parcourt un bois extrêmement touffu, dont les ſombres allées, ſuivant une pente douce, ſont

interrompues par des cabinets où l'ombrage le plus frais vous invite à des repas agreſtes, & où le gazouillement des oiſeaux vous fait ſentir le beſoin de ne pas venir ſeul en ces amoureuſes retraites.

Avant d'abandonner la ville peuplée par les Phocéens, rendons-nous à cet obſervatoire, dont la magnificence royale vient de gratifier l'académie. Les inſtruments les plus perfectionnés, les téleſcopes les plus exacts, ne peuvent, entre les mains de M. Bernard, être inutiles pour de nouvelles découvertes. M. Groſſon, de l'académie, auſſi aimable par ſon caractere obligeant, qu'intéreſſant par ſes connoiſſances, me fit voir, & ſon cabinet, & celui de l'académie. Je jouis pluſieurs fois de ſa ſociété & des richeſſes de cette double collection, dont les coquillages ſont rares & bien choiſis. Je vous remercie de m'avoir procuré ſa connoiſſance, & je vous laiſſe le ſoin de le louer dignement dans *vos ſoirées provençales*, *addio*.

XII. Lettre.

Nous voici enfin à Ollioulles. Ce ſont partout des vallons profonds, reſſerrés entre des montagnes à pic abſolument nues depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe. Que de pierres vol-

canisées ont été roulées dans ces vallons par les eaux qui tombent d'Evenos! Hélas! nous traversons sans effroi dans un char commode & doucement suspendu, ce qui fut jadis le théâtre de l'incendie & de la désolation. Une trainée souterreine de ce Vésuve fumant encore, ne peut-elle pas rallumer à chaque instant ces montagnes de soufre & de bitume cachées sous nos pieds?

Ces idées lugubres se dissipent à l'aspect riant d'Ollioulles. Cette ville tire son nom de la quantité d'oliviers qui l'entourent. Je regrettai de ne m'être point trouvé dans la saison où cet arbre donne son fruit. J'aurois voulu voir extraire l'huile d'olive dans ces pressoirs qui bordent la route, & comparer les procédés des paysans avec la théorie de M. Bernard. Plus j'avançai, & plus mes sens furent flattés. Les yeux seuls ne jouissent pas. L'odorat est agréablement chatouillé par la suavité d'une odeur qu'on ne respire qu'imparfaitement dans nos tristes orangeries. Ici la vue est agréablement surprise par la réunion de la fleur & du fruit muri, & de celui qui, verd encore, fait l'espérance du possesseur. Mais déja le bruit sourd des canons m'annonce le voisinage de la ville dont Amédée frémissant, se vit honteusement, repoussé en mille sept cent sept. Comme ces

montagnes paroissent hérissées de forts, & ces forts de canons! Quelle enceinte redoutable! Mars lui-même préfida à tous les travaux. Déja par les mains d'un de ses favoris, il a fini ce fameux fort (de Lamalgue)! Quelles excavations dans le roc le plus dur, pour l'obliger de recevoir dans de larges casemates deux mille guerriers! Que l'on mette la dernière main à cet ouvrage, que cette chaîne de bastions & de batteries soit achevée, & la France aura aussi son Gibraltar!

A la vue de la séparation du port dont une moitié donne asyle à nos flottes marchandes qui nous apportent les richesses des deux mondes, & dont l'autre reçoit ces fortereſſes ailées destinées à porter le fer & le feu aux extrémités du globe; peut-on s'empêcher de gémir sur la rage aveugle qui a profané par un emploi barbare, une invention destinée à servir de lien à tous les peuples de l'univers! Ce n'étoit pas assez que le sang coulât à grands flots dans les provinces limitrophes de deux empires; il falloit encore qu'un coup de canon tiré en Europe, rougît les mers d'Asie & d'Afrique.

De Toulon à Hieres, la qualité du terrein ne change point, la beauté de la vallée se prolonge tout le long de la course; mais arrivé,

quel ſpectacle! On croit avoir changé d'hémiſphere & de ſaiſon. La nature toujours belle, lors même qu'elle eſt engourdie dans les autres régions, s'y montre toujours égale, toujours douce & fleurie. Oh, mon ami, avec quelle indicible volupté je parcourois ces jardins délicieux & nouveaux pour moi! Je rafraîchis mon goſier deſſéché par le jus abondant de ce fruit exquis, & je ſuſpendis à ma boutonniere d'énormes bouquets de ſa fleur odorante. N'eſt-il pas permis ici de ſe récrier ſur le ſoin qu'avoient les anciens, de fonder leurs colonies dans les terreins les plus ſalubres, dans les ſites les plus riants? Marſeille fut choiſie par les Phocéens, Hieres fut une colonie de Marſeille. La poſition de Nimes & d'Arles vient à l'appui de ce que je dis. La ſanté de chaque individu n'eſt-elle déja pas aſſez attaquée par ces miaſmes empoiſonnées, *réſultat dégoutant des hommes réunis en foule, ſans avoir encore à combattre les exhalaiſons d'un terrein marécageux?*

XIII. Lettre.

Grand merci, mon cher Troubadour, de l'excellente réception de vos eſtimables amis; grand merci de toutes les politeſſes dont m'a comblé M. votre frere. C'eſt dans le ſein de

votre famille, que je me suis plu à retrouver cette franchise provençale, & cet empressement qui vous fait chercher toutes les occasions d'obliger vos amis. Le cher *) Hubert nous a reçus avec une effusion de cœur, avec une politesse dont je serai éternellement reconnoissant. Votre respectable mere m'a parlé de son cher fils avec un attendrissement qu'éprouve son fils en me parlant d'elle. Les larmes de joie ont coulé à mon aspect. Avec quelle impatience vous êtes attendu! Combien de bras s'ouvriront à votre arrivée!

Un grand projet vient d'échouer, plaignez-moi. La galiote étoit arrêtée, j'allois sur les pas de Brydone, parcourir ces régions si vantées, où chaque objet est un sujet d'admiration pour l'amateur & le naturaliste. Mais, ô vanité des projets humains! Je ne verrai que de loin ce beau pays, ces villes superbes, où le marbre prodigué, a pris tant de formes heureuses! Mon œil découvrira le sommet de ces montagnes, & mon pied ne pénétrera point dans ces riantes vallées. Dans ce moment, tout y est dans le deuil & la consternation; de nouvelles secousses annoncent que la terre n'a point repris

*) Frere de M. Bérenger, Négociant de Toulon.

son assiette. Irai-je, pour mêler mes pleurs à ceux des habitans? Irai-je parmi les ruines des cités & des édifices, admirer les chefs-d'œuvres antiques & modernes, & gémir en même-temps sur leur destruction? Ces jardins bouleversés, ces palais renversés de fond en comble, offrent-ils un coup d'œil bien satisfaisant? Peut-on étudier les mœurs d'un peuple chassé de ses villes, errant sous des tentes, & ne se livrant à d'autres sensations qu'à la crainte d'être englouti? Il faut donc le différer, ce voyage qui me flattoit depuis si longtemps, auquel je m'étois préparé par la visite de nos provinces méridionales; mais un temps plus propice viendra.

„Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure, & Virgile, & ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés!"

Partis de Toulon, nous ne sommes plus arrêtés que par le passage de la Durance. Cette riviere inégale dans son lit, court avec la rapidité d'un trait. Quelques vers de *Silicus Italicus*,

eux, atteſtent la difficulté de la rendre navigable, quoiqu'on prétende qu'elle le fût autrefois.

Nous découvrons Avignon. Ses murailles ſuperbes, toutes en pierres de taille, mais dont les créneaux offrent la repréſentation des clefs de ſaint-Pierre, au lieu d'embraſures & de canons, nous annoncent que ce n'eſt point par la force des armes temporelles qu'elle reſte entre les mains de ſon poſſeſſeur. Dans les temples du Seigneur, tous bien bâtis, bien dorés, l'on trouve des tableaux des meilleurs maîtres, des tombeaux en marbre de pluſieurs Papes, des tréſors riches en reliques, en pierreries. Le roi René, apparemment pour s'égayer l'eſprit, s'amuſa à peindre, dans une ſalle du couvent des Auguſtins, le ſquelette d'une femme qu'il aimoit à la folie. Les connoiſſeurs admirent dans ce tableau une toile d'araignée; la fineſſe du travail la rend imperceptible à nos yeux. Le choix des ſujets que traite le roi-peintre, doit nous donner une idée de ſon goût & de celui de ſon ſiecle. Pour éloigner ces images de mon eſprit, je m'acheminai vers la Juiverie, (ce peuple dont le ſang ne ſe mêle jamais avec celui des étrangers que par contrebande); ce peuple, qui à Bordeaux préſente l'aſpect le plus hideux & le plus dégoutant dans ſon ſale quartier, compoſe ici la plus jolie république. Le

cours baigné par le Rhône, est planté d'ormeaux taillés avec soin, alignés avec régularité. C'est là que, sous l'ombrage le plus frais, il faut s'asseoir un beau jour de printemps. Quelle foule immense & respirant la joie! Que les femmes y sont jolies! Veut-on des tailles sveltes, les femmes d'Avignon sont faites au tour; elles savent se soutenir sans l'échafaudage meurtrier des corps de baleine. C'est ici qu'on voit le bas de soie le plus fin & le mieux tiré. *C'est ici que les pavés sont pressés par des pieds délicats & bien faits, sans que des échasses mal-adroites & dangereuses les estropient ou les défigurent.*

Tels sont les habitants du beau pays que la nature semble avoir traités en enfans gâtés. Les hautes montagnes de la Provence servent de haies & d'enceinte à ce verger délicieux. Des rivieres, des canaux se coupant de toutes parts, y répandent la fraicheur & la fécondité. Tout y vient, tout y croît, tout y prospere. Cependant, malgré tant d'avantages, malgré le peu d'impôts qui chargent le citoyen, rien de moins à leur aise que les habitans. L'industrie éteinte ne tire aucun parti de ces richesses. Point de manufactures pour travailler les productions de la contrée. Les artisans sont obligés de se contenter du plus bas salaire.

Est-ce un mal? est-ce un bien?
J'en fais juge un *François*, & ne décide rien.

La question est agitée depuis des siecles. Chacun la résout d'après sa maniere de voir. Mais ce qui est sûr, au moins, c'est que l'impôt assis avec justesse, & d'après les facultés de chaque contribuable, excite la paresse, fait mouvoir les bras & guériroit peut-être l'inertie d'un tel gouvernement.

Tout en faisant ces réflexions, je vole vers Vaucluse,

„*Asyle encore plus doux, lieux où dans ses beaux jours*
Pétrarque soupira ses vers & ses amours...."

Cet endroit enchanté décrit par tous nos voyageurs, embelli par nos poëtes de tout le pittoresque qu'une imagination riante peut ajouter à la beauté du style, ne fait-il pas sentir un vuide que la présence de l'objet aimé peut seul remplir? Que les chiffres amoureux tracés sur ces rochers, & que le temps semble respecter, électrisent puissamment un cœur né sensible... J'ai retrouvé le vôtre.... Ah! mon ami..... j'en palpite encore d'émotion.

Un séjour comme celui de Vaucluse attache. J'en partis tard; tout alloit bien cependant, & j'approchois du terme, quand soudain se rencontre une riviere roulant ses ondes avec le plus grand fracas; car tout ici, jusqu'aux êtres inanimés, semble participer à la vivacité des habitants. La nuit étoit sombre & tempêtueuse,

la lune cachée, la riviere bordée de grands arbres, le postillon novice, les chevaux haraſſés, nous rétrogradons; mais le lendemain, comme le torrent du bon la Fontaine,

Ce n'étoit que menace & bruit ſans profondeur.

A Orange l'on trouve les reſtes d'un cirque & un arc de triomphe dont on a rétabli un pan qui tomboit en ruine. Mais quel contraſte offre le rapprochement de ces ornements! Il ſemble qu'on ait voulu raccommoder un vêtement d'or enrichi de la broderie la plus parfaite, avec des franges d'une étoffe groſſiere;

Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

Nous ne bâtiſſons pas, nous ne bâtirons jamais comme les Romains: ſi cependant un architecte comme M. Gabriel eût préſidé à cette reſtauration, & qu'un nouveau Puget ſe fût chargé de la ſculpture, les partiſans de l'antiquité trouveroient-ils dequoi alimenter leur enthouſiaſme?

A Montelimar, je fus indigné en voyant ſur les murs de l'eſcalier de l'auberge, les noms & les écuſſons de ceux qui s'y ſont arrêtés, tous pêle-mêle & confondus. A côté des plus grands ſeigneurs, à côté de l'ami des hommes, le premier faquin peut occuper un rang que lui donne pour un écu le barbouilleur & le palefrenier de 'endroit.

Si vous n'avez rien à démêler avec Thémis, si le service de Mars ne vous appelle point, ne venez point à Grenoble, à moins que vous ne soyez friand du ratafiat du sieur Teisseire. On doit cependant applaudir au zèle éclairé des citoyens qui, préférant la nourriture de l'ame à de vains embellissements auxquels l'œil s'accoutume bien vite, ont consacré un revenu considérable pour l'augmentation d'une bibliotheque rivale de celle de Dijon. Dans un vaisseau étroit & écrasé, elle est presque complétée pour ses parties de la Jurisprudence & de la Théologie. Dans son cabinet d'histoire naturelle, la collection des oiseaux pourroit le disputer à celle du jardin du roi. Tout ce que les quatre parties du monde produisent de plus rare en ce genre, s'y trouve rassemblé. La classe des minéraux offre aussi de très-grandes richesses, & toutes tirées du sein de la province. Ses hautes montagnes, les vraies merveilles du Dauphiné, semblent le vaste laboratoire où la nature épure ses trésors. Dans ses entrailles serpentent toutes sortes de mines & les eaux les plus salubres: à sa surface, on trouve à chaque pas les cailloux, les pierres les plus curieuses, & les simples les plus utiles à la santé.

Je ne vous parlerai, ni du terrein qui brûle sans rien consumer, ni de la tour sans venin, pleine comme tous les lieux déserts, d'animaux

venimeux, ni de la montagne inacceſſible ſur laquelle on gravit, ni de ces caves de Saſſenage, qui ne ſe trouvent plus remplies d'eau le jour des rois, depuis que l'on a découvert la ſupercherie, ni de la fontaine vineuſe, qui n'eſt qu'une eau légérement acidulée.

Je montai à la Grande-Chartreuſe pour voir ce royaume extraordinaire, & en contempler le giſſement & la politique. Je trouvai ce ſpectacle vraiment étonnant & digne des yeux de Lycurgue. La nature murmure peut-être un peu de ces ſortes d'inſtitutions; la ſociété regrette des membres qui auroient pu la ſervir de plus près; mais le ſentiment doit admirer & la raiſon ſe tait. Je deſcendis de ce ſaint déſert, réveur, penſif & grave, je ne ſais quel regret travailloit mon cœur; l'extrême pureté de l'air que j'avois reſpiré ſur ce théâtre ſublime, m'avoit comme transformé, je redevenois homme en deſcendant de ce ſejour.

Comme j'avois avec moi le volume *des petits voyages* où ſont les beaux vers du P. Mandart ſur le Sapé, je les déclamai ſur ces hauteurs impoſantes, & je ſentis qu'ils avoient été compoſés ſur ce théâtre & en préſence des objets que le poëte y décrit; & c'eſt ainſi qu'il faut peindre, ſi l'on veut donner de la vie à ſes tableaux. Je revins par les Echelles pour avoir le plaiſir de voir ce beau & difficile chemin, & je tranſcri-

vis sur les lieux l'inscription que vous allez lire, & par laquelle je terminerai ces lettres:

Carolus Emanuel II, Sabaudia Dux, Pedemontii princeps, Cypri Rex, publica felicitate parta singulorum commodis intentus, breviorem que viam regiam à natura occlusam, Romanis intentatam, cæteris desperatam, dejecto scopulorum repagine, æquata montium iniquitate, quæ cervicibus imminebant præcipitia pedibus substernens, cæteris populorum commerciis patefecit.

Anno M. DC. LXX.

20.

Poésies.

*Huitain écrit sur les tablettes de mademoiselle de Ch**.*

Qu'écrirez-vous sur ces tablettes?
quels secrets leur confirez-vous?
Ah! sans doute elles furent faites
pour les souvenirs les plus doux.

En attendant qu'à cet usage,
ce souvenir soit employé,
qu'il soit permis à l'amitié
d'en remplir la première page.

Par M. le Comte d'Aguilar.

L'oiseau & le Miroir,

Fable.

L'oiseau du Capitole, un jour dans un miroir,
voit un être emplumé de pesante encolure,
dandinant d'un air gauche, & lent à se mouvoir:
il ne se doutoit point que ce fut sa figure.
Ah! dit-il, quel est ce lourdaud,
qui près de moi veut s'introduire?
vit-on jamais un tel nigaud?
& puis il éclata de rire.
Le miroir aussi-tôt lui dit:
„Ami, ton erreur est extrême,
un stupide orgueil t'éblouit;
car tu ne ris que de toi même".
Faut-il appliquer la leçon?
Bien rarement on s'étudie:
l'homme en général est l'oison:
le miroir est la comédie.

I.

MANUSCRITS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717942-17

Mémoire sur l'intérêt des Genevois dans les rentes viagères en France.

Des banquiers Genevois imaginèrent, dès l'an 1773, de donner aux particuliers qui vouloient s'intéresser aux emprunts viagers de la France, un moyen de le faire qui ne fût pas exposé aux objections si bien fondées, que les hommes sages ont faites de tout temps, contre les placemens en viager.

Ils choisissoient dans Genève trente jeunes têtes, parmi celles qui présentoient une plus longue probabilité de vie, & en constituant sur chacune de ces têtes une somme égale, ils for-

moient une masse de rentes, qu'ils divisoient ensuite en différentes fractions, & cédoient à ceux qui vouloient les acquérir, & qui devenoient ainsi propriétaires de ce que l'on appelle *un contrat de tant de livres de rentes, sur les trente têtes.* Les banquiers au nom desquels étoient les trente contrats originaux, en touchoient les arrérages à Paris, & les distribuoient aux différens intéressés à proportion de l'intérêt qu'ils y avoient, ensorte que lorsqu'il mouroit une *tête*, chaque intéressé ne perdoit qu'un trentième de la *rente primitive.*

Les rentiers ne méritoient donc pas le reproche d'égoïsme, qu'on a fait si justement à ceux qui plaçoient leurs fonds en viager sur leur propre tête; car ces contrats étoient un effet dans le commerce, transmissible par conséquent aux héritiers. Un capitaliste prudent, pouvoit donc faire l'acquisition d'un contract de cette espèce; & en ne dépensant chaque année qu'une partie de la rente qu'il en retiroit, économiser l'autre partie pour reformer son capital primitif *); il trouvoit dans ce placement de ses fonds, des avantages, & il y croyoit voir une solidité

*) Ces économies auroient pu se continuer, si la France avoit toujours payé en espèces métalliques.

que d'autres placemens ne lui préſentoient pas. C'eſt ainſi que les contracts de rentes ſur trente têtes devinrent ici & ailleurs, un effet très-recherché par les capitaliſtes, même par ceux réputés les plus ſages.

Les banquiers favoriſèrent l'empreſſement que l'on avoit à achêter de ces contracts, en offrant des facilités à ceux qui n'avoient pas de l'argent diſponible pour en acquérir, & imaginèrent d'en vendre à des aſſociations de dix, quinze, vingt perſonnes plus ou moins, & en reçurent la valeur en une ſérie d'un certain nombre de billets à ordre, *ſolidairement* ſouſcrits par chacun des aſſociés acquéreurs, & dont les échéances tomboient ſucceſſivement de ſix en ſix mois, ou d'année en année. La valeur de ces billets, étoit calculée de façon que le montant de la rente viagère faiſoit à chaque échéance la très-grande partie du billet correſpondant à la même échéance; le ſolde ſous le nom de *contingent* devoit être fourni comptant par les ſignataires. C'eſt ainſi qu'en déboursant de petites ſommes ſucceſſives, qu'ils pouvoient prendre ſur leurs économies, les ſignataires de billets ſolidaires comptoient acquérir, au bout de quelques années, la pleine propriété d'un contract de rentes; des pères de famille ſe flattoient par ce moyen de s'aſſurer une rente (con-

versible s'il leur convenoit en capital) pour le moment où des établissemens à faire pour leurs enfans, les obligeroient à des efforts ou à des sacrifices.

Les banquiers de leur côté, tirant un grand parti de ces billets solidaires à leur ordre, favorisèrent de tous leurs moyens cette spéculation, à laquelle plusieurs personnes se livrèrent, en suite de leur confiance implicite dans la solvabilité de la France; & elles y en entrainèrent d'autres, par la force de leur exemple & l'activité de leurs sollicitations.

Leur réputation d'habileté dans les affaires de finances, acquise par maints succès, donnoit à leurs conseils un poids auquel il étoit difficile de résister.

Comme ces personnes, en exerçant ainsi sur leurs parens, leurs amis, leurs concitoyens, une influence qui leur est devenue si funeste, étoient loin de se mettre elles-mêmes à l'abri du bouleversement, & qu'elles en sont les premières & les plus malheureuses victimes, la justice ne permet pas qu'on leur fasse d'autre reproche, que celui d'une trop grande confiance dans la base de toutes ces spéculations; confiance que l'expérience a bien condamnée, mais

que toutes les probabilités justifioient à cette époque.

Qu'ont-ils fait les auteurs de ces spéculations & ceux qui les ont tant soutenues? Qu'ont ils fait? que d'appliquer à une combinaison de finances, une opinion de confiance qui alors étoit générale.

Voilà comment beaucoup de particuliers devinrent signataires de billets solidaires. Les uns ne surent point voir toutes les conséquences d'une grande solidairité, d'autres en voyant ces conséquences, & en supposant toutes les pertes que les calculs de la prudence humaine permettoient de faire entrer alors dans l'ordre des possibles, concluoient avec raison que de telles pertes ne les écraseroient pas, & qu'ils pourroient toujours remplir leurs engagemens.

Qu'est-il arrivé? Les payemens des rentes ayant été d'abord retardés, ensuite acquités en assignats, que l'on étoit forcé de réaliser à des pertes qui ont varié depuis 15 à 70 pour cent, tandis que les billets souscrits étoient exigibles à époque fixe, & en espèces sonnantes, soit en argent courant de Genève; les contingents à ajouter par les signataires, à l'arrérage de la rente pour faire le plein des billets solidaires.

se sont accrus de semestre en semestre dans une proportion accablante. Pour aggraver encore le sort des signataires, l'événement ne fut pas d'accord, dans les ventes principales, avec les calculs préliminaires sur les probabilités de vie; car d'après ces calculs, l'on supposoit que pendant bien des années, il ne devoit mourir qu'une des trente têtes tous les trois ans, & en 1785, époque des ventes les plus considérables, on perdit deux têtes la première année de la constitution, & une la troisième. Et tandis que les conditions de cette spéculation se détérioroient ainsi, les autres effets dans lesquels consistoit la fortune des signataires, se trouvèrent plus ou moins affectés des désastres occasionnés par les changes de France. Les facultés des signataires pour faire face à des contingents si considérables & si inattendus, diminuèrent rapidément, & quelques-uns furent entiérement ruinés.

Dès ce moment on retrancha toutes les dépenses superflues, on profita des sacrifices, que des femmes, des parents, des amis, eurent la générosité d'offrir. Au moyen de ces secours forcés, on franchit quelques semestres, en se soutenant par la frèle espérance d'une amélioration dans les changes de France pour les semestres prochains.

Vain espoir! La faillite de quelques-uns d'entre les signataires se déclare. La part qu'ils auroient eu à payer au semestre suivant, accroit, en conséquence de la solidarité, la part qui incombe à leurs cosignataires. Plusieurs de ceux-ci, qui auroient pu suffire au payement de leurs contingents propres, sont écrasés par ces sur-contingents auxquels ils sont tenus: nouvelles faillites qui vont éclater. Enfin, le poids de tous ces engagemens retombant sur quelques signataires plus riches que les autres, leur fortune, qui étoit réputée si brillante, mais qui a déja reçu tant de brêches, n'y peut plus suffire; & quant aux banquiers endosseurs de ces funestes billets, presque tous ont déjà failli.

Voilà le gouffre dans lequel les signataires des billets solidaires ont été entraînés & au fond duquel ils sont près de s'abîmer.

La profondeur de ce gouffre & la rapidité du courant qui les y entraînoit inévitablement, furent reconnues par plusieurs des intéressés dès qu'ils en virent les approches; aussi firent-ils bien des démarches, pour obtenir, au prix même de toute leur fortune, la liquidation de leurs billets solidaires, mais les difficultés se présentèrent en foule. Il falloit le consentement de tous les signataires, & plusieurs d'entr'eux se

berçant encore de l'espoir d'une amélioration prochaine dans les fonds de France, se refusoient à faire le sacrifice de la rente qu'ils avoient achetée & qui leur avoit déjà tant coûté; il falloit le consentement des banquiers endosseurs, & le même espoir trompeur qui séduisit tant de signataires, agissoit aussi sur ces derniers, & avec d'autant plus de force, qu'étant les auteurs de la spéculation, ils avoient plus de peine à y renoncer; il falloit enfin pour chaque série de billets, le consentement des porteurs de chacun des billets de cette série; & ces porteurs dispersés pour la plupart en *Hollande*, en *Allemagne*, en *Suisse*, en *Italie*, à *Geneve*, ne pouvoient s'entendre & s'accorder entr'eux, ni avec les autres intéressés; & plusieurs d'entr'eux, se confiant encore à la réputation de solvabilité dont avoient joui à juste titre plusieurs des signataires, mais qu'ils ne méritoient plus, ne croyoient pas devoir transiger avec perte, pour les billets qu'ils avoient dans leurs mains, comme propriétaires & bien moins encore pour ceux qu'ils tenoient en nantissement.

Plusieurs même des porteurs de billets solidaires, se refusèrent à les retrocéder aux signataires, qui leur offroient de les leur payer, sous le simple escompte des termes, que ces billets avoient encore à courir.

Ainſi, à l'exception d'un très-petit nombre de ſéries de billets ſolidaires, dont la liquidation s'eſt opérée avec ſuccès, parce que presque tous leurs porteurs ſe trouvoient à *Genève*; les efforts ſoutenus de pluſieurs perſonnes pendant deux ans, pour arriver à la liquidation des parties les plus importantes, ont été vains.

Mais le terme de ces efforts eſt enfin arrivé, bien des ſignataires à qui il reſte encore quelque choſe, ne croyent pas que pour retarder d'un ſemeſtre ou de deux, une faillite inévitable, leur délicateſſe leur permette de ſatisfaire en plein, les porteurs de billets à échéance prochaine, avec la certitude, que les porteurs de billets à échéance éloignée, n'auront pas un ſol à retirer de leurs créances. Non, ils croyent que les débris de leurs fortunes doivent ſe répartir entre tous leurs créanciers.

Si on les force à l'éclat d'une faillite, ſon effet ſera pour les faillis: d'abord, l'abandon de leurs biens propres dans les mains de curateurs à leurs maſſes, ſalariés par elles, & chargés de leur liquidation; après cet abandon, & avec les ſecours bien modiques qu'ils pourront eſpérer de leurs parens & amis, déjà épuiſés par leurs ſacrifices, ils chercheront à faire des établiſſemens de commerce ou d'induſtrie, quel-

que part dans le monde, d'où ils puissent tirer leur subsistance.

Et quant aux créanciers porteurs de billets solidaires, l'effet de ces faillites générales, seroit de voir tout le réel des masses considérablement diminué par les fraix de leur régie, par la baisse considérable des immeubles & autres effets qui pourront appartenir aux dites masses, & par la nécessité où les curateurs se trouveront de déposer quelque part en sequestre, au risque de tous les événemens, les fonds qui pourront rentrer jusqu'à la fin de la liquidation.

Il résulte deux conséquences de l'exposition de ces faits; la première, qu'il est surement de l'intérêt des porteurs de billets solidaires, d'accorder les facilités qui seront nécessaires pour arriver à une liquidation générale de ces funestes engagemens.

La seconde, que les débiteurs Genevois, si dignes de pitié par leur infortune, n'ont pas cessé de mériter l'estime dont le nom Genevois a joui jusques dans ces temps malheureux.

En effet, lorsque les particuliers ont acquis des créances contre les Genevois, ont-ils été séduits par des dissimulations perfides, des as-

surances mensongères, des tableaux erronnés? Non, la base de ces spéculations, les ressources de ces débiteurs, étoient à découvert aux yeux d'eux tous Les débiteurs ont-ils été négligens à remplir leurs engagemens, cherchent-ils à les rompre d'une manière malhonnête? Hélas! la plupart sont ruinés, plusieurs ont déjà pris sur la dot de leurs femmes, sur les biens de leurs parens, pour satisfaire aux payemens qu'ils ont soutenus; & s'ils peuvent venir à une liquidation générale, qu'un sentiment d'honneur leur fait désirer, c'est l'abandon des rentes pour lesquelles ils ont déjà déboursés plusieurs millions, & de tout ce qui leur reste en outre; ce sont des sacrifices volontaires que les femmes & les parens de quelques uns d'entr'eux peuvent offrir à leurs créanciers, qu'ils présentent comme base de toute transaction.

Le patriotisme & l'esprit public qui les animent, attestent leur moralité & leur désintéressement. Il n'est aucun d'eux qui n'ait manifesté son dévouement pour soutenir & défendre au besoin sa liberté & l'indépendance de sa patrie, quoique leur perte lui eût offert la perspective de se libérer, & de faire face à tous ses engagemens.

Si de malheureuses circonstances ont pu faire méconnoître l'ancien caractère de fidélité &

de loyauté de la nation Genevoise dans les transactions de commerce, nous espérons que l'exposé fidèle que nous venons de tracer des causes & des circonstances de la pénible situation, où se trouvent ceux des Genevois qui se sont intéressés dans les diverses spéculations sur les rentes viagères de France, dissipera des préventions plus dures à supporter pour un homme d'honneur, que la perte de sa fortune.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

21.

Précis historique d'une princesse de la maison de Bourbon.

Quoique tous les historiens célèbres ayent parlé de l'illustre princesse dont j'entreprends l'éloge, je crois que le public ne verra pas sans un nouveau plaisir reparoître sous ses yeux une personne qui a de son temps intéressé toutes les nations de l'Europe, & qui, même après sa mort, eut pu servir de modéle à toutes les princesses qui ont regné.

Anne de France, dame de Beaujeu & duchesse de Bourbon, étoit fille de Louis XI. Elle eut le génie supérieur de son pere, sans en avoir la dangereuse dissimulation. Sa politique avoit

un caractere de grandeur & de magnanimité qui ne lui permettoit pas de descendre dans ces faussetés de détails, faites seulement pour le vulgaire méchant & foible. La pénétration de son esprit lui faisoit appercevoir presque au même instant ce à quoi elle pouvoit prétendre, & les moyens dont il falloit user pour y parvenir. Elle avoit ce généreux courage, seul mobile des projets des grands hommes, & non moins de fermeté qu'eux pour s'opposer aux obstacles que les jaloux font naitre. Le caractere de cette princesse étoit trop connu de Louis XI, pour que ce prince n'éprouvât pas pour elle le sentiment de jalousie, dont il étoit susceptible pour tout ce qu'il croyoit capable de partager ou affoiblir sa puissance. Quoiqu'il eût, pour une fille d'un si rare mérite, toute la tendresse possible, il ne voulut pas cependant qu'elle pût jamais balancer son autorité; ce qui auroit pu arriver, s'il lui eût donné pour époux un prince digne d'elle par son esprit, ses connoissances & son ambition.

Il lui fit épouser Pierre de Bourbon, comte de Beaujeu, homme d'un caractere totalement opposé au sien. Doux par une indolence naturelle, & approuvant tout par son peu de sagacité; il eut seulement le bon esprit de connoître que son épouse méritoit mieux que lui le titre

de chef d'une maiſon. Il la laiſſa ſe conduire à la cour comme elle le jugea à propos & ſe retira dans le Beaujolois.

Ce fut peu de temps après cette ſorte de retraite du comte, que la princeſſe fut établie régente du royaume de France, par la mort de Louis XI. ſon pere & par le teſtament qu'il avoit fait dans les derniers jours de ſa vie. Louis avoit fait céder dans ces triſtes momens, les mouvemens de ſon injuſte jalouſie, aux intérêts d'un état qui lui étoit cher, & qu'il falloit conſerver à ſon unique héritier Charles VIII; il nomma la princeſſe, régente, & fruſtra de ce titre, toujours flatteur dans un interregne, le duc d'Orléans depuis Louis XII, & le duc de Bourbon, prince du plus grand mérite. Ce fut en ſoutenant les droits que lui avoit donné ſon pere, qu'Anne développa ſon génie fécond en reſſources, l'art d'amener par la perſuaſion d'illuſtres ſujets à l'obéiſſance, & le talent plus rare encore d'empêcher les factions d'un peuple toujours avide de nouveautés.

Le duc d'Orléans étoit regardé par les courtiſans comme l'héritier préſomptif de la couronne, parce que la ſanté délicate de Charles VIII ne promettoit pas l'eſpoir de le voir regner long-tems; d'un autre côté, le duc de

Bourbon étoit l'objet des respects & de la vénération publique, par les grands services qu'il avoit rendus à l'état. Deux rivaux de ce genre sont difficiles à écarter d'un trône qui semble leur appartenir légitimement, sinon en propriété, du moins comme faits pour en soutenir l'éclat pendant la minorité d'un jeune prince sans expérience. Anne l'emporta cependant sur eux, mais ce ne fut que par la conduite la plus prudente & par des procédés dignes de son ame vertueuse. On ne vit point l'autorité s'affermir par l'effusion du sang; la paix la plus parfaite s'établit entre toutes les parties intéressées; la comtesse prit les états pour arbitres du différent élevé entre elle & les deux princes: c'étoit montrer de la justice & non de la partialité. Il est vrai que dans cette demande, Anne donnoit une marque de la finesse de son esprit. On ne convoque point aisément les états d'un royaume aussi considérable que l'est celui de France, il faut du tems pour donner son opinion dans une matiere aussi délicate, & pendant l'intervalle qui s'écoule dans des formalités qui sont plus d'apparat que de conséquence, il arrive des circonstances qui terminent toutes les difficultés. Telle fut celle qui annulla tout-à-fait les prétentions des princes & la demande qu'avoit faite l'habile princesse. Charles VIII déclara au premier instant de sa majorité, qu'il avoit le

droit de choisir son conseil: & qui choisit-il pour en être le chef? La princesse Anne sa sœur, à qui ce titre étoit bien dû par la façon dont elle s'en rendoit digne.

Après ce premier avantage, Anne pour assurer de plus en plus son pouvoir naissant, s'attacha à mettre dans ses intérêts le duc de Bourbon: Elle lui persuada par la plus douce éloquence, qu'il étoit très-essentiel pour lui-même, que les suffrages des états fussent en faveur des dernieres volontés de Louis XI; sans quoi, il étoit naturel qu'ils tombassent plutôt sur le duc d'Orléans que sur lui; & que dans ce choix, qui paroîtroit légitime, la maison de Bourbon perdroit de sa puissance & de son crédit. La princesse détermina tout à-fait le duc à se ranger de son parti, en lui offrant la charge de connétable; c'est encore dans cette offre faite à propos, que l'on peut reconnoître le génie adroit de la régente. Pendant la vie même de son pere, cette princesse s'étoit appliquée à connoître parfaitement les caracteres différens des princes de son sang, leur ambition & leur goût. Elle avoit pénétré dans les secrets du duc de Bourbon, & savoit que la charge de connétable étoit pour ce prince l'objet le plus intéressant; que depuis nombre d'années il avoit, sans la demander, fait toutes les démarches qui

indiquent le desir que l'on a d'obtenir. Anne en la lui offrant se montroit généreuse, & le duc ne manqua pas de la trouver également juste. Dès-lors, leurs intérêts furent le plus entiérement unis; & la concorde qui regnoit entre elle & le duc de Bourbon, joint à tout ce qu'elle mit d'adresse & de politique dans sa conduite, ne contribua pas peu à lui gagner les états qui confirmerent généralement le testament du feu roi.

La faction d'Orléans s'y opposa vivement, & le duc de ce nom ne put dissimuler le dépit cruel qu'il ressentoit de cette espece d'affront; En étoit-ce un cependant, & ne pourroit-on pas blâmer ce prince d'avoir sçu mauvais gré à la nation de ce qu'elle avoit rendu justice aux qualités éminentes d'une illustre princesse, désignée par les dernieres volontés d'un roi & d'un pere, pour gouverner un royaume qu'elle avoit tant de raisons de conserver?

Le duc d'Orléans s'échappa en propos injurieux contre la régente, elle fit usage dans cette circonstance de la dissimulation dont le feu roi lui avoit tant de fois montré l'exemple. On l'auroit nommée prudence & douceur raisonnable, si ce calme apparent n'avoit caché un orage prêt à tomber sur la tête du duc d'Orléans. Soit

que la princeſſe n'eût pas aſſez gardé ſon ſecret, ſoit que le duc ſe dit à lui-même qu'on ne devoit point pardonner une injure auſſi marquée, il n'attendit point les effets du juſte reſſentiment de la régente; & quittant la cour avant d'en avoir reçu l'ordre, il ſe retira chez le duc d'Alençon, & entraîna dans ſa fuite & dans ſes projets pluſieurs autres princes. La guerre ſe déclara, on eut dit que le ſort l'avoit ſuſcitée pour faire paroître avec plus d'éclat les talens de la princeſſe. Les généraux qui ſortoient du conſeil, diſoient „que d'après les plans & la conduite que venoit de leur tracer la régente, il leur ſembloit qu'il n'y avoit plus qu'à triompher." L'idée qu'ils s'étoient faite de ſon habileté ne fut point démentie par les événemens; ils triompherent en effet: & la captivité du duc d'Orléans, premier moteur des troubles, ſatisfit à la fois la vengeance de la régente, & prouva à tout l'univers, combien cette habile princeſſe étoit ſûre des moyens qu'elle employoit ſuivant les circonſtances.

La longue détention du duc d'Orléans ne donna pas à la vérité bonne opinion du cœur de la princeſſe qui le puniſſoit ſi ſévérement; mais ne pourroit-on pas croire qu'elle cherchoit moins à contenter ſa haine qu'à prévenir de nouvelles révolutions, toujours dangereuſes dans

un état qui n'a pour soutien qu'un roi presque enfant, & une femme dont l'époux ne peut seconder ses vues? Le duc d'Orléans étant libre, ne pouvoit-il pas changer la face des affaires, en ramenant peu à peu le connétable dans son parti? Enfin, je crois que, sans justifier totalement la conduite sévere de la régente, on peut pourtant ne pas se hâter de la condamner tout-à-fait. Il nous est plus aisé de blâmer les actions des souverains, que de pénétrer dans le véritable motif qui les fait agir.

La mort de François II de Brétagne, fut une époque intéressante pour la France, parce que la régente, toujours attentive à ce qui pouvoit aggrandir le royaume du jeune roi son frere, employa tout ce qu'elle avoit de talens pour les négociations & les traités avantageux, & parvint à réunir cette grande province à la France: il est vrai que l'éclat de cette action fut un peu obscurci par la restitution qu'elle fit du Roussillon & de la Sardaigne à Ferdinand le catholique, à qui elle avoit déja prêté des sommes considérables, & dont elle n'exigea point le remboursement. L'esprit supérieur de la princesse ne tint pas contre la foiblesse propre aux ames sensibles, on se servit d'un motif de religion, pour la porter à faire un sacrifice, qu'on auroit vainement demandé les armes à la main.

Un confesseur, gagné par Ferdinand, persuada à cette princesse, que l'ame du feu roi son pere seroit détenue souffrante dans le purgatoire, si elle ne rendoit les villes conquises. La régente oublia dans l'instant son intérêt particulier & tous ceux de son frère; elle ne vit que les peines d'un pere, & son imagination attendrie n'y put résister. Si les politiques blâment cette preuve de sensibilité excessive pour la mémoire d'un pere, ceux qui connoîtront le pouvoir que doivent avoir sur les cœurs honnêtes les dogmes d'une religion dans laquelle on est élevé, justifieront bientôt Anne de Bourbon, d'avoir été dans cette circonstance plus chrétienne que philosophe.

Charles VIII étant mort au mois d'avril 1498, Louis duc d'Orléans monta sur le trône. Anne de Bourbon devenue dépendante d'un prince dont elle s'étoit vengée dans le tems où elle jouissoit du souverain pouvoir, devoit craindre d'éprouver à son tour les effets d'une haine qui paroissoit juste, si pourtant ce sentiment cruel peut jamais l'être; mais le duc d'Orléans, qui, sous le nom de Louis XII, a mérité le surnom de Bon, donna une premiere marque de la grandeur de son ame, en pardonnant généreusement à la princesse les traitemens rigoureux qu'il en avoit éprouvés; sans doute aussi que, jugeant

des choſes par les circonſtances auxquelles elles tiennent, il penſoit comme je l'ai dit plus haut, que la politique avoit eu plus de part à la conduite de la régente, qu'un reſſentiment particulier; & les rois ayant ſur ce point néceſſaire au gouvernement à-peu-près les mêmes principes, ils s'excuſent mutuellement de les avoir mis en uſage quand l'occurence l'exigeoit.

La princeſſe Anne conſerva toujours ſa place au conſeil du roi; cette prérogative, peu commune, ne doit-elle pas prouver à la poſtérité, combien Louis XII lui reconnoiſſoit de lumieres & de génie. Il lui témoigna pendant toute ſa vie, la plus parfaite conſidération, que de ſon côté la princeſſe mérita; elle étoit la plus zélée de ſes ſujettes, & la plus attachée à ſa perſonne, en ſa qualité de parente: Plus elle avoit mis de dignité, de courage & de fermeté à conſerver les droits de ſon frere & les ſiens, tout le tems qu'elle avoit été ſur le trône; plus elle donna l'exemple d'une noble obéiſſance & d'un dévouement ſincere pour le ſervice du nouveau roi.

Sa piété ſe ſatisfit, en fondant à Gien les filles de Sainte-Claire & un couvent de Minimes; elle fit de cette vertu chrétienne la baſe de toutes ſes actions dans les derniers tems de ſa vie, & l'on peut dire de cette illuſtre princeſſe,

qu'elle sçut réunir toutes les qualités qui ont distingué les maîtres de la terre, & toutes celles qu'exige Salomon dans sa femme-forte. On ne put lui reprocher aucune de ces foiblesses si communes aux femmes qui joignent de l'esprit à des agrémens extérieurs. Aussi, la princesse Anne de Bourbon sera-t-elle toujours citée comme un modele pour les rois, & comme celui que toutes les femmes doivent imiter pour se faire aimer & respecter. Cette princesse mourut le 14 de novembre 1522, & fut inhumée auprès du Comte de Beaujeu son époux, qu'elle avoit rendu très-heureux malgré le peu de rapports qu'il y avoit entre leurs caracteres & leur esprit. Elle fut regrettée des peuples qu'elle avoit gouvernés; & le regne d'un des meilleurs rois qu'ait eu la France, ne fit pas oublier une princesse dont on ne connoissois pas encore l'égale.

22.

L'oncle.

M. de l'Ormon, & né d'un père auſſi brave étoit eſtimable que lui, mais qui, s'étant ruiné au ſervice, l'avoit laiſſé ſans bien, ſon unique eſpérance étoit l'héritage d'un oncle dont il étoit aimé.

Cet oncle, homme de bien, mais bouillant & colère, comme le ſont aſſez naturellement les bons cœurs, s'appeloit M. de Glancy. Il avoit eu deux frères, l'Ormon & d'Orambré, l'un diſſipateur, l'autre avare. Chacun des deux avoit laiſſé un fils; l'Ormon, comme je vous l'ai dit, un fils déeué de fortune; d'Orambré,

un fils opulent. Pour lui, se croyant plus sauvage qu'il ne l'étoit, quoiqu'il le fût un peu, il avoit préféré le célibat au mariage, & il passoit sa vie à la campagne, où il faisoit prospérer ses biens.

Les oncles riches & sans enfans sont rarement négligés par leurs neveux; celui-ci croyoit l'être par le jeune l'Ormon. Il s'en plaignoit souvent à moi; & je tâchois de l'adoucir. La discipline en temps de guerre est si sévère, lui disois-je, & si gênante pour la jeunesse, qu'il est bien juste qu'un peu de liberté l'en dedommage en temps de paix. M. de l'Ormon vient vous voir rarement, il est vrai; mais quand il est ici, je l'y vois gai, heureux de vos bontés; & il m'en a parlé souvent avec une ame sincèrement reconnoissante.

Belles paroles, me disoit l'oncle; je n'en crois que les actions. Voyez mon neveu d'Orombré: il est riche, il n'a pas besoin de mes bienfaits, il n'en reçoit aucun; & avec quelle assiduité il me rend les devoirs que l'Ormon néglige!

Eh bien, je gage, lui disois-je, que votre cœur ne laisse pas de pencher quelquefois du côté de l'Ormon. Sans doute, disoit-il, parce

qu'on a plus de penchant à aimer ceux qui ont besoin qu'on les aime. Mais c'est ce qui le rend plus inexcusable à mes yeux.

Une fois, comme il s'en plaignoit avec plus d'amertume encore: Monsieur, lui dis je, je vais vous paroître bien singulier; mais je n'ai jamais su déguiser ma pensée. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer dans votre estime le prix des assiduités & des complaisances de M. d'Orambré, ni jeter sur les sentimens qu'il a pour vous le plus léger nuage: je les crois d'autant plus louables qu'ils sont plus désintéressés. Mais si j'avois un neveu pauvre, je ne me plairois pas à le voir si empressé auprès de moi. Un air libre, aisé, naturel, écarteroit de ma pensée les motifs & les prévoyances d'un héritier avide & vigilant. J'aimerois à le voir s'abandonner à mes bontés, sans les poursuivre avec trop d'ardeur. Ce qui convient à M. d'Orambré ne siéroit pas de même à M. de l'Ormon; & ces assiduités marquées, dont vous croyez qu'il se dispense, j'ai dans l'idée qu'il s'en abstient. Son ame noble a de la répugnance pour tout ce qui ressemble à l'adulation; & il aime mieux, dans son état, mériter votre bienveillance par une conduite honorable, que de paroître la cultiver avec l'impatience d'en recueillir les fruits.

A cela il me répondit qu'il connoissoit mon foible pour M. de l'Ormon; que je plaidois fort bien sa cause; mais que le juge, par malheur, n'étoit pas facile à séduire. Je voyois cependant que je le soulageois en l'aidant à lui pardonner. Quelquefois même il s'égayoit sur ma morale complaisante; & à l'indulgence avec laquelle je protégeois les jeunes libertins, il n'étoit pas éloigné de croire, disoit-il, que je leur avois ressemblé. Il m'appeloit le docteur commode. Ainsi, du moins pour quelque temps, son humeur étoit éclaircie, & son neveu rentroit en grace auprès de lui.

Mais un jour qu'il m'avoit invité à dîner, je le trouvai d'un serieux morne & sombre, que je ne lui avois jamais vu. Je lui en demandai la cause. Commençons, me dit-il, par dîner à notre aise, après cela nous parlerons.

Le dîner fut silencieux; & au sortir de table, s'étant enfermé avec moi: Vous allez, me dit-il, apprendre à quel point je suis respecté de ce neveu que vous avez loué & justifié tant de fois. Il est marié, il y a six mois, sans mon aveu, à mon insçu. Si cela est, il est bien coupable, lui dis je. Si cela est! Oui, Monsieur, cela est, reprit-il d'une voix tonnante, avec des yeux enflammés de colère. — Et comment l'a-

vez-vous appris? — Par la douleur profonde où j'ai vu son cousin, & dont il me cachoit la cause. Enfin je lui ai fait violence; & forcé d'obéir, il m'a tout avoué. L'Ormon est marié. Il l'étoit en secret; mais se voyant au moment d'être père, il a bien fallu prendre la qualité d'époux. C'est sans doute, lui dis-je, un mariage de folie; mais j'ose croire au moins qu'il aura fait un choix dont vous n'ayez point à rougir. Oh non, dit-il tout au contraire, j'ai lieu de m'en glorifier. Une chanoinesse fort noble assurément, & sans doute fort belle, mais, comme lui, n'ayant, grace au ciel, rien au monde; à moins qu'il ne lui reste dans quelque coin de terre un oncle oublié, méprisé, & qui lui laissera son bien.

Et voilà, dis-je, l'écueil funeste où le plus heureux naturel, la bonté, l'honnêteté même, toutes les espérances que donnoit la jeunesse ne se brisent que trop souvent. Que l'homme est foible à tous les âges, & qu'il est fragile à vingt ans!

Monsieur le curé, me dit-il, je vois le circuit que veut prendre votre éloquence insinuante; mais moi je parle sans détour. L'Ormon est un ingrat, & il l'est avec impudence. Je profère son nom pour la dernière fois. Ne m'en

m'en parlez jamais; ou malgré le tendre respect que j'ai pour vous, je ne vous verrois plus. Monsieur, lui dis je en tombant à ses pieds, encore une dernière grace. Il est peut-être, malgré les apparences, plus malheureux qu'il n'est coupable. Daignez l'entendre avant que de le condamner. Jamais, dit-il, jamais il ne paroîtra devant moi: je sais de lui ce que j'en veux savoir; je ne le connois que trop bien.

Alors tout son feu s'étouffa; il devint calme & d'un froid de glace; son esprit même reprit sa liberté; & ce qui me parut plus terrible encore, il causa gaîment avec moi. Je vis que sa résolution étoit prise, & qu'il s'y croyoit affermi. Mais le temps, la nature & la religion l'ébranleroient peut-être; il falloit les laisser agir.

Le jeune homme étoit en Alsace; il n'étoit que trop vrai qu'il y étoit marié. Je l'appris bientôt par lui-même. Il m'écrivit qu'irrévocablement déterminé à former ce lien, & intimement convaincu que M. de Glancy, son oncle, refuseroit d'y consentir, il s'étoit vu réduit à la cruelle alternative de le former, ou à son insçu, ou malgré lui; & que de ces deux torts il avoit préféré le moins ineffaçable. Il se recommandoit à moi, me supplioit, au nom de l'amour

le plus saint, d'intercéder pour lui, & d'employer mon zèle à fléchir, s'il étoit possible, la colère d'un oncle justement irrité, mais toujours chéri, & qui seroit pour lui, dans sa disgrace même, l'objet du respect le plus tendre. Il venoit de lui écrire; & il me confioit une copie de sa lettre, sans espérance, disoit-il, d'en obtenir la réponse affligeante & sévère qu'il méritoit.

Cette instruction me donna lieu d'examiner, dans le silence & dans l'humeur de M. de Glancy, l'impression qu'auroit laissée l'humble & touchant aveu que lui faisoit l'Ormon de sa faute & de ses regrets. Je l'observai; le calme où il étoit tombé après la fougue de sa colère, ne me parut point altéré. Son ame sembloit impassible, & ne plus s'affecter de rien.

D'Orambré vint le voir, & j'espérai que l'accueil qu'il feroit à ce neveu, décéleroit en lui quelque ressentiment de l'offense de l'autre; car ma plus grande peine étoit de l'y voir insensible. J'aurois préféré, pour M. de l'Ormon, le dépit le plus violent à ce tranquille & sévère oubli. Mais d'Orambré fut reçu comme de coutume: ni plus, ni moins d'amitié pour lui; seulement un profond silence, qui sans doute lui étoit prescrit, sur l'existence de son cousin.

Du reste, même nonchalance & même liberté dans tous nos entretiens. L'Ormon sembloit anéanti dans le souvenir de son oncle. Trois ans s'écoulèrent sans qu'une seule fois son idée y parût revivre.

Et cependant que devenoit ce malheureux jeune homme, avec une femme & deux enfans? car il étoit père pour la seconde fois. Il lui étoit resté des débris d'une fortune ruinée, une mauvaise petite ferme, au dessus de Corbeil & entre deux forêts, abandonnée aux bêtes fauves. Il demanda, comme une grace, la permission de l'enclore de haies vives & de fossés. Il l'obtint; & sous le vieux toit de la maison atrenante à la ferme, il vint se retirer avec sa femme & ses enfans.

Nous nous écrivions fréquemment; & dans notre correspondance, loin de se plaindre de son infortune, c'étoit lui qui m'en consoloit. Les émolumens de sa compagnie, une modique pension qu'il avoit obtenue pour une action distinguée, & le produit du coin de terre qu'il avoit su rendre fertile, l'avoient mis, disoit il, au dessus du besoin; graces au ciel, ce n'étoit plus que par un sentiment très-désintéressé qu'il regrettoit les bontés de son oncle: aussi en lui écrivant deux fois l'année, comme je le lui avois

recommandé, ne s'exprimoit-il qu'en homme libre & en neveu tendre, sans lui parler d'aucun autre malheur que de celui d'avoir pu lui déplaire.

Ayant appris enfin que quelques devoirs de mon état m'appeloient à Paris, il m'écrivit qu'il eféroit bien qu'en passant sur la route voisine de Corbeil, je ne lui refuserois pas de traverser la Seine, pour l'aller voir dans sa retraite; & je n'y aurois pas manqué.

Il étoit dans les champs au moment de mon arrivée. Je fus reçus par une femme dont l'air & le maintien auroit décoré une cabane. Rien de plus simple que son vêtement, rien de plus noble & de plus touchant que le caractère de sa beauté. A mon nom, un léger nuage de tristesse parut se dissiper, & laisser sur son front rayonner une vive joie. Monsieur, me dit-elle, j'éprouve en ce moment qu'il n'y a rien au monde de plus doux à la vue que la présence d'un véritable ami qu'on voit pour la première fois; & Monsieur de l'Ormon lui même ne sera pas plus heureux que moi de posséder monsieur le curé de Verval. Il s'en faut bien, madame, lui dis-je en soupirant, que ma joie soit aussi pure que la vôtre; & ce n'est pas ici, je vous l'avoue, que je désirois de vous voir. Pour-

quoi donc, me dit-elle avec une grace charmante? Ne suis-je pas ici dans une situation désirable? n'y suis-je pas auprès de mon mari & au milieu de mes enfans? Ce qui nous manque ne touche guère que la molleſſe & la vanité; on peut ſe paſſer de ces vices; & puis lorsqu'on a bien prévu, bien preſſenti ſa deſtinée, & qu'on ſe l'eſt faite à ſoi-même, il faut avoir au moins le courage de la remplir. L'Ormon ne m'a diſſimulé ni l'état d'infortune où le laiſſoit ſon père, ni le danger de déplaire à ſon oncle & d'en être déshérité, s'il avoit fait ſans ſon aveu un mariage d'inclination; mais cet aveu, me diſoit-il, nous ne l'aurons jamais. — Vous l'auriez eu, lui dis-je, s'il eût pu vous connoître; & je lui aurois moi-même procuré ce bonheur. Vous m'auriez fait la grace de paſſer pour ma nièce; & il vous auroit vue chez moi. Belle ſans atours, ſans parure, tout comme vous voilà, vous l'auriez enchanté. Cette raiſon, cette décence, cet eſprit ſage & modéré, cette ame ſi noble & ſi douce auroient fait leur impreſſion. Vous l'auriez bientôt amené à me dire: Que n'ai-je une nièce pareille! & moi, je lui aurois répondu: Il ne tient qu'à vous de l'avoir.

Votre joli roman me flatte ſenſiblement, me dit-elle, mon bon curé; mais la penſée

n'en pouvoit venir qu'à vous seul. Pour nous, le choix se réduisoit, ou à nous unir à son insçu, ce qui n'étoit qu'une simple offense, où à nous passer de son aveu, après le lui avoir demandé, ce qui devenoit une insulte. L'une, disoit l'Ormon, peut m'être pardonnée, l'autre ne le sera jamais. Ne nous accusons point, lui dis-je. Aux yeux d'un homme aussi susceptible & aussi vif que Monsieur de Glancy, non seulement le tort de vous marier malgré lui, mais celui de vous marier à son insçu peut être un crime irrémissible, & peut l'aliéner sans retour. C'est dans cette position qu'il faut nous voir, & nous demander à nous-mêmes, si nous avons besoin de lui pour être heureux. Sa réponse fut simple; il me fit le tableau de la vie que nous menons & m'en offrit la perspective. J'aimois, j'étois aimée; j'y bornai mon ambition; & telle que vous la voyez, cette vie obscure & tranquille, je la préfère encore à ce que la fortune a de plus magnifique & de plus séduisant. Ainsi parla l'intéressante & belle Anastasie.

L'Ormon revint des champs; & en me voyant il s'élança vers moi. Ah! mon digne ami, me dit-il, je vous serre enfin dans mes bras. Vous avez cru sans doute me trouver malheureux; vous avez vu ma femme, vous êtes dérropé. Avez-vous baisé mes enfans?

Les voilà l'un & l'autre; recevez leurs careſſes. Ils ſauront quelque jour ce que vous doit leur père; ils en ſeront reconnoiſſans. Ma femme, il faut tuer le faucon. Vous n'aurez pas ici, mon bon curé, à exercer contre le luxe votre éloquence paſtorale. Vous ferez un dîner de l'âge d'or, je vous l'annonce; mais ce ne ſera point avec des gens de l'âge de fer. Tandis qu'il me parloit ainſi, j'avois l'aîné de ſes enfans ſur mes genoux, je le baiſois, & mes yeux ſe mouilloient de larmes. Eh bien, mon bon curé, me dit le père en ſouriant, qu'eſt-ce donc que cette foibleſſe? Les voyez-vous avec pitié, ces deux enfans? Allez, n'en ſoyez pas en peine. J'ai déjà pour eux la promeſſe qu'ils ſeront reçus tous les deux à l'ecole de l'honneur & de la vaillance; & s'ils ont des ſœurs, comme je l'eſpère, elles trouveront dans mon état les fils de mes compagnons d'armes, qui ne les dédaigneront pas. Elles auront pour dot l'exemple, les leçons, les vertus de leur mère, peut-être auſſi ſa grace & quelques uns de ſes attrais. Je ſais que la fortune eſt l'idole du monde; mais parmi les ames communes, il ſe retrouve encore des cœurs nobles & généreux. Vous en êtes la preuve, lui dit modeſtement madame de l'Ormon. Moi, madame, s'écria-t-il! ſi j'avois eu une couronne, vous m'auriez fait encore bien de la grace en me permettant de vous

l'offrir. Mon Curé, reprit-il, ne prenez pas ceci pour une phrase de Roman: de votre vie vous n'avez entendu rien de plus vrai ni de plus juste.

Le dîner fut de ce ton là. L'air content du mari, la sérénité de la femme, leur courage à l'un & à l'autre, caractère de loyauté, de cordialité, de franchise qui anobliſſoient leur pauvreté, une la déguiſoit a moi même, & me perſuadoit qu'il ne leur manquoit rien.

Cependant, après le dîner, étant allé avec l'Ormon parcourir ce qu'il appeloit magnifiquement ſes domaines: Etes-vous bien, lui demandai je, auſſi heureux que vous ſemblez l'être? Non, me dit-il, j'ai un poids ſur le cœur; & ce n'eſt pas le regret des biens auxquels j'ai renoncé, mais le reproche des bienfaits que j'ai reçus & que l'on croit, avec quelque apparence, que j'ai payés d'ingratitude. Je vous le jure, mon ami, par tout ce qu'il y a de plus ſaint: ſi M. de Glancy étoit perſuadé que je n'ai ceſſe de l'aimer, de l'honnorer, de voir en lui un ſecond père; déſhérité par lui, réduit à cet état de médiocrité, de détreſſe, nul homme ſur la terre ne ſeroit plus heureux que moi. Mon unique chagrin eſt de paroître ingrat, & de n'avoir pas même l'eſpérance que mon oncle ſoit détrompé.

S'il est possible, il le sera, lui dis-je. Mais il m'a défendu de vous nommer à lui; & je connois son caractère: il faut l'attendre & ne pas le heurter.

Nos adieux furent attendris par les plus vives protestations d'une amitié inaltérable. Je baisai mille fois les deux jolis enfans, j'embrassai leur bon père; vous l'avouerai je enfin? je me laissai embrasser par leur mère; & je partis.

Mais je fus triste dans mon voyage. Plus mes amis m'avoient paru consolés de leur infortune, plus j'en étois inconsolable. J'ai eu toute ma vie du regret à voir la richesse entre les mains de ceux qui en étoient avides, & je l'ai toujours souhaitée a ceux qui l'estimoient le moins.

Dans le temps dont je parle M. de Verval père vivoit encore, & il étoit ici. Je lui écrivis de Paris, comme il avoit eu la bonté de le vouloir; & plein de mon objet, j'en dis quelques mots dans ma lettre. Mais le lieu, comme les personnes, étoit marqué par des étoiles. Je ne désignois rien. Il prit ce récit pour un conte fait à plaisir, & dont j'avois voulu embellir mon voyage. Ce fut à son dîner que ma lettre lui

fut remise. Ah! dit-il, c'est le bon curé qui me donne de ses nouvelles. Et savez-vous à quoi il s'amuse à Paris? à faire des romans. En voici un essai. Il lut tout haut ma lettre. Notre oncle étoit de ce dîner. Il savoit en quel lieu s'étoit retiré son neveu; d'Orambré l'en avoit instruit; & ce lieu étoit sur ma route. La situation le frappa; il devina le reste, & il se retira rêveur & agité; mais sa pensée se fixa sur le soupçon, que j'avois moi-même pris ce détour pour l'émouvoir, & que l'arrivée de la lettre, au moment du dîner de M. de Verval, avoit été préméditée.

A mon retour, j'allai le voir. Il me reçut froidement, me dit deux mots de mon voyage, me répondit à peine lorsque je lui parlai de lui-même & de sa santé. Enfin après un long silence: monsieur le curé, me dit-il en fronçant les fourcils, je vous connoissois bien des talens, mais non pas celui de faire des contes. — Des contes! moi, Monsieur? — Oui, des contes qu'on lit à table, chez M. de Verval, & qu'on trouve fort amusens. — Je vous entends, Monsieur, vous parlez d'une lettre où j'ai légèrement & vaguement tracé le tableau d'un ménage heureux par ses vertus, dans le sein de la pauvreté, tel que je venois de le voir. Ah! ce n'est point un conte, c'est la vérité toute sim-

ple. — Et cette vérité, Monsieur, vous la divulguez à plaisir? — Hélas! peut-elle être cachée? Et cependant je n'en ai dit que ce que l'amitié la plus discrète en a pu dire; & je l'ai dit innocemment. — C'est donc innocemment, reprit-il avec amertume, que l'on met son ami en scène? — Et qui vous dit, Monsieur, que j'aie parlé de vous? — Qui le dit? moi, qui l'ai entendu; moi, qui n'ai que trop vu que la scène étoit arrangée, & que l'on m'y invitoit pour m'en faire rougir. Ni M. de Verval ni moi, lui-je en me levant, ne connoissons ces tours d'adresse & de malice. Quant à moi, j'atteste le ciel que l'intention que vous m'attribuez ne m'est pas venue dans la pensée; & je suis étonné que vous ne m'ayez pas mieux connu. Quoi! vous vous en allez, me dit-il avec émotion! Oui, je m'en vais, pour ne plus vous trouver injuste. — Injuste de me plaindre, lorsque après m'avoir fait mystère!..., Il s'arrêta. De quoi vous ai-je fait mystère? lui demandai-je en le pressant. — De vos liaisons avec un homme qui m'a causé des chagrins mortels. C'étoit là que je l'attendois. Monsieur, je ne sais point, lui dis je, partager des ressentimens dont la rigueur m'afflige autant que la durée. Ils répugerent à mon état, & plus encore à mon caractère. Quant à mes liaisons, je n'en fais mystère à personne. Il est vrai qu'avec vous

j'ai gardé un silence que vous m'avez imposé vous-même; mais ce silence n'est point celui de la dissimulation; & si l'on ne veut point savoir ce que je pense, au moins saura-t-on bien toujours ce que je fais. Au surplus, je déclare que pour personne au monde je n'aurai la foiblesse de sacrifier l'amitié. Et moi, Monsieur, & moi, me dit-il avec violence, je ne suis donc pas votre ami? — J'en ai deux; vous en êtes un; mais je n'abandonne point l'autre. — L'autre est un insensé. — Il l'a été peut être; mais il n'est point ingrat, mais il est honnête homme, mais je le croyois malheureux: tous ces titres me sont sacrés. — Malheureux! peut-il ne pas l'être? — Il l'est d'aimer, de révérer un homme injuste qui le hait. — Encore! un homme injuste! — Oui, très injuste, de faire un crime d'une faute, & de proscrire un innocent. C'est une chose étrange, repris-je, en le voyant ému, qu'avec un sac d'or à la main, on se croye armé de la foudre, & que pour un moment d'erreur, de délire, que sais-je? de cet égarement dont la cause est si pardonnable, on fasse gloire d'être inflexible, & qu'on se condamne soi-même au tourment de toujours haïr! — Non, je ne le hais point, non, je l'aimai toujours; & puisqu'il faut le dire, je l'aime encore pour mon supplice. — Pour votre supplice! Ah grand dieu! C'est donc un supplice d'aimer,

d'aimer les siens! — Oui, c'en est un pour ce cœur trop sensible, que l'ingratitude a blessé. Non! point d'ingratitude, interrompis-je avec toute ma force. Ce vice n'a jamais souillé l'ame du vertueux jeune homme qui vous chérit, qui vous bénit dans sa misère, & qui pour vous donneroit tout son sang. Qu'il vienne donc, dit-il, se jeter dans mes bras avec sa femme & ses enfans; car tout ceci m'excède; il faut que j'en finisse; j'ai besoin de sommeil; & vos peintures romanesques, dont je suis poursuivi, ne me laissent aucun repos. Victoire! s'écria Juliette, je m'y attendois, & j'ai prévu le moment de votre bonheur. — Eh non, mademoiselle, vous n'y êtes pas encore, dit le curé. Ce n'est pas cependant qu'une révolution si prompte dans le cœur d'un homme irrité & qui se croyoit implacable, ne me causât bien de la joie; mais j'avois encore bien des peines à éprouver avant que d'être au bout.

J'écrivis au plus vîte à l'Ormon d'arriver; & il ne se fit pas attendre. La réconciliation de son oncle avec lui fut sincère & attendrissante: Madame de l'Ormon, ses enfans dans ses bras, rendit, comme vous croyez bien, le tableau plus touchant, encore; & je jouis de ce spectacle avec délices. Mais je ne sais quelle amertume restoit au fond du cœur de M. de

Glancy. L'Ormon s'en apperçut; & attentif à ne pas se rendre indiscret, il le pria, peu de jours après, de lui permettre d'aller, avec sa femme, vaquer aux soins de la maison.

Cette simplicité de mœurs ne déplut point à M. de Glancy. Mais leur départ, au lieu de l'affliger, comme je l'espérois, parut le soulager d'une secrète inquiétude; & dès le lendemain arriva M. d'Orambré. Son voyage ne fut pas long; & il s'en alla moins content que de coutume. J'attribuai le souci que je croyois lui voir, au rappel du pauvre exilé.

Cependant, l'oncle, sans nous le dire, s'appercevoir d'une altération progressive dans sa santé. Il devint tous les jours plus sauvage & plus solitaire. Il ne voyoit que moi.

Sur la fin de l'automne, il eut des pronostics trop certains de sa mort prochaine. Mon ami, me dit-il un jour, mon sang se décompose, ma poitrine s'engage, & je commence à respirer péniblement; il est temps de penser à moi. Vous m'avez vu profondément blessé de la conduite de l'un de mes neveux. Dans ma colère, je fis un testament, & dans ce testament je le déshéritai. J'instituai l'autre mon légataire universel. Je l'appelai; & en exigeant que le se-

cret de mes dernières volontés ne fût révélé qu'après moi, je l'en rendis dépositaire. Ma colère s'est appaisée; & la nature, ou, si vous voulez, la justice a repris ses droits. J'ai fait rappeler d'Orambré, & je lui ai demandé ce testament déposé dans ses mains. „Eh quoi! mon oncle, m'a-t-il dit, avez-vous pu croire que je laisserois subsister un acte que le chagrin vous avoit dicté? respecté votre ressentiment; mais il auroit été cruel à moi d'en abuser. Je suis riche, l'Ormon ne l'est pas; votre héritage est sa seule espérance. Votre testament l'en privoit; je l'ai brûlé. J'espère que mon oncle voudra bien me le pardonner". Mon ami, s'il est vrai qu'i la brûlé, c'est une belle action; & je l'en crois capable: je n'ai jamais rien vu de ce jeune homme qui ne témoigne en sa faveur; mais je suis naturellement soupçonneux, je vous le confesse; & s'il m'avoit trompé!... A ces mots, ses yeux se fixèrent sur les miens, pour me consulter; mais les miens se baissèrent, & mon silence fut ma réponse. A demain, me dit-il: je vois que c'est ici une des choses sur lesquelles il ne faut jamais demander conseil.

Le lendemain, nouveau tête-à-tête. Ce lui-ci fut intéressant. Mais il me fit promettre d'en garder le secret jusqu'aux dernières extrémités; je le promis, & je veux lui tenir parole.

Dès ce moment, tous les nuages de sa pensée me semblèrent se dissiper. Il fit venir ses deux neveux, les traita l'un & l'autre avec une bonté pareille, leur recommanda la concorde, pria Mde. de l'Ormon d'oublier le passé, caressa ses enfans, &, parmi ces caresses, tourna souvent les yeux vers moi avec douceur, en signe de recommandation. Dieu sait si j'en avoit besoin! La veille de sa mort, exhortant d'Orambré à se choisir, comme l'Ormon, une vertueuse compagnie: Hélas dit-il, je me suis dérobé le seul prix de la vie, j'en ai perdu le charme, quand je me suis condamné moi-même à cette froide & triste viduité du célibat.

Son caractère naturellement bon, avoit perdu toute son âpreté; son ame s'étoit amollie; & la manière douce & tendre dont il avoit reçu & recueilli dans son sein l'Ormon, sa femme & ses enfans, les avoit vivement touchés. Ils le pleuroient comme un bon père; mais leur douleur étoit sans faste: celle de d'Orambré fit plus d'éclat. Ainsi quelques jours se passèrent, après ses funérailles, à mêler ensemble nos larmes, & à répandre nos regrets.

Cependant je m'appercevois qu'insensiblement d'Orambré prenoit dans la maison l'air & le ton de maître, qu'il avoit l'œil à tout, & qu'il

qu'il s'étoit saisi des clefs. Je crus donc voir de l'équivoque dans ses intentions, & je voulus m'en éclaircir.

Je demandai aux deux neveux s'il ne convenoit pas de faire mettre les scellés dans la maison, en attendant que l'on fît l'inventaire? Cela est inutile, me dit d'Orambré d'un air froid: nous n'aurons point de demêlé ensemble. Et quand je fus seul avec Lui: M. le curé, me dit-il, vous m'avez mis mal à mon aise. Je ne veux point affliger l'Ormon. Cependant il faut qu'il connoisse notre situation respective. Vous savez quelle a été pour moi l'estime, l'amitié de M. de Glancy. J'étois garçon, il me connoissoit peu disposé au mariage, il regardoit mes biens comme assurés à l'Ormon & à ses enfans. Il a bien voulu joindre son héritage au mien, & m'en rendre dépositaire. Il m'a institué son légataire universel; & l'acte qui contient sa volonté dernière est en mes mains, j'en suis porteur. C'est une chose fâcheuse à dire face à face; vous êtes bon & sage, vous êtes notre ami; c'est à vous de la faire entendre.

Monsieur, lui dis-je, il est possible que dans un moment de violence & de colère la bonté naturelle de M. de Glancy ait éprouvé quelque altération. Mais c'est un de ces mouvemens

que l'on doit oublier: la loi les désavoue; & une probité délicate ne doit jamais s'en prévaloir. Je ne sais pas pourquoi, me dit-il d'un ton sec, vous attribuez à la colère une prédilection éclatante, invariable, connue de tout le monde, & dont vous-même avez été témoin. Je la suppose, répliquai-je, cette prédilection, dont vous avez pour vous toutes les apparences; a-t-elle pu rendre cruel, injuste, impitoyable jusqu'au dernier soupir, un homme naturellement & sincèrement vertueux? Avez-vous pu le croire? Oseriez-vous le dire? Oseriez-vous bien l'affirmer? Monsieur le curé, reprit-il, votre zèle passe les bornes. Je me modère imitez-moi. Pardon, Monsieur, lui dis-je, & seulement deux mots encore. La nature & la loi font un juste partage des biens de M. de Glancy. Riche comme vous l'êtes n'en est-ce pas assez pour vous de la moitié? En enviez vous l'autre à M. de l'Ormon? Rendez, croyez-moi, cet hommage à la mémoire de votre oncle, d'effacer jusqu'au souvenir de ce qu'il a désavoué par la plus éclatante réconciliation. Chacun a ses maximes, Monsieur le curé, me dit-il: ma manière à moi de rendre hommage à la mémoire de mon oncle, c'est de ne rien changer à ses dispositions & d'accomplir sa volonté. Je n'insisterai pas, lui dis-je, & je vous laisserai le temps de changer de résolu-

tion. Mais, Monsieur, si je suis réduit à défendre les droits de M. de l'Ormon, comme je m'y sens obligé, j'attaquerai, je vous en avertis, vos prétentions immodérées; & peut-être aurez vous à vous en repentir. Un sourire amer & dédaigneux répondit à cette menace, & il finit en me priant de disposer l'Ormon à se retirer sans éclat.

Dès ce moment je désespérai de le voir changer de langage. J'attendis cependant jusques au lendemain, pour voir si la réflexion n'auroit pas amené quelque sentiment de pudeur.

Le lendemain matin je demandai à l'un de ses gens comment son maître avoit passé la nuit. Il m'assura qu'il avoit dormi d'un sommeil très-paisible, & qu'il venoit de s'éveiller. L'indignation me saisit, & armé de tout mon courage je me rendis au déjeûner. Il y vint plus délibéré que je ne l'avois jamais vu. Monsieur d'Orambré, dis-je en le voyant, paroît avoir dormi cette nuit du sommeil du juste. Comme vous, M. le curé, me répondit l'audacieux. Comme vous, me parut insolent à l'excès. Il caressa les enfans de l'Ormon, parla d'un air affectueux à leur mère, lui dit que ses enfans étoient les siens, que vraisemblablement il n'en auroit point d'autres, & qu'ils seroient les seuls

auxquels passeroit tout son bien; & puis s'adressant à l'Ormon: Ne vous offensez pas, lui dit-il, que notre oncle ait voulu que ce soit de mes mains qu'ils reçoivent son héritage; c'est un dépôt que je conserverai pour eux avec le plus grand soin.

L'Ormon interdit le pria de s'expliquer. Quoi! M. le curé ne vous a donc pas dit, reprit-il froidement, que M. de Glancy a fait de moi son légataire, & qu'il en a laissé le titre dans mes mains? Je ne l'ai pas dit, repliquai-je, & vous en savez la raison. J'ai voulu laisser à votre conscience le temps de vous parler; mais puisqu'elle se tait, c'est à moi de me faire entendre; & alors m'adressant aux deux époux, que je voyois, frappés d'étonnement, se regarder l'un l'autre: N'accusez pas, leur dis-je, de vous avoir trompés, cet oncle qui en mourant vous a tendu les bras. Non, ne le croyez point capable d'avoir insulté au malheur de vos enfans, par de faux semblans de bonté & par des caresses perfides. Susceptible & prompt, il a pu dans sa colère vouloir déshériter un neveu qu'il aimoit; mais il n'a pu vouloir lui en imposer avec une douceur traitresse. Il vous a pardonné, & en vous pardonnant il a voulu vous voir rentrer dans tous les droits de la nature. Il a voulu que ce testament, que lui avoit dicté la

colère, vous fût à jamais inconnu. Il a voulu qu'il fût anéanti, & il l'a redemandé pour n'en laisser aucune trace. On lui a dit qu'il étoit brûlé. Qui le lui a dit, demanda le fourbe? — Vous, Monsieur. — Moi! — Vous-même; je l'affirme sur sa parole. Monsieur le curé, reprit il, l'éloquence a beau jeu lorsqu'elle fait parler les morts; elle ne risque pas de se voir démentie. Ce n'est pas moi, Monsieur, lui dis-je, que votre oncle démentiroit, s'il se faisoit entendre du fond de son tombeau. Tremblez que sa cendre ne se ranime, & que le ciel, pour vous confondre, ne permette à sa voix de rompre le silence de la mort. A ces mots, il me regarda d'un air moqueur. Eh bien, reprisje, il va parler, puisque vous osez l'y contraindre. Et dans l'instant je tirai de ma poche un second testament que le mourant m'avoit laissé.

Lisez tout haut, Monsieur, dis-je à l'Ormon; voilà sa volonté dernière. Il lut, & par ce nouvel acte, ce fut lui qui fut déclaré seul héritier des biens de M. de Glancy.

D'Orambré frappé de la foudre, garda un moment le silence, & puis reprenant son audace: On voit, dit-il, dans cet écrit la séduction auriculaire; je ne tarderai pas à la faire connoître, & nous saurons s'il est permis d'abuser,

avec ce manége, de la foiblesse des mourans. Il sortit outré de fureur, & peu d'instans après nous entendîmes partir sa chaise.

La révolution avoit été sensible sur le visage de madame de l'Ormon & de son mari. Mais je n'y apperçus, grace au ciel, aucun signe d'une indécente joie; & tout à coup je vis l'Ormon tomber dans un abattement incompréhensible pour moi. Mon ami me dit-il, c'est à présent que vous me croyez bien heureux; c'est à présent que je le suis moins que jamais, car je me sens coupable. Il vient de se passer en moi des mouvemens affreux: en me croyant déshérité, l'indignation m'a saisi; j'ai du fond de mon cœur, pour la premiere fois, outragé le meilleur des hommes, mon bienfaiteur, mon second père, que j'avois offensé, qui m'avoit pardonné, & qui m'avoir comblé de biens. Le bon jeune homme pouvoit à peine articuler ces mots; la honte lui étouffoit la voix. Allons, dit il, allons du moins sur son tombeau demander pardon à son ombre. Hélas! plus que jamais j'ai besoin de le rendre miséricordieux envers moi.

Ce fut là, ce fut en voyant ruisseler sur la cendre de M. de Glancy, les pleurs du repentir & ceux de la reconnoissance; ce fut en voyant les deux époux incliner leurs enfans sur cette tombe révérée & la leur faire baiser avec amour;

ce fut alors que je jouis avec une tranquille & pleine volupté. Qu'ils furent touchans l'un & l'autre! Ils me devoient beaucoup, ils ne l'ignoroient pas; & ni l'un ni l'autre dans ce moment ne s'occupa de moi. Leur cœur fut tout entier au véritable objet de leur reconnoissance. Mais ce devoir rempli, la simple amitié eut son tour; & j'eus lieu d'observer combien le ressentiment des bienfaits élève & annoblit encore les belles ames. Pour nous, me disoient-ils, le premier des biens, & celui auquel nul autre n'est comparable, c'est de savoir que ce généreux homme nous a aimés jusqu'à la fin; mais après cette douce & précieuse idée, celle qui nous est la plus chère, celle au prix de laquelle tout l'or du monde seroit vil, c'est de penser que le retour de ses bontés, nous le devons au zèle d'un ami tel que vous. Ah! de grace, leur dis-je, si j'ai contribué à rapprocher de vous un bon parent, ne m'en ôtez pas le mérite. Que m'en restera-t-il quand vous l'aurez payé au centuple de sa valeur? il n'y auroit plus de vertu à bien faire, si l'on trouvoit par-tout des cœurs aussi reconnoissans.

23.

Sermon, prononcé dans l'égliſe Wallonne de la Haye, par M. de la Sauſſaye, paſteur de la dite égliſe.

Mes Frères!

Lorsque des hommes animés de l'eſprit du ſeigneur, manifeſtoient aux nations les vues de ſa providence dans les choſes qui arrivoient; à moins d'un aveuglement volontaire, on devoit toujours ſe former les plus juſtes idées touchant la nature & le but des événemens. — Il n'en eſt pas de même aujourd'hui que ce moyen d'inſtruction nous manque. — Quelquefois *le Dieu fort eſt un Dieu qui ſe cache*; & vainement voudrions nous alors percer les ombres dont

il s'enveloppe: n'allons point sonder en téméraires les voyes profondes de sa sagesse; contentons nous de les adorer dans un humble silence. — Mais dans les occasions mêmes où la conduite de Dieu n'est point mystérieuse, pensez-vous qu'il soit toujours également facile d'en suivre la marche, & d'en apprécier avec justesse les raisons & les motifs? N'est-il pas nécessaire pour cela, d'examiner scrupuleusement toutes les circonstances de cette conduite? & quelle attention, quelle circonspection religieuse n'exige pas un tel examen? Combien ne doit on pas être en garde contre ses préjugés? Que de précautions sur-tout ne faut-il pas employer pour ne point se laisser surprendre par des apparences, d'autant plus propres à nous induire en erreur, qu'elles sont plus spécieuses?

Vous devez sentir, M. F., & ne le sentirions nous pas encore mieux que vous, tout ce qu'a de pénible le ministere dont nous sommes chargés en ce jour. — D'un côté vous ne pouvez répondre aux intentions de la providence, comme il est de notre devoir de vous y exhorter, si ces intentions ne vous sont pas connues; & de l'autre, qui sommes nous pour vous réveler ses augustes desseins? — Les difficultés augmentent en quelque sorte, & notre embarras redouble par la crainte où nous sommes de

la défaveur avec laquelle vous nous écouterez peut-être. — En abordant notre sujet avec cette juste défiance que nous devons toujours avoir de nous mêmes, & toute l'humilité qui nous convient, il se trouve que nos réflexions nous conduisent à des resultats, qui choquent de front l'opinion & les idées de la plûpart de nos auditeurs. — Ne vous semble-t'il pas que la conservation de la paix eût été une bénédiction pour nous? Eh bien! nous allons vous montrer que jamais malheur plus grand n'auroit pu nous arriver. — Vous regardez la guerre dans laquelle nous sommes engagés, comme un fléau dont Dieu nous frappe en sa colere; eh bien! nous allons vous faire voir que cette guerre, comparée à cette paix, est une dispensation de sa bonté envers nous. — Ne vous laissez point prévenir, M. F., contre ces propositions, parcequ'elles vous paroissent étranges & paradoxes: suivez-en plutôt le développement & les preuves avec une attention soutenue. En les établissant, nous entrons dans l'esprit de cette solemnité, qui n'est pas moins consacrée à la reconnoissance qu'à l'humiliation & au jeûne. Mais nous rappellant toujours que la providence manifeste sa protection sur nous, par des événemens terribles, apprenons à nous *égayer avec crainte & à nous rejouir avec tremblement.* — Et toi, grand Dieu! *envoye nous la force de Sion*

& le secours de son sanctuaire: repands sur celui qui parle & sur ceux qui écoutent *ta lumiere & ta vérité: Seigneur! ouvre mes levres & ma bouche annoncera ta louange.* Ainsi soit-il!

Nous ne pouvons nous dispenser de vous offrir quelques remarques sur le *cantique*, dont nôtre texte fait partie. — L'*auteur* en est incertain: la plûpart des interprêtes l'attribuent à David; ils croyent y appercevoir son génie, le tour de son esprit & de sa pensée; mais ces indices vagues, & dont chacun juge selon son goût, ne forment qu'une présomption très legère en faveur d'un sentiment, qui n'est point appuyé d'ailleurs. L'*occasion* dans laquelle ce cantique fut composé, est plus incertaine encore que le nom de son auteur; ou, pour mieux dire, on l'ignore entièrement. Nous sommes donc réduits à considérer uniquement ce qu'il renferme, & à l'expliquer ainsi par lui-même. — Dans la première partie l'auteur sacré invoque le seigneur comme *le Dieu fort des vengeances & le juge de toute la terre;* il le supplie de déployer sa puissance contre les *orgueilleux* & les méchans, & de réprimer leur insolente audace: il fait connoitre ensuite plus particuliérement ceux dont il parle, en traçant le tableau de leurs crimes. *Eternel! ils détruisent ton peuple; ils affligent ton héritage; ils tuent la veuve & l'étranger & ils*

mettent à mort les orphelins. — Mais le trait le plus marqué qui caractérise ces hommes iniques, c'est l'impiété; l'impiété est tout à la fois la cause & l'effet de leur malice profonde: *ils ont dit*, continue le Psalmiste, *ils ont dit: l'Eternel ne le verra point, le Dieu de Jacob n'en entendra rien.* — Le prophete ne peut contenir les mouvemens de son indignation; & avant de dénoncer aux auteurs de ces horribles blasphêmes les jugemens du seigneur, il les apostrophe en ces termes: *ô vous les plus abrutis d'entre le peuple, prenez-garde à ceci: & vous insensés, quand serez vous intelligens? Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point; celui qui a forme l'œil ne verra-t-il point?* — S'adressant après cela à ceux qui sont exposés aux fureurs de ces impies: *ô que bienheureux est l'homme*, s'écrie-t'il, *lequel tu chaties, ô Eternel, & que tu instruis par ta loi; afin que tu le mettes à couvert des jours d'adversité, jusqu'à ce que la fosse soit creusée au méchant*, & la suite. — Nous n'examinerons point si le prophete parle ici des particuliers ou des peuples; il est peu important de le savoir; mais ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est qu'il n'appelle bienheureux que ceux (soit les particuliers, soit les peuples) que Dieu *instruit par sa loi* dans le tems qu'il les *châtie* ou les éprouve, c'est-à-dire ceux, auxquels il fait la grace de connoître sa loi, de la respecter & de la pren-

dre pour regle de leurs sentimens & de leur conduite. — Ils sont *bienheureux*, non que le châtiment ou l'épreuve soient des biens considérés en eux-mêmes; ils ne deviennent tels que par les circonstances qui les accompagnent & les effets salutaires dont ils sont suivis; & l'on doit interpréter la pensée du prophete, par celle-ci d'un apôtre; *quoique toute discipline ne soit pas sur l'heure un sujet de joye, mais de tristesse, cependant elle produit un fruit paisible de justice à ceux qui sont exercés par elle.* Et c'est cette pensée modifiée de la sorte que nous allons développer, en faisant usage des reflexions que l'auteur sacré nous fournira: mais comme ces reflexions sont susceptibles de plusieurs sens également vrais, il nous sera permis d'adopter celui qui s'applique le mieux à notre situation. — Nous tromperions-nous, M. F., en croyant nous appercevoir que déjà vous êtes moins prévenus contre ce que nous avons à vous proposer. — En effet ce n'est point de la guerre & de la paix en général, que nous parlons ici; mais de *cette guerre* que nous soutenons actuellement, de *cette paix* que nos ennemis n'ont pas voulu nous laisser. — C'est de cette guerre que nous disons, par opposition à cette paix, qu'elle est un bienfait de la providence, un témoignage de sa faveur envers nous; en un mot, une dispensation de sa bonté: — & cela 1.

parcequ'elle nous eſt *honorable*, tandis que la paix nous eût couvert de *honte*. 2. Parcequ'elle nous procure de *grands biens*, tandis que la paix eût été pour nous une ſource de *calamités*. 3. Enfin parcequ'il eſt apparent qu'elle ſe terminera à notre *avantage*, tandis que la paix eût amené notre *ruine*. — Or, pour mettre ces verités dans tout leur jour, nous allons conſiderer la guerre actuelle, dans ſa nature, dans ſon effet le plus immédiat, dans ſon iſſue la plus probable. — Continuez nous, M. F., votre attention.

I.

Conſidérons la guerre actuelle dans ſa *nature*; elle eſt d'un genre particulier, & ſoit que l'on ait égard aux *ennemis* que nous combattons, ou à *l'objet* pour lequel nous combattons, peut-être que les annales du monde n'offrent point d'exemple d'une guerre ſemblable.

I. D'abord ce n'eſt point une guerre de peuple à peuple, leſquels ont recours à ce moyen extrême pour décider leurs querelles & ſe faire juſtice ſur leurs prétentions réciproques. — Cette guerre en effet n'eſt pas dirigée contre la nation à laquelle nous paroiſſons la faire, mais contre les oppreſſeurs de cette nation elle-même. — Des factieux qui, après l'avoir travail-

lée en tous sens par leurs artifices & leurs violences sont parvenus à la subjugueur; & qui disposant à volonté de ses ressources & de sa puissance, la trainent aux combats, & prodiguent son sang & ses trésors; tels sont nos ennemis. — Voulez-vous les mieux connoître encore? Figurez-vous des hommes profondément pervers, choisis d'abord dans toutes les classes de la société, lesquels rassemblent autour d'eux tout ce qu'une population immense peut renfermer de gens vicieux & corrompus, afin de les associer à leurs projets, & d'en faire les instrumens des attentats qu'ils méditent: — représentez-vous cette multitude de brigands, mus par ces chefs si dignes de les commander, s'agitant sur tous les points de la surface d'un vaste empire, culbutant toutes les autorités, & se mettant à leurs places; dominant sur ces loix mêmes, qui servoient peu auparavant à les contenir, & exerçant un pouvoir absolu, dont leurs passions aussi capricieuses que féroces déterminent seules l'usage. — Ce qu'ils veulent, ils l'exécutent; & ils ne veulent jamais que le mal. Tout ce qui ôse lever la tête, est soudain écrasé; tout ce qui ne se rend pas le complice de leurs forfaits, devient la victime de leur fureur. — C'est au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité qu'ils envahissent les propriétés, proscrivent les personnes, vexent les consciences; qu'ils pillent

& qu'ils égorgent. Tels sont nos ennemis. — Que n'ont-ils point fait ces hommes exécrables, & que ne font-ils point encore? — Ils ont blasphémé le nom du seigneur; ils ont mis à mort ses oints; ils ont profané les temples où il étoit servi, & fait rejaillir jusques sur les autels le sang de ses ministres. — Et ce qui ajoute encore à l'horreur de leurs crimes, c'est la maniere dont ils les commettent. — Vous croyez peut-être les voir concentrés dans un morne silence, l'air farouche & sombre, le regard triste & égaré, & portant empreints sur leurs coupables fronts tous les signes d'une conscience mauvaise; vous vous trompez. Prodignes d'endureissement ils ne paroissent point tourmentés par ces remords, qui du moins rendent malheureux les méchans, s'ils ne les rendent pas meilleurs. Une gayeté révoltante éclate sur leurs visages & le rire repose sur leurs lèvres: — ne réfléchissant point sur le passé, insoucians sur l'avenir, *ils ne sont point en travail avec les autres hommes*; & loin de *trembler sur leurs couches*, les chants de l'allégresse retentissent dans leurs demeures: la cruauté semble avoir pour eux des jouissances: ils applaudissent avec transport, à toutes les occasions qu'ils ont de l'exercer: — *legers à répandre le sang*, pour parler avec un prophete, ils ordonnent un massacre, comme on ordonneroit une fête; & les

longs

longs gémissemens, les accens plaintifs & douloureux des infortunés qu'ils immolent, réveillant dans ces ames de fer un sentiment de plaisir, sont bientôt étouffés par les cris tumultueux de leur joye forcenée. — Encore une fois, voilà nos ennemis. — Quel est maintenant *l'objet* de la guerre?

II. Est-ce l'ambition, le desir des conquêtes? est-ce la cupidité, une jalousie de commerce? est-ce un faux point d'honneur que l'on veut soutenir, sur lequel on établit des droits, reclamés avec hauteur & rigoureusement exigés? sont-ce là les causes qui ont allumé le flambeau de la guerre? — Ah! combien de fois l'humanité n'a-t-elle point gémi, en pensant aux legers prétextes qui ont souvent armé les nations les unes contre les autres, & arrosé de leur sang le sol qu'elles habitent? O que de cruelles discordes étouffées dans leur naissance, & que de maux épargnés à la terre, si les hommes, moins emportés par leurs passions, étoient capables de suivre des conseils modérés! — Aucune des raisons que nous venons d'alléguer, M. F., n'est le sujet de la guerre actuelle; il s'agit de toute autre chose.

Des philosophes impies, pour faire adopter les délires de leur orgueil insensé, ont conjuré

la perte des trônes, le renverſement des autels, la deſtruction de toutes les inſtitutions ſociales qui juſqu'ici ont gouverné le monde, l'anéantiſſement des principes de toute religion. — Favoriſés par les circonſtances, aidés par toutes les paſſions d'une multitude aveugle, dont ils avoient auparavant perverti l'eſprit & le cœur, ils ont eſſayé ſur leur propre pays ce ſyſtême déſorganiſateur; & il y a produit & y produit encore les effets qu'on devoit en attendre. — Une monarchie antique, qui avoit bravé les efforts des ſiècles, qui avoit reſiſté à tant de guerres, à tant de révolutions, à tant de déſaſtres, n'a pu tenir contre ce dernier fléau: elle a péri avec ſon chef écraſé ſous ſes ruines; avec ſa nobleſſe & ſes princes proſcrits, captifs ou errans; avec ſes loix & ſes uſages changés ou abolis. — Depuis que cet affreux ſyſtême s'eſt introduit en France, avec quelle inconcevable rapidité, des calamités de tout genre ſe ſont accumulées ſur cette malheureuſe terre! — La religion s'y eſt éteinte; les mœurs de ſes habitans ſont devenues féroces; des ſcenes de carnage s'y renouvellent chaque jour; le commerce & les arts l'ont abandonnée; la guerre étrangere & la guerre civile y portent en tous lieux le ravage; & déjà la famine & la peſte menacent de la conſumer entiérement. — Les barbares auteurs de tant de maux ne s'arrêtent point là: dominés

par le fanatisme des opinions, quelle ardeur ne montrent-ils point à propager leur doctrine infernale? — leurs émissaires sont partout, bien surs de trouver des partisans & des fauteurs dans tous les pays, parcequ'il y a dans tous les pays des méchans; — leurs intrigues criminelles, leurs perfides ménées s'étendent au loin, atteignent toutes les distances, embrassent le monde entier; tous les gouvernemens sont attaqués à la fois, & les mêmes malheurs, dont ces ennemis de Dieu & des hommes ont couvert leur patrie, ils les destinent à tous les autres peuples,

Savez-vous à présent, M. F., pour quel objet nous combattons? — Non, ce n'est point pour revendiquer une portion de territoire que l'on nous dispute, & dont on pourroit traiter; ce n'est point pour protéger une branche de commerce qui souffre par des circonstances mêmes qui font fleurir toutes les autres; — ce n'est point pour venger une insulte, que la sagesse ordonne quelquefois de dissimuler, & que méprise toujours le véritable honneur. — Aujourd'hui des intérêts d'un genre supérieur se trouvent compromis; des intérêts sacrés, inaliénables, & sur lesquels il n'est ni possible, ni permis de transiger. — L'humanité gémit de tous les maux que peut verser sur elle l'anarchie la

plus oppressive & la plus cruelle; il faut consolider ses playes. — La foi est persécutée; ses principes sont anéantis, ses préceptes rejettés, ses consolations dédaignées: on veut la bannir du monde, parce qu'elle est le soutien & la consolation de la vertu, le frein & la terreur du crime; pour ces mêmes raisons il faut la retenir, & empêcher qu'elle ne quitte la terre. — L'édifice social miné dans ses fondemens périclite & chancele; il menace d'ensevelir sous ses débris nos propriétés, dont il est le dépôt; nos libertés, qu'il met à couvert; il faut l'étayer & l'affermir: — en un mot l'objet de la guerre actuelle, c'est la destruction d'un système impie qui attaque tout & anéantit tout; — c'est le maintien de la religion; — c'est le repos des sociétés; — c'est la conservation d'un ordre de choses, auquel est attaché le sort de la génération présente & celui des races futures. — Où est le peuple qui aime la justice, & qui refuseroit de prendre part à une guerre entreprise pour sa défense? — Où est le peuple qui s'intéresse assez peu au bonheur des autres peuples, pour demeurer neutres dans une querelle où il s'agit de leur salut? — Où est le peuple assez lâche, pour trahir la cause de l'humanité, en se séparant des puissances qui se sont armées pour elle? & favorisant les oppresseurs qui l'outragent? — Oui, favorisant les oppresseurs; car

il faut le dire, & pourquoi le dissimuler? Tout ce qui n'est pas contr'eux, est pour eux. — La paix avec les méchans! — Est-il donc possible avec eux d'en gouter les aimables douceurs, d'en pratiquer les saints devoirs, d'en cueillir les fruits bienfaisants? quels avantages, que nous puissions regretter, cette paix nous eût-elle procurés? — Que tirerions-nous d'une terre de fer, où il ne croit plus que des soldats? — quels échanges établirions nous avec des hommes qui abandonnant l'agriculture, le commerce & les arts, ont fait *des épées de leurs boyaux; des javelines de leurs serpes*, & ont converti leurs atteliers en arsenaux? — Ils ont d'immenses richesses, dira-t'on peut être; nous n'en pouvons douter: mais pensez aux sources où ils les puisent; pensez qu'elles sont le produit de leurs extorsions criantes, de leurs pillages inouis, de leur vols sacrilèges, de leurs proscriptions barbares; & après cela osez les envier ces richesses. — Salaire de l'injustice, *prix de sang*, dons empoisonnés d'une paix criminelle, ah! n'entrez jamais dans nos provinces, vous y apporteriez la malédiction; vous deviendriez pour nous *des tresors de colere pour le jour de la colere, & du juste jugement de Dieu.*

M. F. Nous n'avons point eu l'alternative de la guerre ou de la paix: on ne nous a pas

laissé les maitres d'opter entre l'une & l'autre. La providence a choisi pour nous; & ne la bénirons nous pas du choix qu'elle a fait? — Oui rendons graces au Dieu de nos pères & à notre Dieu, de ce qu'il nous a preservé de la honte & de l'ignominie dont nous eussions été couverts par une paix, qui auroit souillé la pureté de notre origine, & imprimé à notre caractère un éternel opprobre. — Rendons lui graces, de ce qu'il n'a pas permis que ce peuple qu'il a formé lui même, auquel il a enseigné ses ordonnances & ses statuts, qu'il a *conduit comme par la main, & gardé dans toutes ses voyes*, de ce qu'il n'a pas permis que ce peuple devint l'ami des ennemis de son nom & de sa gloire: & quels que soient les dangers & les maux de la guerre, par laquelle il nous éprouve, appliquons nous les paroles du prophete, & disons avec non moins de reconnoissance que d'humilité: *ô que bien heureux est le peuple que tu châties, ô éternel! & que tu instruis par ta loi.*

II.

Quoique puissent penser & dire de vains discoureurs, non moins ignorans que corrompus, lesquels prétendent qu'il n'y a point de morale pour les nations, & qu'elle n'est point à leur usage; — nous affirmons au contraire que la morale, essentiellement la même pour les peuples

& pour les individus, est également nécessaire & utile aux uns & aux autres, & qu'il est vrai de dire à l'égard des uns comme à l'égard des autres, que le parti le plus juste & le plus honnête, est toujours le parti le plus sûr. — On peut le voir en particulier dans la circonstance actuelle. — La guerre honorable, dans laquelle nous sommes engagés, nous assure de grands biens que la paix nous eût fait perdre; & celle-ci, aussi funeste qu'ignominieuse, eût été pour nous une source de calamités. — Pour prouver cette seconde vérité, nous nous bornerons à considérer la guerre dans son effet immédiat. Quel est-il, cet effet? — C'est de rompre toute communication entre nous & ces hommes, dont nous avons tracé le caractère, & fait connoître les actions, ou plutôt les crimes. *Jusqu'à ce que la fosse soit été creusée au méchant*, comme s'exprime le prophéte, ils ne viendront point vers nous, & nous n'irons point vers eux. — Heureux éloignement! & dont on ne sauroit trop apprécier les avantages, puisqu'il *nous met à couvert des jours d'adversité*, pour parler encore avec le prophéte; puisqu'il sert à nous conserver tout ce que nous avons de plus cher, notre *religion* & nos *mœurs*, notre *gouvernement* & nos *loix*; trésors inestimables & que la paix nous eut enlevés.

I. Qui ignore combien est contagieux le commerce des méchans? — Séduits par leurs maximes, subjugués par leurs exemples, plus d'une fois on a vu des hommes, dont on espéroit de meilleurs choses, se laisser aller avec eux *à tout abandon de dissolution, & faire naufrage quant à la foi & à la bonne conscience.* — Et qu'on ne s'en étonne pas: le penchant que nous avons pour l'imitation nous entraine aisément au mal, vers lequel nous porte encore notre corruption naturelle. Aussi l'écriture nous recommande-t-elle souvent de fuir la société des pécheurs; & c'est pour cette même raison que Dieu défendit autrefois à son peuple de contracter des alliances avec des nations étrangères, *de peur* disoit le Législateur, *qu'elles ne vous soient en piége.* — Cet ordre fut mal observé; & l'expérience en prouve toujours la nécessité. Aussitôt qu'Israël se lioit étroitement avec les autres peuples, il devenoit l'imitateur de leur idolatrie & de leurs débordemens; & quelquefois même il les surpassoit dans leurs abominations.

N'aurions-nous pas eu, M. F., quelque chose de semblable à craindre, si la guerre n'avoit pas suspendu toute communication entre nous & ce *peuple fou*, qui ne sait plus *ce que c'est que la justice*; qui n'a plus ni *connoissance*, ni

crainte de l'Eternel; & au milieu duquel on ne voit que des profanations, & l'on n'entend que des blasphêmes? — Combien dangereuse la fréquentation de ce peuple n'auroit-elle pas été à nos jeunes gens, & à tous ceux de nos compatriôtes, que la curiosité, des liaisons de commerce, ou d'autres motifs eussent attiré dans son pays? — Quelle instruction, bon Dieu! quels principes, quelle morale en eussent-ils rapporté? — En supposant qu'on auroit pu leur défendre de passer sur le territoire de ce peuple, auroit-on pu pareillement défendre à ce peuple l'entrée du nôtre, qui lui eût été ouvert par la paix? Et qu'importe que nous allions chez lui prendre des leçons, ou qu'il vienne nous en donner chez nous, l'effet ne sera-t-il pas toujours le même? — Nous n'osons pas décider, M. F., comment ces leçons eussent été reçues de notre part. Mais si l'on réfléchit sur le caractère des tems, on sera forcé de convenir que le moment eût été critique. — A une époque où la décadence de la piété est sensible parmi nous, où le zèle y est si refroidi, où les mœurs y dégénerent chaque jour davantage, ou l'irréligion même y fait des progrès; est-il certain que ces leçons n'eussent point achevé de nous corrompre? Est-il certain que loin de les écouter avec complaisance, nous les eussions repoussées avec horreur? Est-il certain qu'inébranlables contre

tous les assauts, nous *fussions demeurés fermes, retenant notre profession sans varier?* — Ne prononçons rien sur un point si délicat; mais admirons & célébrons ici les bontés de la providence envers nous. — Quels tendres soins n'a-t-elle pas pris de nos intérêts les plus chers? Elle nous a épargné une violente épreuve, dont les circonstances augmentoient encore les périls, & de laquelle peut-être nous ne serions pas sortis avec gloire: Elle a éloigné de nous *ces jours de l'adversité* & de la tentation que la paix eût fait éclorre, en éloignant par la guerre les séducteurs, & mettant ainsi en sureté ce qui nous reste de *foi* & de *vertu*.

II. Notre *gouvernement* & nos *loix* n'auroient pas couru de moindres dangers, que la religion & les mœurs: disons plus; la paix eût été le fatal écueil où ils seroient venus se briser & se perdre. — *Jusqu'à ce que la fosse soit creusée au méchant*, notre constitution aura toujours un ennemi redoutable: la guerre met obstacle à ses projets; la paix les eût tous favorisés: — Celle-ci en lui permettant de parcourir nos villes & nos provinces; en lui donnant accès jusques dans l'intérieur de nos maisons, que de facilités ne lui eût elle point offert, pour semer des jalousies, pour fomenter des mécontentemens, pour rallumer les feux mal éteints de la discor-

de, & pour nous replonger dans l'abime d'où nous sommes à peine sortis? — On ne peut trouver ces craintes chimériques, qu'en faisant des suppositions qui ont elles-mêmes ce caractère. — Si vous croyez que des hommes accoutumés à la licence & à l'anarchie, ardens jusqu'au fanatisme à en disséminer les principes destructeurs, eussent été parmi nous des habitans paisibles, éloignés de toute intrigue & n'entrant dans aucune cabale, respectant l'ordre public, *ne blâmant point les dignités*; en un mot soumis en toutes choses au gouvernement qui les protège, & ne cherchant jamais à le troubler: il est certain qu'en ce cas, on n'auroit eu rien à craindre de leur part. — Mais ne les représentez vous pas tout différens de ce qu'ils sont en effet, & ne leur attribuez vous pas une discrétion & une sagesse de conduite, des sentimens de justice, qu'ils n'ont jamais eus, qu'ils n'ont point encore, & qu'ils ne sauroient avoir? — D'autre part; si vous pensez qu'on auroit toujours pu les contenir & les réprimer, quels qu'eussent été leurs desseins & leurs entreprises; si vous pensez qu'il n'auroit fallu pour cela qu'une surveillance stricte & sévere, que des perquisitions faites avec rigueur, que de ces coups d'autorité qui jettent l'épouvante jusques dans l'âme des citoyens honnêtes; ne supposez-vous pas le fréquent exercice d'un pouvoir, dont

un gouvernement comme le nôtre n'aime point à faire usage; qu'il n'employe que rarement & toujours à regret parce qu'il repugne à sa modération & à sa douceur? — Que sert-il de faire des suppositions impossibles & contradictoires? — Pour juger sainement des choses, ne faut il pas les prendre telles qu'elles sont? — Or en faisant agir les hommes dont nous parlons d'après leurs dispositions bien connues, & conformément aux circonstances, observons de quelle manière ils se seroient comportés dans la paix.

Je les vois s'unir d'abord à tout ce qu'il y a d'hommes mécontens & mal intentionnés; & toute société un peu considérable renferme beaucoup de ces gens-là, même dans les jours les plus heureux, à plus forte raison dans des jours mauvais: — Je les vois relever les espérances des uns, aiguillonner l'ambition des autres, flatter & mettre en mouvement les passions de tous. — Je les vois grossir leur parti de ces hommes remuans, qui aiment les nouveautés, parcequ'il ne leur est pas possible de rester longtems dans la même situation; qui s'agitent sans cesse, parcequ'ils ont besoin d'action & que le repos les tue; de ces hommes auxquels il suffit de promettre des révolutions, pour se les attacher. — Je les vois enfin s'aider de la multitu-

de de ces ambitieux qui veulent à tout prix se rendre nécessaires, qui excitent des troubles, dans l'espérance qu'on les appellera pour les pacifier; gens qui présument étonnement d'eux-mêmes; qui allument un grand incendie, croyant qu'ils viendront assez à tems pour l'éteindre; & qui s'imaginent qu'on maîtrise un torrent qui se précipite du haut des montagnes, comme on dirige un foible ruisseau qui serpente dans la plaine.

Placés à la tête de ces troupes conjurées, dirigeant à leur gré tous leurs mouvemens, les formant à toutes les manœuvres, & leur enseignant toutes les finesses d'un art dont ils ont le secret, que n'auroient pas pu entreprendre & exécuter contre notre gouvernement & nos loix ces ennemis de tout ordre social, soutenus encore de toute la puissance du peuple qui les eut envoyé, ordonnant, ménaçant en son nom? Qu'aurions-nous fait pour parer les coups qu'ils nous auroient porté? Toute résistance n'eût-elle pas été inutile? — On en eût fait cependant de la résistance: nos loix, nos privilèges, nos libertés auroient sans doute trouvé des défenseurs, qui n'eussent pas rendu sans combat cet héritage précieux de nos pères, ces sacrés garans de notre bonheur: mais que fût-il arrivé? *ô jours d'adversité!* ô fatale paix! — la

guerre civile s'allume; ses flammes dévorantes éclatent de toutes parts; les citoyens tournent leurs armes les uns contre les autres; ils brisent sans pitié, comme sans retour, ces nœuds que la nature, la société, la religion avoient formés pour les unir. — M. F., nous n'avons ni le courage, ni le talent de vous dépeindre les scènes d'horreur dont ce pays eût été le théatre. — Ah! si telles sont les bénédictions de la paix, mieux vaut cent fois le fleau de la guerre. — La guerre! La guerre!.... *jusqu'à ce que la fosse sois creusée au méchant;* c'est le vœu de tout homme qui aime la patrie, qui désire ardemment la conservation de sa *religion* & de ses *mœurs*, de son *gouvernement* & de *ses loix*. — Cette guerre, quelque malheureuse qu'elle puisse être, ne le sera jamais autant, que l'eût été la paix: avec celle-ci notre ruine étoit inévitable; le sort de celle-là est du moins incertain; & si nous la considérons dans son *issue* la plus probable, nous pouvons espérer, qu'elle se terminera à notre avantage; troisième sujet de réflexion, & dont le développement servira d'application à ce discours.

III.

Ce n'est point en nous appuyant sur les principes d'une science, qui nous est étrangere, ce n'est point en calculant nos forces & celles de

nos alliés, & les comparant aux forces de l'ennemi, que nous allons nous appliquer à resoudre cet intéressant problême; quelle sera l'issue de la guerre? — Nous chercherons ailleurs les secours dont nous avons besoin, & le cantique où nous avons puisé jusques ici, nous les fournira. — L'auteur de ce cantique, s'il n'est pas David lui-même, doit avoir été un personnage considérable par son rang, peut-être un chef en Israël; la manière dont il parle ne permet gueres d'en douter. — Environné d'ennemis puissans, & dans des circonstances qui semblent avoir eu quelque rapport avec les nôtres, le saint homme rend graces à Dieu pour les épreuves dont il le visite; & loin d'en être abbattu & de perdre courage, il manifeste au contraire la plus vive confiance. *L'Eternel*, dit-il, *ne delaissera point son peuple; il n'abandonnera point son héritage.* — Si vous démandez sur quels motifs il fonde cette douce espérance, je réponds sur deux principaux que nous allons indiquer briévement, vous montrant en même tems l'usage qu'il nous est permis d'en faire.

I. Le premier motif sur lequel le prophéte fondoit son espérance, c'étoit la protection singulière dont Dieu lui avoit donné des marques: il célébre avec la sensibilité la plus touchante les heureux effets de cette protection: *L'Eter-*

nel, s'écrie-t-il, *m'a été pour une haute retraite, & mon Dieu pour le rocher de mon refuge.* — Il reconnoit que c'eſt lui, & lui ſeul qui l'a ſauvé d'une deſtruction totale, & à laquelle il n'auroit pu échapper ſans lui. *Qui eſt-ce*, dit-il, *qui ſe leve pour moi contre le mechant?* Car c'eſt ainſi qu'il faut traduire. *Qui eſt-ce qui m'aſſure contre les ouvriers d'iniquité? Si l'Eternel ne m'eût été en peu logée dans le lieu du ſilence. Si j'ai dit, mon pied a gliſſé; ta bonté, ô Eternel! m'a ſoutenu. Quand j'avois beaucoup de penſées au dedans de moi, tes conſolations ont recréé mon ame.* — Ah! ces mêmes conſolations, M. F., n'ont-elles pas auſſi recréé les nôtres? — Lorſque l'ennemi étoit au cœur de cette province; lorſque nos forces en petit nombre & diſperſées ne pouvoient nous défendre; lorſque nous diſions dans le trouble de nos penſées, c'en eſt fait; le nom de ce peuple s'en va être effacé de deſſus la terre; qui a calmé nos frayeurs, qui a éloigné de nous le jour de la calamité? N'eſt ce pas toi, ô Dieu tout-puiſſant! alors ne t'es-tu pas levé en notre faveur, & n'aſtu pas rendu confus nos adverſaires, les faiſant retourner ſur leurs pas? — Ces témoignages ſi récens de la protection divine, les avons-nous oubliés; & s'ils ſont encore préſens à nos eſprits & à nos cœurs, de quelle confiance ne doivent-ils pas les remplir, & ne les regarderons nous pas comme des

ſignes

signes & des préfages de notre entière délivrance?

II. Les idées, que ſe formoit le prophéte, de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, lui offroient un ſecond motif d'eſpérance. *Le tribunal du méchant qui machine le mal ſera-t-il joint à toi?* C'eſt ainſi qu'il parle; c'eſt-à-dire; te rangeras-tu du côté du méchant, ne mettras-tu aucun terme à ſes proſpérités, & le moment n'arrivera-t-il-point où tu puniras ſes forfaits? Ainſi n'avienne! comment le *juge de toute la terre ne ferait il point juſtice?* — Il peut tolérer pour un tems les ouvriers d'iniquité: ils entrent auſſi dans l'ordre de ſa providence, entant qu'ils ſont des inſtrumens dont elle ſe ſert pour exercer ſes jugemens; mais ils recevront à leur tour la récompenſe qu'ils méritent; le ſeigneur briſera enfin ces verges de ſa colère, *il fera retourner ſur les méchans leur outrage, & il les détruira par leur propre malice.* — Si nous ſommes, M. F., intimement perſuadés de la vérité des principes qu'établit le prophéte, n'en tirerons nous pas avec lui les mêmes conſéquences? — Quelle que fut la méchanceté de ceux dont il ſe plaint; aſſurément, ils n'étoient pas plus pervers que ne le ſont les ennemis auxquels nous faiſons la guerre: & le Dieu ſaint & juſte les protégeroit-il contre nous? obtiendroient-

ils sur nous la victoire? N'est-il pas à présumer que le Dieu fort prendra notre parti, qu'il combattra pour nous, & nous fera triompher, nous donnant des succès dignes de la justice & de la bonté de notre cause?

Que ne pouvons nous, M. F., nous expliquer avec plus d'assurance! mais nous allons aussi loin que la lumière nous conduit: cesse-t-elle de nous éclairer, nous nous arrêtons. — Ce que le prophète affirme sans hésiter à l'égard de lui-même & de son peuple, il ne nous est permis que de le conjecturer par rapport à nous: — Cependant il dépendroit de nous de changer en certitude ce qui n'est encore que simple conjecture; il dépendroit de nous de pouvoir dire, sans craindre de nous tromper; *l'éternel ne délaissera point son peuple; il n'abandonnera point son héritage:* tâchons de vous le faire comprendre.

Lorsque la providence regarde un peuple en sa miséricorde, que fait-elle? Elle le place dans les circonstances qui conviennent le mieux à ce peuple: Celles qui s'accordent avec ses vrais intérêts, sont toujours pour lui les plus favorables, n'importe qu'elles paroissent au premier abord tristes & fâcheuses. — Cette bonne providence en a usé ainsi à notre égard: la paix

nous auroit perdus; Elle nous a envoyé la guerre, qui dans la situation présente des choses, étoit nécessaire à notre sureté, à notre existence morale & politique. — Mais que servira-t-il qu'elle ait manifesté envers nous ses intentions bienfaisantes, si nous refusons d'y répondre de notre côté, & si nous tournons en mal ce qu'*elle a pensé en bien?* De quelle utilité sera pour nous l'épreuve salutaire qu'elle nous dispense, si loin de l'en bénir & de lui en rendre graces, nous osons nous en plaindre & en murmurer? — Qu'arrivera-t-il, enfin si peu sensibles aux intérêts de la patrie & de la religion, nous ne voulons rien sacrifier pour leur défense? il arrivera que la guerre ne remplissant plus, par un effet de nos mauvaises dispositions, le but auquel Dieu l'avait destinée, cette guerre redeviendra ce qu'elle est par sa nature, un fléau destructeur, & qui nous consumera. — Ne comptons point sur les bontés tant de fois éprouvées de notre Dieu; elles ne se feront plus sentir; notre ingratitude en aura tari la source. — Cessons de reclamer sa sainteté & sa justice; pour les manifester, il n'a pas besoin de notre secours: il fera son œuvre sans nous; il détruira le mèchant: mais peut-être le précéderons nous dans le lieu du silence, dans cette *fosse creusée* pour lui & où la vengeance céleste doit un jour le précipiter.

O! que n'avons nous un *cœur ſage & intelligent* pour diſcerner cette ſaiſon, & profiter des leçons qu'elle nous donne! Elle nous offre un grand ſpectacle; en nous faiſant voir les affreux malheurs que la rebellion, la licence, le vice & l'impiété peuvent attirer ſur un peuple. Si nous ſavons nous prévaloir des circonſtances de cette ſaiſon ce terrible exemple ne ſera pas perdu pour nous. — Affranchis par la guerre de cette influence étrangere, dont nous n'avons que trop ſenti les funeſtes effets; rendus à nous mêmes, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, à notre honnêteté naturelle, redevenons ce que nous avons été, ſujets loyaux & fidèles, citoyens étroitement unis, chrétiens zélés & fervens. — Faiſons le ſacrifice de nos reſſentimens à la patrie & à la religion, qui nous le demandent: — réitérons les actes d'une parfaite confiance en la bonté divine; implorons avec ardeur ſon aſſiſtance, *levant vers le ciel des mains pures ſans colere & ſans diſpute.* — Alors, M. F., nous ne ſerons pas reduits à vous dire; il eſt apparent, il eſt probable; mais nous vous dirons, il eſt d'une certitude indubitable que la guerre aura pour nous une favorable iſſue. — Oſons porter nos eſpérances plus loin encore; & ſoulevant le voile qui cache l'avenir, regardons aux bénédictions que le ſeigneur y tient en reſerve. — Le méchant n'eſt plus. *L'Eternel l'a dé-*

truit par ſa propre malice. La terre, qu'il a remplie de ſcandales & d'impiétés, de violences & de meurtres, ne ſera plus ſouillée de ſa préſence. — O France! jette des cris d'allégreſſe: *le ſeigneur t'a châtiée rûdement*; il a viſité toutes tes iniquités; mais maintenant il a pitié de toi, & déjà *ta vigueur & ta jeuneſſe ſe renouvellent comme celles de l'aigle.* — *La parole eſt ſortie de la bouche de l'Eternel, diſant:* raſſemblez autour d'elle ſes enfans que j'ai diſperſés au jour de l'obſcurité & de la tempête; déblayez ſes ruines; replantez ſes vergers & ſes lieux agréables: qu'on relève ſes tours; qu'on réédifie ſes palais, & qu'on replace ſur ſon antique baze le trône de ſa gloire.

O malheureux orphelin! infortuné rejetton de tant de rois, que la providence garde tes jours; qu'elle les ſauve de la fureur de *ceux qui cherchent ta vie!* puiſſes tu monter ſur ce trône, & y faire aſſeoir avec toi la vérité, la fidélité & la clémence!

Et nous, M. F., que ferons nous, quand ces choſes ſeront arrivées? Nous *bénirons le nom du ſeigneur*, parcequ'il *ſe ſera ſouvenu d'avoir compaſſion*: nous irons dans nos ſaintes aſſemblées lui offrir nos actions de graces de ce qu'après nous avoir ſauvés par la guerre, il nous

rend heureux par la paix. Cette paix fondée sur la justice, & contractée avec un peuple nouveau, changé, converti, n'aura point de périls que nous puissions redouter, & nous nous livrerons sans crainte à ses douceurs: cette paix *coulera comme un fleuve* & amènera avec elle la joye, l'abondance & la prospérité. Dieu le veuille! Dieu le fasse! Amen!

24.

Mélanges.

Un Gascon qui dînoit dans une auberge, faisoit avec beaucoup de vîtesse l'exercice des dents, persuadé que la moindre pause qu'il se feroit permise, auroit donné à ses compagnons de table une avance qu'il n'auroit pû gagner. On lui faisoit plusieurs questions pour le détourner, il ne repartoit que par monosyllabes. Que mangez-vous ordinairement dans votre païs les jours gras? lui demanda-t-on: bœuf, répondit-il; & les jours maigres, poursuivit-on: œufs, dit-il dans son même stile laconique. Monsieur, lui demanda l'aubergiste, quel vin y buvez-vous? & quelle sorte de pain y mangez vous? gris & bis, lui répondit le Gascon. Une autre personne prenant la parole, lui dit: j'ai appris ce

matin qu'une maladie ſinguliere a terminé les jours de monſieur votre oncle; faites-nous la grace de nous dire comment il eſt mort? ſubitement, repartit le Gaſcon. Enfin on ne pût tirer de lui aucun diſcours ſuivi: mais dès que la nappe fût levée, il s'empara alors de la parole.

Un Gaſcon qui pouſſoit l'économie juſqu'à la lezine, ſoupoit de la même éclanche les cinq jours gras de la ſemaine. Voici l'hiſtoire de ſes ſoupers; Dimanche, l'éclanche; Lundi, la tranche; Mardi, le hachis; Mercredi, la grillade; Jeudi le concaſſement d'os: les jours maigres, il enchériſſoit ſur cette frugalité.

On accuſe les Gaſcons de travailler dans la poche d'autrui; la poche du voiſin, dit-on, eſt le gand du Gaſcon.

Un Gaſcon, qui avoit perdu au jeu ſon argent, coucha avec celui qui le lui avoit gagné; la nuit il gliſſa en tapinois ſa main ſous le chevet: déja il avoit trouvé la culote de ſon compagnon de lit, & il commençoit à s'emparer du tréſor, lorsque le perſonnage qu'on voloit s'éveilla; il ne dormoit que d'un ſommeil inquiet, parce qu'il ſongeoit à ſon argent. Il chercha d'abord ſa bourſe, il trouva en chemin la main du Gaſcon. Que faites-vous là? lui dit-il;

le Gascon lui répondit, mon ami, je prens ma revanche.

Quand on se livre en mourant à l'envie de plaisanter, on achête ce plaisir-là trop cher; on perd des momens précieux, dont l'usage pour le salut est d'une nécessité indispensable. Un faiseur de contes moraliser? c'est une dissonance qui choque: si je réussis à plaire dans ces mélanges, je gagnerai l'amitié de mes lecteurs. On aime ses amis avec leurs défauts, on m'aimera avec ma morale; c'est mon fort, ou mon foible, si l'on veut. Que je serai redoutable, si je parviens à la vieillesse! car c'est un âge où l'on épouse la morale. Finissons le prélude, venons au trait d'histoire qui donne lieu à la moralité.

Un plaisant de profession justifia la maxime qui veut qu'un homme meure comme il a vécu; il étoit entre la vie & la mort: un capucin fort pathétique n'oublioit rien pour lui faire mettre à profit ces derniers momens. Dans le fort de l'exhortation, une nazarde partit avec impétuosité, & fondit sur le nez du religieux, il y porta d'abord la main, premier mouvement de nature: il chercha des yeux le distributeur de la nazarde, il ne voyoit dans la chambre que son compagnon & le malade; son compagnon étoit

relegué dans un coin à une fort grande distance, ce ne pouvoit donc pas être lui: le malade aux prises avec la mort devoit avoir d'autres pensées. Toute réflexion faite, il crut que c'étoit l'effet de son imagination; il recommença son discours sur nouveaux frais pendant qu'il donnoit un bel essor à son zèle, autre nazarde avec plus de violence que la premiere; elle lui ébranla le nez jusques dans ses fondemens. Pour le coup, dit-il en lui même, ou je me nazarde moi-même, ou monsieur le malade me nazarde, éclaircissons cette affaire: les yeux collez sur le malade, il poursuivit son discours. Un moment après, dans le temps que le pouce & le second doigt du mourant formant un cercle alloient lancer une troisiéme nazarde, il la fit avorter en chemin, & sauva ainsi heureusement son nez de l'orage. Ah! dit-il au mourant, en lui tenant la main prise en flagrant délit, c'est donc vous, monsieur, qui m'en distribuez. Hélas! Monsieur, répondit le malade d'une voix mal articulée, je ne sai ce que je fais, ce sont des inquiétudes d'une ame qui abandonne son corps à regret: il mourut en achevant ces paroles.

La passion du vin dure souvent jusqu'au tombeau.

Quand l'yvrogne Boivin fût vieux,
Il avoit l'œil humide & bordé d'écarlate,

Un medecin lui dit de la part d'Hippocrate
Ou renoncez à boire, ou vous perdrez les yeux.

Lors Boivin fermant la paupiere,
Adieu, dit-il, adieu lumiere,
Juſqu'ici Boivin a trop vû,
Et n'a pas encore aſſez bû,
Aveugle je ferai connoître
Que j'obéis à la raiſon,
Il faut condamner la fenêtre,
Afin de ſauver la maiſon.

Il m'eſt tombé entre les mains un recueil de ſatyres, l'auteur n'eſt pas fort connu, l'ouvrage fort inégal: on y découvre de tems en tems des vers très-ingénieux; il dit en parlant d'une coquette ſurannée,

Et l'on te voit les ſoirs,
Tenir avant le bal un conſeil de miroirs,
Changer en faux printems ta véritable automne,
Et ne montrer en toi rien moins que ta perſonne.

Plus bas, il dit,

Une vieille coquette a beau ſe contrefaire,
Dans ſon œil qui s'enfonce, on lit ſon baptiſtere,
Par-là, tout ſon viſage eſt ſi déconcerté,
Qu'en dépit de lui même, il dit la vérité.

Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être belle!
Plus que d'efforts à vingt, pour faire la cruelle.

Le même auteur dit encore dans la même satire.

Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dès qu'elle est d'un galant l'idolatre & l'idole,
Aussi-tôt son époux n'est vû qu'avec dedain;
Aussi, qu'est-il chez lui? rien qu'un Georges-Dandin;
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit son premier domestique.

Dans une satire qu'il adresse à un évêque; il lui dit,

Non, prélat, tu n'es plus enfant du premier homme;
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.

Cette derniere expression est heureuse & nouvelle; il ajoûte,

Quels seroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vûs?

Tu sais donner un frein jusques à tes vertus,
Ni sage par froideur, ni dévot par caprice,
Tu n'as jamais été vertueux par un vice;
On ne remarque en toi, ni brusque activité,
Ni zèle impatient, ni dure fermeté.

Il dit plus bas au même prélat:

Tes discours animez, mais sans fiel & sans bile,
Font avaler tout pur, le lait de l'évangile.

Si cet auteur avoit semé ses satires de beaucoup de vers de cette force, il auroit marché à côte de Despréaux.

Voici des épitaphes anciennes que j'ai separées de la compagnie de plusieurs autres pieces de ce genre fades & triviales, qui les obscurcissent.

Ci git dessous ce marbre usé,
Un personnage bien rusé,
Auquel il coûtit maint écu
Pour être déclaré cocu;
A son frere ne coûtit rien,
Toutes fois le fût-il bien.
De telles gens voit-on assez;
Priez Dieu pour les trépassez.

Ci git, qu'on appelloit Dando,
Mon compere, meſſire Etienne;
Il eſt céans qui fait dodo,
S'il eſt bien aiſe, qu'il s'y tienne.

Ci deſſous gît en ce tombeau,
Un ſavetier nommé Blondeau,
En ſon vivant, rien n'amaſſa,
Et puis après il trépaſſa;
Marris en furent les voiſins,
Car il enſeignoit les bons vins.

Ce git Guillaume départi,
De notre bon duc ſecrétaire;
Il eſt de ce monde parti,
Sans ſavoir ce qu'il venoit y faire.

Ces deux dernieres epitaphes, dont la premiere eſt fort négligée, n'auroient-elles point ſervi d'original à l'épitaphe que la Fontaine a faite ſur lui-même?

Jean s'en alla comme il étoit venu
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu,
Jugeant le bien, choſe peu néceſſaire;
Mais pour ſon tems, le fût mieux diſpenſer,
Deux parts en fit, dont il vouloit paſſer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Que ce soit là une copie; elle a autant de naïveté, mais plus de grace que l'original.

Celui qui eût sa sépulture,
Close sous cette roche dure,
Plûtôt que de boire de l'eau,
Se laissa mourir comme un veau;
Passans à qui cette écriture
Racontera cette avanture,
N'offrez pour son ame un flambeau,
Ni quelque requiem nouveau;
Versez-lui du vin sans mesure,
Afin que la mémoire en dure,
On ne peut orner son tombeau,
D'un anniversaire plus beau.

Ci git monsieur l'abbé,
Qui ne savoit ni A ni B,
Dieu nous en doit bien-tôt un autre,
Qui sache mieux son patenôtre.

Oh dira un censeur, voilà une épitaphe qui se trouve par tout: à cause de ce critique, la déplacerai-je d'ici? il ne voit pas que toute commune qu'elle est, elle sera encore nouvelle pour quelques lecteurs, & pour plusieurs lectrices: continuons.

Ci git un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;

Son pere étoit bon roturier,
Et lui à hort fait chevalier,
Jamais armé, fors qu'en peinture,
Priez Dieu pour la créature.

Ci gît Ploton beuveur insigne,
Qui n'avoit autre médecin,
Que l'ami commun, le bon vin,
Le meilleur qui fût en la vigne.

Nud je suis venu dans ce monde,
Nud j'entre dans la nuit profonde,
Donc pour être ici bas venu,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

25.

Poésies.

Adieux à mon fils.

Sur l'Air: *Viens reposer contre mon cœur.*

Approches de moi, cher enfant;
Viens, dans mes bras que je te ſerre:
De te quitter voici l'inſtant;
Reçois les adieux de ton pere.
Au ſein même qui t'a nourri
Je te laiſſe avec confiance;
De ta mere toujours chéri, (*bis*)
Conſole-la de mon abſence.

Du ſuccès de ſes tendres ſoins,
Je reviendrai jouir encore,
Et pourrai cultiver du moins
Les germes qu'elle fait éclore.
Pardonne quand tu me verras
Prendre avec toi le ton ſévere;
Un jour toi-même tu plaindras (*bis*)
L'enfant qu'aura gâté ſon pere.

Je crains sur-tout pour toi le temps
Où d'une jeunesse bouillante
On voit quelquefois les penchans
Etouffer la raison naissante.
Ah! puisse le goût des talens
S'emparer de ton ame entiere,
A la fougue des jeunes ans *(bis)*
Ouvrir une utile carriere!

Malgré nos soins, il faudra bien
Que tu fusses quelque imprudence;
A ton pere ne cache rien,
Et compte sur son indulgence.
Garde long-temps cette candeur
Que la moindre injustice étonne;
Sois cent fois dupe de ton cœur, *(bis)*
Plutôt que d'abuser personne.

Sans trop regretter les faveurs.
D'une trop aveugle & folle déesse,
Souffre qu'elle dispense ailleurs
Et les honneurs & la richesse.
L'estime est un plus digne prix:
Il faut qu'à bon titre on l'obtienne:
Ah! quoi qu'il t'arrive, ô mon fils! *(bis)*
Conserve au moins toujours la tienne.

C'est à l'école du malheur
Que l'homme souvent devient sage;
S'il faut qu'il soit ton précepteur,
Soutiens l'épreuve avec courage.
Mais puisse à de plus doux moyens
Le sort se borner pour t'instruire!

Puissent d'autres maux que les tiens, *(bis)*
A te rendre sage suffire!

De la fortune cependant
Tu connaîtras quelques caprices;
De l'envieux & du méchant,
Tu sentiras les injustices.
Mais il est deux biens que jamais
De t'arracher rien n'est capable:
C'est avec toi de vivre en paix, *(bis)*
Et d'être utile à ton semblable.

D'un Dieu bon, juste & tout-puissant,
Sois un adorateur fidele;
Crois qu'il t'observe à chaque instant;
Crois que ton ame est immortelle,
Des peines qui doivent finir
Tu craindras bien peu la blessure,
Si d'un éternel avenir, *(bis)*
L'espoir consolant te rassure.

L'amour honnête & vertueux
Peut de fleurs orner notre vie;
L'amour imprudent & honteux
Peut nous conduire à l'infamie.
Puisses-tu long-temps mettre un frein
A cette passion rebelle!
Et puisse un sage & doux lien *(bis)*
Te rendre enfin heureux par elle!

Où l'on connaît la liberté,
Il faut savoir mourir pour elle,

La loi veut un nom respecté;
Ah! jamais ne lui sois rebelle.
Quel que soit le gouvernement
Dont tu vois la forme établie,
Un invincible sentiment (*bis*)
Te dit de chérir ta patrie.

Mais distingue le mouvement
D'un pur & vrai patriotisme,
Du zele faux & turbulent
D'un ambitieux fanatisme.
Laisse d'avides courtisans,
Le démagogue incendiaire,
Soit au peuple, soit aux tyrans, (*bis*)
Offrir un encens mercenaire.

Ah! puissai-je avoir le bonheur
De te voir fermer ma paupiere!
Puissai-je après moi dans ton cœur
Laisser une image bien chere!
Que les défauts même que j'eus
Te soient un avis salutaire;
Surpasse les foibles vertus, (*bis*)
Evite les torts de ton pere.

Af 914 b
[1794,2]

(Hierin enthalten Titel-Kupfer von Vol. I)

Titelkupfer fehlt

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum:
ULB Halle
3
001 750 348

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-16856648571794 2-17

CAHIERS
DE
LECTURE.

Second volume.

ULB Sachsen-Anhalt
Halle (Saale)

1794.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717942-17
DFG